Table des matières

Le Chemin de la Perfection

parler de l'oraison de recueillement. Et puis adresse sa parole au pere eternel....164

CHAPITRE TRENTE-SIXIÈME - Sur ces paroles du pater : et pardonnez-nous nos offenses comme nous pardonnons à ceux qui nous ont offensé. Surquoy la sainte s'étend fort à faire voir quelle folie c'est que de....167

CHAPITRE TRENTE-SEPTIÈME - De l'excellence de l'oraison du pater, et des avantages qui se rencontrent dans cette sainte priere. on ne sçauroit trop rendre graces à Dieu de la sublime perfection qui se rencontre dans cet....173

CHAPITRE TRENTE-HUITIÈME - Sur ces paroles du pater : et ne nous laissez pas succomber à la tentation ; mais délivrez-nous du mal. et que les parfaits ne demandent point à Dieu d'estre délivrez de leurs peines....176

CHAPITRE TRENTE-NEUVIÈME - Avis pour resister à diverses tentations du démon, et particulierement aux fausses humilitez, aux penitences indiscretes, et à la confiance de nous-mesmes qu'il nous inspire....182

CHAPITRE QUARANTIÈME - Que l'amour et la crainte de Dieu joints ensemble sont un puissant remede pour resister aux tentations du démon. Quel sera à la mort, le malheur de ceux qui n'auront pas aimé Dieu, et le bo....186

CHAPITRE QUARANTE-ET-UNIÈME - Continuation du discours de la crainte de Dieu. qu'il faut éviter avec soin les pechez veniels dont il y a deux sortes. Que lors qu'on est affermy dans la crainte de Dieu on doit agir avec une sai....191

CHAPITRE QUARANTE-DEUXIÈME - Sur ces dernieres paroles du pater : mais délivrez-nous du mal....197

Le Chemin de la Perfection

Auteur : Sainte Thérèse d' Avila
Catégorie : Esotérisme / Spiritualité

Les sœurs de ce monastère de Saint Joseph D'Avila sçachant que le père presenté Dominique Bagnez religieux de l'ordre du glorieux S Dominique, qui est à présent mon confesseur, m'a permis d'écrire de l'oraison, elles ont crû que je le pourrois faire utilement, à cause que j'ay traité sur ce sujet avec plusieurs personnes fort spirituelles et fort saintes, et m'ont tant pressée de leur en dire quelque chose que je me suis resoluë de leur obeïr, parce que le grand amour qu'elles me portent leur fera mieux recevoir ce qui leur viendra de moy, quelque imparfait et mal écrit qu'il puisse estre, que des livres dont le stile est excellent, et qui ont esté faits par des hommes fort sçavans en cette matière.

Licence *: Domaine public*

AVANT-PROPOS DE LA SAINTE

Les sœurs de ce monastère de Saint Joseph D'Avila sçachant que le père presenté Dominique Bagnez religieux de l'ordre du glorieux S Dominique, qui est à présent mon confesseur, m'a permis d'écrire de l'oraison, elles ont crû que je le pourrois faire utilement, à cause que j'ay traité sur ce sujet avec plusieurs personnes fort spirituelles et fort saintes, et m'ont tant pressée de leur en dire quelque chose que je me suis resoluë de leur obeïr, parce que le grand amour qu'elles me portent leur fera mieux recevoir ce qui leur viendra de moy, quelque imparfait et mal écrit qu'il puisse estre, que des livres dont le stile est excellent, et qui ont esté faits par des hommes fort sçavans en cette matière. Je mets ma confiance en leurs prières, qui pourront peut-estre obtenir de Dieu que me donnant dequoy leur donner, je diray quelque chose d'utile touchant la manière de vivre qui se pratique en cette maison. Que si je rencontre mal, le Père Bagnez qui sera le premier qui le verra le corrigera ou le brûlera. Ainsi je ne perdray rien pour avoir obeï à ces servantes de Dieu : et elles connoistront ce que je puis de moy-mesme lors que sa grace ne m'assiste pas. Mon dessein est d'enseigner des remèdes pour de légères tentations excitées par le démon, dont les personnes religieuses ne tiennent compte à cause qu'elles ne les croyent pas considérables ; et de traiter aussi d'autres points selon que nostre seigneur m'en donnera l'intelligence, et que je pourray m'en souvenir. Car ne sçachant ce que j'ay à dire, je ne sçaurois le dire par ordre : et je croy que c'est le meilleur de n'en point garder, puisque c'est desja un si grand renversement de l'ordre que j'entreprenne d'écrire sur un tel sujet. J'implore l'assistance de Dieu, afin que je me conforme entièrement à sa sainte volonté.

C'est à quoy tendent tous mes désirs, encore que mes actions n'y répondent pas. Mais au moins je ne manque pas d'affection et d'ardeur pour aider de tout mon pouvoir mes chères sœurs à s'avancer de plus en plus dans le service de Dieu. Cet amour que j'ay pour elles estant joint à mon âge et à mon expérience de ce qui se passe dans quelques maisons religieuses, fera

peut-estre qu'en de petites choses je rencontreray mieux que les sçavans, à cause qu'ayant d'autres occupations plus importantes, et estant des personnes fortes ils ne tiennent pas grand compte de ces imperfections qui paroissent n'estre rien en elles-mesmes, et ne considèrent pas que les femmes estant foibles tout est capable de leur nuire. Joint aussi que les artifices dont le démon se sert contre des religieuses si étroitement renfermées sont en grand nombre, parce qu'il sçait qu'il a besoin de nouvelles armes pour les combattre. Et comme je m'en suis si mal défenduë, estant aussi mauvaise que je suis, je souhaiterois que mes sœurs profitassent de mes fautes. Je ne diray rien que je n'aye reconnu par expérience, ou dans moy, ou dans les autres. Et quoy que m'ayant esté ordonné depuis peu de jours d'écrire une relation de ma vie, j'y aye aussi mis quelques avis touchant l'oraison ; néanmoins parce que mon confesseur ne voudra peut-estre pas que vous la voyiez maintenant, j'en rediray icy quelque chose, et y en ajoûteray d'autres qui me paroistront nécessaires. Nostre seigneur veüille s'il luy plaist m'assister, comme je l'en ay déjà prié, et faire reüssir à sa plus grande gloire tout ce que j'écris.

CHAPITRE PREMIER - Des raisons qui ont porté la sainte à établir une observance si étroite dans le monastère de S Joseph D'Avila.

Lors que l'on commença de fonder ce monastère pour les raisons que j'ay écrites dans la relation de ma vie, et ensuite de quelques merveilles par lesquelles nostre seigneur fit connoistre qu'il devoit estre beaucoup servy en cette maison, mon dessein n'estoit pas que l'on y pratiquast tant d'austeritez extérieures, ny qu'elle fust sans revenu. Je desirois au contraire que s'il eust esté possible rien n'y manquast de toutes les choses nécessaires, agissant en cela comme une personne lasche et imparfaite, quoy que j'y fusse plûtost portée par une bonne intention que par le desir d'une vie plus molle et plus relaschée. Ayant appris en ce mesme temps les troubles de France, le ravage qu'y faisoient les hérétiques, et combien cette malheureuse secte s'y fortifioit de jour en jour, j'en fus si vivement touchée que comme si j'eusse pû quelque chose, ou eusse moy-mesme esté quelque chose, je pleurois en la présence de Dieu, et le priois de remédier à un si grand mal. Il me sembloit que j'aurois donné mille vies pour sauver une seule de ce grand nombre d'âmes qui se perdoient dans ce royaume. Mais voyant que je n'estois qu'une femme, et encore si mauvaise et tres-incapable de rendre à mon Dieu le service que je desirois, je crus, comme je le croy encore, que puis qu'il a tant d'ennemis et si peu d'amis, je devois travailler de tout mon pouvoir à faire que ces derniers fussent bons. Ainsi je me résolus de faire ce qui dépendoit de moy pour pratiquer les conseils évangéliques avec la plus grande perfection que je pourrois, et tascher de porter ce petit nombre de religieuses qui sont icy à faire la mesme chose.

Dans ce dessein je me confiay en la grande bonté de Dieu qui ne manque jamais d'assister ceux qui renoncent à tout pour l'amour de luy, j'esperay que ces bonnes filles estant telles que mon désir se les figuroit, mes défauts

seroient couverts par leurs vertus, et je crus que nous pourrions contenter Dieu en quelque chose en nous occupant toutes à prier pour les prédicateurs, pour les défenseurs de l'église, et pour les hommes sçavans qui soûtiennent sa querelle, puis qu'ainsi nous ferions ce qui seroit en nostre puissance pour secourir nostre maistre, que ces traistres qui luy sont redevables de tant de bien-faits traitent avec une telle indignité, qu'il semble qu'ils le voudroient crucifier encore, et ne luy laisser aucun lieu où il puisse reposer sa teste. Ô mon rédempteur, comment puis-je entrer dans ce discours sans me sentir déchirer le coeur ? Quels sont maintenant les chrestiens ! Faut-il que vous n'ayez point de plus grands ennemis que ceux que vous choisissez pour vos amis, que vous comblez de plus de faveurs, parmy lesquels vous vivez, et à qui vous vous communiquez par les sacremens ? Et ne se contentent-ils pas de tant de tourmens que vous avez soufferts pour l'amour d'eux ? Certes mon Dieu, celuy qui quitte aujourd'huy le monde ne quitte rien. Car que pouvons-nous attendre des hommes, puis qu'ils ont si peu de fidélité pour vous mesme ? Méritons-nous qu'ils en ayent davantage pour nous que pour vous ? Et leur avons-nous fait plus de bien que vous ne leur en avez fait, pour espérer qu'ils nous aiment plus qu'ils ne vous aiment ? Que pouvons-nous donc attendre du monde, nous qui par la miséricorde de Dieu avons esté tirées du milieu de cet air si contagieux et si mortel ? Car qui peut douter que ces personnes ne soient desja sous la puissance du démon ? Elles sont dignes de ce chastiment, puis que leurs œuvres l'ont mérité ; et il est bien raisonnable que leurs délices et leurs faux plaisirs ayent pour récompense un feu eternel. Qu'ils jouïssent donc, puis qu'ils le veulent, de ce fruit malheureux de leurs actions. J'avouë toutefois que je ne puis voir tant d'âmes se perdre sans en estre outrée de douleur.

Je sçay que pour celles qui sont desja perduës il n'y a plus de remède. Mais je souhaiterois qu'au moins il ne s'en perdist pas davantage. Ô mes filles en Jésus-Christ, aidez-moy à prier nostre seigneur de vouloir remédier à un si grand mal. C'est pour ce sujet que nous sommes icy assemblées : c'est l'objet de nostre vocation : c'est le juste sujet de nos larmes : c'est à quoy nous devons nous occuper : c'est où doivent tendre tous nos désirs : c'est ce que nous devons sans cesse demander à Dieu, et non pas nous employer à ce qui regarde les affaires séculières. Car je confesse que je me ris, ou

plûtost que je m'afflige de voir ce que quelques personnes viennent recommander avec tant d'instance à nos prières, jusques à désirer mesme que nous demandions pour eux à Dieu de l'argent et des revenus : au lieu que je voudrois au contraire le prier de leur faire la grâce de fouler aux pieds toutes ces choses. Je veux croire que leur intention n'est pas mauvaise, et on se laisse aller à ce qu'ils souhaitent : mais je tiens pour certain que Dieu ne m'exauce jamais en de semblables occasions. Toute la chrestienté est en feu : ces malheureux hérétiques veulent, pour le dire ainsi, condamner une seconde fois Jésus-Christ, puis qu'ils suscitent contre luy mille faux témoins, et travaillent à renverser son église : et nous perdrons le temps en des demandes qui, si Dieu nous les accordoit, ne serviroient peut-estre qu'à fermer à une âme la porte du ciel. Non certes, mes soeurs, ce n'est pas icy le temps de traiter avec Dieu pour des affaires si peu importantes : et s'il ne faloit avoir quelque égard à la foiblesse des hommes qui cherchent en tout de la consolation qu'il seroit bon de leur donner si nous le pouvions, je serois fort aise que chacun sçût que ce n'est pas pour de semblables interests que l'on doit prier Dieu avec tant d'ardeur dans le monastère de S Joseph D'Avila.

CHAPITRE SECOND - Que les religieuses ne doivent point se mettre en peine de leurs besoins temporels. Des avantages qui se rencontrent dans la pauvreté. Contre les grands bastimens.

Ne vous imaginez pas, mes soeurs, que pour manquer à contenter les gens du monde, il vous manque dequoy vivre. Ne prétendez jamais de faire subsister vostre maison par des inventions et des adresses humaines : autrement vous mourrez de faim ; et avec raison. Jettez seulement les yeux sur vostre divin époux, puisque c'est luy qui vous doit nourrir. Pourvû que vous le contentiez, ceux mesme qui vous sont les moins affectionnez vous donneront dequoy vivre, encore qu'ils ne le voulussent pas, ainsi que vous l'avez reconnu par expérience. Mais quand vous mourriez de faim en vous conduisant de la sorte : ô que bienheureuses seroient les religieuses de S Joseph ! Je vous conjure au nom de Dieu de graver ces paroles dans vostre mémoire : et puis que vous avez renoncé à avoir du revenu, renoncez aussi au soin de ce qui regarde vostre nourriture. Si vous ne le faites, vous estes perduës. Que ceux à qui nostre seigneur permet d'avoir du revenu prennent ces sortes de soins, à la bonne heure, puis qu'ils le peuvent sans contrevenir à leur vocation. Quant à nous, mes filles, il y auroit de la folie. Car ne seroit-ce pas porter ses pensées sur ce qui appartient aux autres, que de penser à ces revenus ? Et vos soins inspireroient-ils aux personnes une volonté qu'ils n'ont point pour les engager à vous faire des charitez ? Remettez-vous de ce soin à celuy qui domine sur le cœur, et qui n'est pas moins le maistre des richesses que des riches. C'est par son ordre que nous sommes venuës icy. Ses paroles sont véritables, sont infaillibles, et le ciel et la terre passeront plûtost qu'elles manquent de s'accomplir. Prenons garde seulement de ne pas manquer à ce que nous luy devons, et ne craignez point qu'il manque à ce qu'il nous a promis.

Mais quand cela arriveroit, ce seroit sans doute pour nostre avantage ; de mesme que la gloire des saints s'est augmentée par le martyre. ô que ce seroit un heureux échange de mourir bien-tost faute d'avoir dequoy vivre, pour joüir d'autant plûtost d'une vie et d'un bonheur qui ne finiront jamais ! Pesez bien, je vous prie, mes sœurs, l'importance de cet avis que je vous laisse par écrit, afin que vous vous en souveniez après ma mort : car tandis que je seray au monde je ne manqueray pas de vous en renouveller souvent la mémoire, à cause que je sçay par experience l'avantage qu'il y a de le pratiquer. Moins nous avons, moins j'ay de soin : et nostre seigneur sçait qu'il est très-vray que la nécessité ne me donne pas tant de peine que l'abondance, si je puis dire avoir éprouvé de la nécessité, vû la promtitude avec laquelle il a toûjours plû à Dieu de nous secourir. Que si nous en usions autrement, ne seroit-ce pas tromper le monde ; puis que voulant passer pour pauvres, il se trouveroit que nous ne le serions pas d'affection ; mais seulement en apparence ? J'avoüe que j'en aurois du scrupule, parce qu'il me semble que nous serions comme des riches qui demanderoient l'aumosne : et Dieu nous garde que cela soit. Aprés s'estre laissé aller une et deux fois à ces soins excessifs de recevoir des charitez, ils se tourneroient enfin en coûtume : et il pourroit arriver que nous demanderions ce qui ne nous seroit pas nécessaire à des personnes qui en auroient plus de besoin que nous. Il est vray qu'elles pourroient gagner en nous les donnant : mais nous y perdrions sans doute beaucoup. Dieu ne permette pas s'il luy plaist, mes filles, que vous tombiez dans cette faute : et si cela devoit estre, j'aimerois encore mieux que vous eussiez du revenu.
Je vous demande en aumosne et pour l'amour de nostre seigneur, qu'une pensée si dangereuse n'entre jamais dans vostre esprit. Mais si ce malheur arrivoit en cette maison, celle-là mesme qui seroit la moindre de toutes les soeurs devroit pousser des cris vers le ciel, et représenter avec humilité à sa supérieure, que cette faute est si importante qu'elle ruineroit peu à peu la véritable pauvreté. J'espère avec la grâce de Dieu que cela ne sera point : qu'il n'abandonnera pas ses servantes ; et que quand ce que j'écris pour satisfaire à vostre désir ne seroit utile à autre chose, il servira au moins à vous réveiller si vous tombiez en cecy dans la négligence. Croyez, je vous prie, mes filles, que Dieu a permis pour vostre bien que j'eusse quelque intelligence des avantages qui se rencontrent dans la sainte pauvreté. Ceux

qui la pratiqueront les comprendront ; mais non pas peut-estre autant que moy, parce qu'au lieu d'estre pauvre d'esprit comme j'avois fait vœu de l'estre, j'ay esté long-temps folle d'esprit : et ainsi plus j'ay esté privée d'un si grand bien, plus j'ay reconnu par expérience que c'est un extrême bonheur à une âme de le posséder. Cette heureuse pauvreté est un si grand bien qu'il enferme tous les biens du monde. Ouy, je le redis encore, il enferme tous les biens du monde, puis que mépriser le monde c'est estre le maistre du monde. Car que me souciay-je d'avoir la faveur des grands et des princes si je ne voudrois ny avoir leurs biens, ny joüir de leurs délices et que je serois tres-faschée de rien faire pour leur plaire qui pust déplaire à Dieu en la moindre chose ? Comment pourrois-je désirer aussi leurs vains honneurs, sçachant que le plus grand honneur d'un pauvre consiste à estre pauvre véritablement ? Je tiens que les honneurs et les richesses vont presque toûjours de compagnie : celuy qui aime l'honneur ne sçauroit haïr les richesses : et celuy qui méprise les richesses ne se soucie guère de l'honneur.

Comprenez bien cecy, je vous prie. Pour moy il me semble que l'honneur est toûjours suivy de quelque interest de bien. Car il arrive très-rarement qu'une personne pauvre soit honorée dans le monde, quoy que sa vertu la rende digne de l'estre, et l'on en tient au contraire fort peu de compte. Mais quant à la véritable pauvreté, elle est accompagnée d'un certain honneur qui fait qu'elle n'est à charge à personne. J'entens par cette pauvreté celle que l'on souffre seulement pour l'amour de Dieu, laquelle ne se met en peine de contenter que luy seul ; et l'on ne manque jamais d'avoir beaucoup d'amis lors que l'on n'a besoin de personne. Je le sçay par expérience. Mais comme l'on a desja écrit de cette vertu tant de choses excellentes que je n'ay garde de pouvoir exprimer par mes paroles puis que je n'ay pas assez de lumière pour les bien comprendre, outre que je craindrois d'en diminuer le prix en entreprenant de la loüer, je me contenteray de ce que j'ay dit en avoir éprouvé : et j'avoüe que jusques icy je me suis trouvée de telle sorte comme hors de moy que je ne me suis pas entenduë moy-mesme. Mais que ce que j'ay dit demeure dit pour l'amour de nostre seigneur. Puis donc, mes filles, que nos armes sont la sainte pauvreté, et que ceux qui le doivent bien sçavoir m'ont appris que les saints pères, qui ont esté les fondateurs de nostre ordre, l'ont dés le commencement tant estimée et si exactement

pratiquée qu'ils ne gardoient rien d'un jour à l'autre : si nous ne les pouvons imiter dans l'extérieur en la pratiquant avec la mesme perfection, taschons au moins de les imiter en l'interieur. Nous n'avons que deux heures à vivre : la récompense qui nous attend est très-grande : et quand il n'y en auroit point d'autre que de faire ce que nostre seigneur nous conseille, ne serions-nous pas assez bien récompensées par le bon-heur d'avoir imité en quelque chose nostre divin maistre ?

Je le dis encore : ce sont là les armes qui doivent paroistre dans nos enseignes ; et il n'y a rien en quoy nous ne devions témoigner nostre amour pour la pauvreté, dans nos logemens, dans nos habits, dans nos paroles, et par dessus tout, dans nos pensées. Tandis que vous tiendrez cette conduite, ne craignez point qu'avec la grace de Dieu l'observance soit bannie de cette maison. Car comme disoit Sainte Claire, la pauvreté est un grand mur : et elle ajoûtoit, qu'elle vouloit s'en servir, et de celuy de l'humilité, pour enfermer ses monasteres. Il est certain que si on pratique veritablement cette sainte pauvreté, la continence et toutes les autres vertus se trouveront beaucoup mieux soûtenuës et plus fortifiées par elle que par de somptueux édifices. Je conjure au nom de Jésus-Christ et de son précieux sang celles qui viendront après nous de se bien garder de faire de ces bastimens superbes : et si c'est une prière que je puisse faire en conscience, je prie Dieu que si elles se laissent emporter à un tel excès, ces bastimens tombent sur leur teste, et qu'ils les écrasent toutes. Car, mes filles, quelle apparence y auroit-il de bastir de grandes maisons du bien des pauvres ? Mais Dieu ne permette pas s'il luy plaist, que nous ayons rien que de vil et de pauvre. Imitons en quelque chose nostre roy, il n'a eu pour maison que la grote de Bethleem où il est né, et la croix où il est mort. Estoient-ce là des demeures fort agréables ? Quant à ceux qui font de grands bastimens ils en sçavent les raisons ; et ils peuvent avoir des intentions saintes que je ne sçay pas : mais le moindre petit coin peut suffire à treize pauvres religieuses. Que si à cause de l'étroite clôture on a besoin de quelque enclos pour y faire des hermitages afin d'y prier séparément, cela pouvant sans doute aider à l'oraison et à la dévotion, j'y consens à la bonne heure. Mais quant à de grands bastimens, et à avoir rien de curieux, Dieu nous en garde par sa grâce.

Ayez continuellement devant les yeux que tous les édifices du monde tomberont au jour du jugement, et que nous ignorons si ce jour est proche. Or quelle apparence y auroit-il que la maison de treize pauvres filles ne pust tomber sans faire un grand bruit ? Les vrais pauvres doivent-ils en faire ? Et auroit-on compassion d'eux s'ils en faisoient ? Quelle joye vous seroit-ce, mes sœurs, si vous voyiez quelqu'un estre délivré de l'enfer par l'aumosne qu'il vous auroit faite, car cela n'est pas impossible ? Vous estes donc obligées de beaucoup prier pour ceux qui vous donnent dequoy vivre ; puis qu'encore que l'aumosne vous vienne de la part de Dieu, il veut que vous en sçachiez gré à ceux par qui il vous la donne : et vous ne devez jamais y manquer. Je ne sçay ce que j'avois commencé de dire, parce que j'ay fait une grande digression. Mais je croy que nostre seigneur l'a permis, puis que je n'avois jamais pensé à écrire ce que je viens de vous dire. Je prie sa divine majesté de nous tenir toûjours par la main, afin que nous ne l'abandonnions jamais.

CHAPITRE TROISIEME - La sainte exhorte ses religieuses à prier continuellement Dieu pour ceux qui travaillent pour l'église. Combien ils doivent estre parfaits. Prière de la sainte à Dieu pour eux.

Pour retourner au principal sujet qui nous a assemblées en cette maison, et pour lequel je souhaiterois que nous pussions faire quelque chose qui fust agréable à Dieu, je dis, que voyant que l'hérésie qui s'ést élevée en ce siècle est comme un feu dévorant qui fait toûjours de nouveaux progrès, et que le pouvoir des hommes n'est pas capable de l'arrester, il me semble que nous devons agir comme feroit un prince, qui voyant que ses ennemis ravageroient tout son pays, et qu'il ne seroit pas assez fort pour leur résister en campagne, se retireroit avec quelques troupes choisies dans une place qu'il feroit extrêmement fortifier, d'où il feroit avec ce petit nombre, des sorties sur eux, qui les incommoderoient beaucoup plus que ne pourroient faire de grandes troupes mal aguerries. Car il arrive souvent que par ce moyen on demeure victorieux : et au pis aller on ne sçauroit perir que par la famine, puis qu'il n'y a point de traistres parmy ces gens-là. Or icy, mes sœurs, la famine peut bien nous presser ; mais non pas nous contraindre de nous rendre. Elle peut bien nous faire mourir, mais non pas nous vaincre. Or pourquoy vous dis-je cecy ? C'est pour vous faire connoistre que ce que nous devons demander à Dieu est qu'il ne permette pas que dans cette place où les bons chrestiens se sont retirez, il s'en trouve qui s'aillent jetter du costé des ennemis ; mais qu'il fortifie la vertu et le courage des prédicateurs et des théologiens qui sont comme les chefs de ces troupes, et fasse que les religieux qui composent le plus grand nombre de ces soldats, s'avancent de jour en jour dans la perfection que demande une vocation si sainte. Car cela importe de tout, parce que c'est des forces ecclésiastiques et non pas des séculières que nous devons attendre nostre secours.

Puis que nous sommes incapables de rendre dans cette occasion du service à nostre roy, efforçons-nous au moins d'estre telles que nos prières puissent aider ceux de ses serviteurs qui n'ayant pas moins de doctrine que de vertu, travaillent avec tant de courage pour son service. Que si vous me demandez pourquoy j'insiste tant sur ce sujet, et vous exhorte d'assister ceux qui sont beaucoup meilleurs que nous. Je réponds que c'est parce que je croy que vous ne comprenez pas encore assez quelle est l'obligation que vous avez à Dieu de vous avoir conduites en un lieu où vous estes affranchies des affaires, des engagemens et des conversations du monde. Cette faveur est plus grande que vous ne le sçauriez croire ; et ceux dont je vous parle sont bien éloignez d'en joüir. Il ne seroit pas mesme à propos qu'ils en jouïssent, principalement en ce temps, puis que c'est à eux de fortifier les foibles, et d'encourager les timides. Car à quoy seroient bons des soldats qui manqueroient de capitaine ? Il faut donc qu'ils vivent parmy les hommes ; qu'ils conversent avec les hommes, et qu'entrant dans les palais des grands et des rois, ils y paroissent quelquefois pour ce qui est de l'extérieur semblables aux autres hommes. Or pensez-vous, mes filles, qu'il faille peu de vertu pour vivre dans le monde, pour traiter avec le monde, et pour s'engager dans les affaires du monde ? Pensez-vous qu'il faille peu de vertu pour converser avec le monde, et pour estre en mesme temps dans son coeur non seulement éloigné du monde, mais aussi ennemy du monde : pour vivre sur la terre comme dans un lieu de bannissement ; et enfin pour estre des anges et non pas des hommes ? Car s'ils ne sont tels ils ne méritent pas de porter le nom de capitaines ; et je prie nostre seigneur de ne pas permettre qu'ils sortent de leurs cellules.

Ils feroient beaucoup plus de mal que de bien, puis que ce n'est pas maintenant le temps de voir des défauts en ceux qui doivent enseigner les autres ; et que s'ils ne sont bien affermis dans la pieté, et fortement persuadez combien il importe de fouler aux pieds tous les interests de la terre, et de se détacher de toutes les choses périssables pour s'attacher seulement aux éternelles, ils ne sçauroient empescher que l'on ne découvre leurs défauts, quelque soin qu'ils prennent de les cacher. Comme c'est avec le monde qu'ils traitent ils peuvent s'assurer qu'il ne leur pardonnera pas ; mais qu'il remarquera jusques à leurs moindres imperfections, sans s'arrester à ce qu'ils auront de bon ; ny peut-estre mesme sans le croire.

J'admire qui peut apprendre à ces personnes du monde ce que c'est que la perfection. Car ils connoissent, non pour la suivre, puis qu'ils ne s'y croyent point obligez, et s'imaginent que c'est assez d'observer les simples commandemens ; mais pour employer cette connoissance à examiner et à condamner jusques aux moindres défauts des autres. Quelquefois mesme ils rafinent de telle sorte qu'ils prennent pour une imperfection et pour un relaschement ce qui est en effet une vertu. Vous imaginez-vous donc que les serviteurs de Dieu n'ayent pas besoin qu'il les favorise d'une assistance toute extraordinaire pour s'engager dans un si grand et si périlleux combat ? Taschez, je vous prie, mes sœurs, de vous rendre telles que vous méritiez d'obtenir ces deux choses de sa divine majesté : la première, que parmy tant de personnes sçavantes et tant de religieux il s'en trouve plusieurs qui ayent les conditions que j'ay dit estre nécessaires pour travailler à ce grand ouvrage, et qu'il luy plaise d'en rendre capables ceux qui ne le sont pas encore assez, puis qu'un seul homme parfait rendra plus de service qu'un grand nombre d'imparfaits : la seconde, que lors qu'ils seront engagez dans une guerre si importante, nostre seigneur les soûtienne par sa main toute-puissante, afin qu'ils ne succombent pas dans les périls continuels où l'on est exposé dans le monde ; mais qu'ils bouchent leurs oreilles aux chants des sirènes qui se rencontrent sur une mer si dangereuse. Que si dans l'étroite closture où nous sommes nous pouvons par nos prières contribuer quelque chose à ce grand dessein, nous aurons aussi combatu pour Dieu, et je m'estimeray avoir très-bien employé les travaux que j'ay soufferts pour établir cette petite maison, où je pretens que l'on garde la règle de la Sainte Vierge nostre reine avec la mesme perfection qu'elle se pratiquoit au commencement. Ne croyez pas, mes filles, qu'il soit inutile de faire sans cesse cette prière, quoy que plusieurs pensent que c'est une chose bien rude de ne prier pas beaucoup pour soy-mesme. Croyez-moy nulle prière n'est meilleure et plus utile. Que si vous craignez qu'elle ne serve pas à diminuer les peines que vous devez souffrir dans le purgatoire ; je vous répons qu'elle est trop sainte pour n'y pas servir. Mais quand vous y perdriez quelque chose en vostre particulier : à la bonne heure. Et que m'importe quand je demeurerois jusqu'au jour du jugement en purgatoire si je pouvois par mes oraisons estre cause du salut d'une âme : et à plus forte raison si je pouvois servir à

plusieurs et à la gloire de nostre seigneur ? Méprisez, mes sœurs, des peines qui ne sont que passagères lors qu'il s'agit de rendre un service beaucoup plus considérable à celuy qui a tant souffert pour l'amour de nous. Taschez à vous instruire sans cesse de ce qui est le plus parfait, puisque pour les raisons que je vous diray ensuite j'ay à vous prier instamment de traiter toûjours de ce qui regarde vostre salut avec des personnes doctes et capables. Je vous conjure au nom de Dieu de luy demander qu'il nous accorde cette grâce, ainsi que je le luy demande toute misérable que je suis, parce qu'il y va de sa gloire et du bien de son eglise qui sont le but de tous mes désirs.

J'avouë que ce seroit une grande témérité à moy de croire que je pusse contribuer quelque chose pour obtenir une telle grâce. Mais je me confie, mon Dieu, aux prières de vos servantes avec qui je suis, parce que je sçay qu'elles n'ont autre dessein ny autre prétention que de vous plaire. Elles ont quité pour l'amour de vous le peu qu'elles possedoient, et auroient voulu quiter davantage pour vous servir. Comment pourrois-je donc croire, ô mon créateur, qu'estant aussi reconnoissant que vous estes, vous rejettassiez leurs demandes ? Je sçay que lors que vous estiez sur la terre non seulement vous n'avez point eu de mépris pour nostre sexe, mais vous avez mesme répandu vos faveurs sur plusieurs femmes avec une bonté admirable. Quand nous vous demanderons de l'honneur, ou de l'argent, ou du revenu, ou quelqu'une de ces autres choses que l'on recherche dans le monde : alors ne nous écoutez point. Mais pourquoy n'écouteriez-vous pas, ô pere eternel, celles qui ne vous demandent que ce qui regarde la gloire de vostre fils, qui mettent toute la leur à vous servir, et qui donneroient pour vous mille vies ? Je ne pretens pas néanmoins, seigneur, que vous accordiez cette grâce pour l'amour de nous : je sçay que nous ne la méritons pas. Mais j'espère de l'obtenir en considération du sang et des mérites de vostre fils. Pourriez-vous bien, ô Dieu tout-puissant, oublier tant d'injures, tant d'outrages, et tant de tourmens qu'il a soufferts ? Et vos entrailles paternelles toutes brûlantes d'amour, pourroient-elles bien permettre que ce que son amour a fait pour vous plaire en nous aimant comme vous le luy aviez ordonné, soit aussi méprisé qu'il l'est aujourd'huy dans le très-saint sacrement de l'eucharistie par ces malheureux hérétiques qui le chassent de chez-luy en abattant les églises où on l'adore ? Que s'il

avoit manqué à quelque chose de ce qui estoit le plus capable de vous contenter.
Mais n'a-t-il pas accomply parfaitement tout ce qui pouvoit vous estre agréable ? Ne suffit-il pas, mon Dieu, que durant qu'il a esté dans le monde il n'ait pas eu où pouvoir reposer sa teste, et qu'il ait esté accablé par tant de souffrances, sans qu'on luy ravisse maintenant les maisons où il reçoit ses amis, et où connoissant leur foiblesse il les nourrit et les fortifie par cette viande toute divine pour les rendre capables de soûtenir les travaux où ils se trouvent engagez pour vostre service ? N'a-t-il pas suffisamment satisfait par sa mort au péché d'Adam ? Et faut-il donc que toutes les fois que nous péchons, ce très-doux et très-charitable agneau satisfasse encore pour nos offenses ? Ne le permettez pas, ô souverain monarque de l'univers : appaisez vostre colère : détournez vos yeux de nos crimes : considérez le sang que vostre divin fils a répandu pour nous racheter : ayez seulement égard à ses mérites, et à ceux de la glorieuse Vierge sa mère, des martyrs, et de tous les saints qui ont donné leur vie pour vostre service. Mais hélas ! Mon seigneur, qui suis-je pour oser au nom de tous vous présenter cette requeste ? Ha, mes filles, qu'elle mauvaise médiatrice pour faire une telle demande pour vous, et pour l'obtenir. Ma témérité ne servira-t-elle pas plûtost d'un sujet très-juste pour augmenter l'indignation de ce redoutable et souverain juge dont j'implore la clémence ? Mais seigneur puis que vous estes un Dieu de miséricorde ayez pitié de cette pauvre pécheresse, de ce ver de terre ; et pardonnez à ma hardiesse. Ne considérez pas mes péchez : considérez plûtost mes désirs et les larmes que je répans en vous faisant cette prière. Je vous en conjure par vous-mesme. Ayez pitié de tant d'âmes qui se perdent : secourez, seigneur, vostre église : arrestez le cours de tant de maux qui affligent la chrêtienté ; et faites luire vostre lumière parmy ces ténèbres.
Je vous demande, mes sœurs, pour l'amour de Jésus-Christ et comme une chose à quoy vous estes obligées, de prier sa divine majesté pour cette pauvre et trop hardie pécheresse qui vous parle, afin qu'il luy plaise de me donner l'humilité qui m'est nécessaire. Quant au roy et aux prélats de l'église, et particulièrement nostre evesque, je ne vous les recommande point, parce que je vous voy si soigneuses de prier pour eux, que je ne croy pas qu'il en soit besoin. Mais puis qu'on peut dire que celles qui viendront

aprés nous seront saintes si elles ont un saint evesque : comme cette grâce est si importante, demandez-la sans cesse à nostre seigneur. Que si vos désirs, vos oraisons, vos disciplines, et vos jeûnes ne s'employent pour de tels sujets, et les autres dont je vous ay parlé, sçachez que vous ne tendez point à la fin pour laquelle Dieu nous a icy assemblées.

CHAPITRE QUATRIEME - La sainte exhorte ses religieuses à l'observation de leur règle. Que les religieuses doivent extrêmement s'entr'aimer. Eviter avec grand soin toutes singularitez et partialitez. De quelle sorte on se doit aime

Vous venez de voir, mes filles, combien grande est l'entreprise que nous prétendons d'exécuter. Car quelles devons-nous estre pour ne point passer pour téméraires au jugement de Dieu et des hommes ? Il est évident qu'il faut pour cela beaucoup travailler, et qu'il est besoin pour y reüssir d'élever fort haut nos pensées, afin de faire de si grands efforts que nos œuvres y répondent. Car il y a sujet d'espérer que nostre seigneur exaucera nos prières, pourvû que nous n'oublions rien de ce qui peut dépendre de nous pour observer exactement nos constitutions et nostre règle. Je ne vous impose rien de nouveau, mes filles. Je vous demande seulement d'observer les choses à quoy vostre vocation et vostre profession vous obligent, quoy qu'il y ait grande différence entre les diverses manières dont on s'en acquite. La première règle nous ordonne de prier sans cesse : et comme ce précepte enferme le plus important de nos devoirs, si nous l'observons exactement nous ne manquerons ny aux jeûnes, ny aux disciplines, ny au silence, ausquels nostre institut nous oblige, puis que vous sçavez que toutes ces choses contribuënt à la perfection de l'oraison, et que les délicatesses et la prière ne s'accordent point ensemble. Vous avez désiré que je vous parle de l'oraison : et moy je vous demande pour récompense de ce que je vay vous en dire, non seulement de le lire fort souvent avec beaucoup d'attention, mais aussi de pratiquer ce que je vous ay desja dit. Avant que d'en venir à l'intérieur qui est l'oraison, je vous diray certaines choses si nécessaires à ceux qui prétendent de marcher dans ce chemin, que pourvû qu'ils les pratiquent ils pourront s'avancer beaucoup dans le

service de Dieu, quoy qu'ils ne soient pas fort contemplatifs : au lieu que sans cela, non seulement il est impossible qu'ils le deviennent, mais ils se trouveront trompez s'ils croyent l'estre.

Je prie nostre seigneur de me donner l'assistance dont j'ay besoin, et de m'enseigner ce que j'ay à dire afin qu'il reüssisse à sa gloire. Ne croyez pas, mes chères sœurs, que les choses ausquelles je prétens de vous engager soient en grand nombre. Nous serons trop heureuses si nous accomplissons celles que nos saints pères ont ordonnées et pratiquées, puis qu'en marchant par ce chemin ils ont mérité le nom de saints, et que ce seroit s'égarer de tenir une autre route, ou de chercher d'autres guides pour nous conduire. Je m'étendray seulement sur trois choses portées par nos constitutions, parce qu'il nous importe extrêmement de comprendre combien il nous est avantageux de les garder pour joüir de cette paix extérieure et intérieure que Jésus-Christ nous a tant recommandée. La première est un amour sincère des unes envers les autres. La seconde un entier détachement de toutes les choses créées. Et la troisième une véritable humilité, qui bien que je la nomme la dernière est la principale de toutes et embrasse les deux autres. Quant à la première qui est de nous entr'aimer beaucoup, elle est d'une grande conséquence, parce qu'il n'y a rien de si difficile à supporter qui ne paroisse facile à ceux qui s'aiment, et qu'il faudroit qu'une chose fust merveilleusement rude pour leur pouvoir donner de la peine. Que si ce commandement s'observoit avec grand soin dans le monde ; je croy qu'il serviroit beaucoup pour faire garder les autres : mais comme nous y manquons toûjours en aimant trop ce qui doit estre moins aimé, ou trop peu ce qui doit l'estre davantage, nous ne l'accomplissons jamais parfaitement. Il y en a qui s'imaginent que parmy nous l'excès ne peut en cela estre dangereux. Il est néanmoins si préjudiciable et tire tant d'imperfections aprés soy, que j'estime qu'il n'y a que ceux qui l'ont remarqué de leurs propres yeux qui le puissent croire.

Car le démon s'en sert comme d'un piège si imperceptible à ceux qui se contentent de servir Dieu imparfaitement, que cette affection démesurée passe dans leur esprit pour une vertu. Mais ceux qui aspirent à la perfection en connoissent bien le danger, et sçavent que cette affection mal réglée affoiblit peu à peu la volonté, et l'empesche de s'employer entièrement à aimer Dieu. Ce défaut se rencontre encore plûtost à mon avis entre les

femmes qu'entre les hommes, et apporte un dommage visible à toute la communauté, parce qu'il arrive de là que l'on n'aime pas également toutes les sœurs : que l'on sent le déplaisir qui est fait à son amie : que l'on désire d'avoir quelque chose pour luy donner : que l'on cherche l'occasion de luy parler, sans avoir le plus souvent rien à luy dire, sinon qu'on l'aime, et autres choses impertinentes, plûtost que de luy parler de l'amour que l'on doit avoir pour Dieu. Il arrive mesme si peu souvent que ces grandes amitiez ayent pour fin de s'entr'aider à l'aimer, que je croy que le démon les fait naistre pour former des ligues et des factions dans les monastères. Car quand on ne s'aime que pour servir sa divine majesté, les effets le font bien-tost connoistre, en ce qu'au lieu que les autres s'entr'aiment pour satisfaire leur passion, celles-cy cherchent au contraire dans l'affection qu'elles se portent un remède pour vaincre leurs passions. Quant à cette dernière sorte d'amitié, je souhaiterois que dans les grands monastères il s'y en trouvast beaucoup. Car pour celuy-cy où nous ne sommes et ne pouvons estre que treize, toutes les sœurs doivent estre amies : toutes se doivent chérir : toutes se doivent aimer : toutes se doivent assister ; et quelque saintes qu'elles soient je les conjure pour l'amour de nostre seigneur de se bien garder de ces singularitez où je voy si peu de profit, puis qu'entre les frères mesme c'est un poison d'autant plus dangereux pour eux qu'ils sont plus proches.

Croyez-moy, mes sœurs, quoy que ce que je vous dis vous semble un peu rude il conduit à une grande perfection : il produit dans l'âme une grande paix ; et fait éviter plusieurs occasions d'offenser Dieu à celles qui ne sont pas tout-à-fait fortes. Que si nostre inclination nous porte à aimer plûtost une sœur que non pas une autre, ce qui ne sçauroit pas ne point arriver, puis que c'est un mouvement naturel qui souvent mesme nous fait aimer davantage les personnes les plus imparfaites quand il se rencontre que la nature les a favorisées de plus de grâces, nous devons alors nous tenir extrêmement sur nos gardes, afin de ne nous laisser point dominer par cette affection naissante. Aimons les vertus, mes filles, et les biens intérieurs : ne négligeons aucun soin pour nous des-accoûtumer de faire cas de ces biens extérieurs ; et ne souffrons point que nostre volonté soit esclave, si ce n'est de celuy qui l'a rachetée de son propre sang. Que celles qui ne profiteront pas de cet avis prennent garde de se trouver sans y penser dans

des liens dont elles ne pourront se dégager. Hélas ! Mon Dieu mon sauveur, qui pourroit nombrer combien de sotises et de niaiseries tirent leur origine de cette source ? Mais comme il n'est pas besoin de parler icy de ces foiblesses qui se trouvent parmy les femmes, ny de les faire connoistre aux personnes qui les ignorent, je ne veux pas les rapporter par le menu. J'avouë que j'ay quelquefois esté épouventée de les voir : je dis de les voir : car par la miséricorde de Dieu je n'y suis jamais gueres tombée. Je les ay remarquées souvent, et je crains bien qu'elles ne se rencontrent dans la pluspart des monastères, ainsi que je l'ay vû en plusieurs, parce que je sçay que rien n'est plus capable d'empescher les religieuses d'arriver à une grande perfection, et que dans les supérieures, comme je l'ay desja dit, c'est une peste.

Il faut apporter un extrême soin à couper la racine de ces partialitez et de ces amitiez dangereuses aussi-tost qu'elles commencent à naistre. Mais il le faut faire avec adresse et avec plus d'amour que de rigueur. C'est un excellent remède pour cela de n'estre ensemble qu'aux heures ordonnées, et de ne se point parler, ainsi que nous le pratiquons maintenant ; mais de demeurer séparées comme la règle le commande, et nous retirer chacune dans nostre cellule. Ainsi quoy que ce soit une coûtume loüable d'avoir une chambre commune où l'on travaille, je vous exhorte à n'en point avoir dans ce monastère, parce qu'il est beaucoup plus facile de garder le silence lors que l'on est seule : outre qu'il importe extrêmement de s'accoûtumer à la solitude pour pouvoir bien faire l'oraison, qui devant estre le fondement de la conduite de cette maison puis que c'est principalement pour ce sujet que nous sommes icy assemblées, nous ne sçaurions trop nous affectionner à ce qui peut le plus contribuer à nous l'acquérir. Pour revenir, mes filles, à ce que je disois de nous entr'aimer, il me semble qu'il seroit ridicule de vous le recommander, puis qu'il n'y a point de personnes si brutales qui demeurant et communiquant toûjours ensemble, n'ayant ny ne devant point avoir de conversations, d'entretiens et de divertissemens avec les personnes de dehors, et ayant sujet de croire que Dieu aime leurs sœurs et qu'elles l'aiment puis qu'elles ont tout quité pour l'amour de luy, puissent manquer de s'aimer les unes les autres : outre que c'est le propre de la vertu de se faire aimer, et que j'espère avec la grâce de Dieu qu'elle n'abandonnera jamais ce monastère. Je n'estime donc pas qu'il soit besoin de vous

recommander beaucoup de vous entr'aimer en la manière que je viens de dire.
Mais je veux vous représenter quel est cet amour si loüable que je désire qui soit parmy nous, et par quelles marques nous pourrons connoître que nous aurons acquis cette vertu, qui doit estre bien grande puis que nostre seigneur l'a recommandée si expressément à ses apostres. C'est dequoy je vay maintenant vous entretenir un peu selon mon peu de capacité. Que si vous le trouvez mieux expliqué en d'autres livres ne vous arrestez pas à ce que j'en écriray. Car peut-estre ne sçay-je ce que je dis. Il y a deux sortes d'amour dont je vay parler. L'un est purement spirituel, ne paroissant rien en luy qui ternisse sa pureté, parce qu'il n'a rien qui tienne de la sensualité et de la tendresse de nostre nature. L'autre est aussi spirituel : mais nostre sensualité et nostre foiblesse s'y meslent. C'est toutefois un bon amour, et qui semble légitime : tel est celuy qui se voit entre les parens et les amis. J'ay desja dit quelque chose de ce dernier, et je veux maintenant parler de l'autre qui est purement spirituel et sans aucun mélange de passion. Car s'il s'y en rencontroit, toute la spiritualité qui y paroistroit s'évanoüiroit et deviendroit sensuelle : au lieu que si nous nous conduisons dans cet autre amour, quoy que moins parfait, avec modération et avec prudence, tout y sera méritoire, et ce qui paroissoit sensualité se changera en vertu. Mais cette sensualité s'y mesle quelquefois si subtilement qu'il est difficile de le discerner, principalement s'il se rencontre que ce soit avec un confesseur, parce que les personnes qui s'adonnent à l'oraison s'affectionnent extrêmement à celuy qui gouverne leur conscience quand elles reconnoissent en luy beaucoup de vertu et de capacité pour les conduire. C'est icy que le démon les assiège d'un grand nombre de scrupules dans le dessein de les inquiéter et de les troubler : et sur tout s'il voit que le confesseur les porte à une plus grande perfection : car alors il les presse d'une telle sorte qu'il les fait résoudre à quiter leur confesseur, et ne les laisse point en repos après mesme qu'elles en ont choisy un autre. Ce que ces personnes peuvent faire en cet estat est de ne s'appliquer point à discerner si elles aiment ou n'aiment pas. Que si elles aiment, qu'elles aiment. Car si nous aimons ceux de qui nous recevons des biens qui ne regardent que le corps, pourquoy n'aimerons-nous pas ceux qui travaillent sans cesse à nous procurer les biens de l'âme ? J'estime au contraire que

c'est une marque que l'on commence à faire un progrès notable lors que l'on aime son confesseur quand il est saint et spirituel, et que l'on voit qu'il travaille pour nous faire avancer dans la vertu ; nostre foiblesse estant telle que nous ne pourrions souvent sans son aide entreprendre de grandes choses pour le service de Dieu. Que si le confesseur n'est pas tel que je viens de dire, c'est alors qu'il y a beaucoup de péril, et qu'il peut arriver un très-grand mal de ce qu'il voit qu'on l'affectionne, principalement dans les maisons où la closture est la plus étroite. Or dautant qu'il est difficile de connoistre si le confesseur a toutes les bonnes qualitez qu'il doit avoir, on doit luy parler avec une grande retenuë et une grande circonspection. Le meilleur seroit sans doute de faire qu'il ne s'apperçût point qu'on l'aime beaucoup, et de ne luy en jamais parler. Mais le démon use d'un si grand artifice pour l'empescher que l'on ne sçait comment s'en défendre. Car il fait croire à ces personnes que c'est à quoy toute leur confession se reduit principalement ; et qu'ainsi elles sont obligées de s'en accuser. C'est pourquoy je voudrois qu'elles crussent que cela n'est rien, et n'en tinssent aucun compte. C'est un avis qu'elles doivent suivre si elles connoissent que tous les discours de leur confesseur ne tendent qu'à leur salut ; qu'il craint beaucoup Dieu, et n'a point de vanité : ce qui est très-facile à remarquer, à moins de se vouloir aveugler soy-mesme.

Car en ce cas, quelques tentations que leur donne la crainte de le trop aimer au lieu de s'en inquiéter il faut qu'elles les méprisent et en détournent leur vûë, puis que c'est le vray moyen de faire que le démon se lasse de les persécuter, et se retire. Mais si elles remarquent que le confesseur les conduise en quelque chose par un esprit de vanité, tout le reste doit alors leur estre suspect : et quoy qu'il n'y ait rien que de bon dans ses entretiens il faut qu'elles se gardent bien d'entrer en discours avec luy : mais qu'elles se retirent après s'estre confessées en peu de paroles. Le plus sûr dans ces rencontres sera de dire à la prieure que l'on ne se trouve pas bien de luy, et de le changer comme estant le remède le plus certain si l'on en peut user sans blesser sa réputation. Dans ces occasions et autres semblables qui sont comme autant de pièges qui nous sont tendus par le démon et où l'on ne sçait quel conseil prendre, le meilleur sera d'en parler à quelque homme sçavant et habile (ce que l'on ne refuse point en cas de nécessité), de se confesser à luy, et de suivre ses avis ; puis que si on ne cherchoit point de

remede à un si grand mal on pourroit tomber dans de grandes fautes. Car combien en commet-on dans le monde que l'on ne commettroit pas si l'on agissoit avec conseil, principalement en ce qui regarde la manière de se conduire envers le prochain pour ne luy point faire de tort. Il faut donc nécessairement dans ces rencontres travailler à trouver quelque remède, puis que quand le démon commence à nous attaquer de ce costé-là il fait en peu de temps de grands progrès si l'on ne se haste de luy fermer le passage. Ainsi cet avis de parler à un autre confesseur est sans doute le meilleur, en cas qu'il se trouve quelque commodité pour le faire, et si, comme je l'espère de la miséricorde de nostre seigneur, ces âmes sont disposées à ne rien négliger de tout ce qui est en leur pouvoir, pour ne plus traiter avec le premier, quand elles devroient pour ce sujet s'exposer à perdre la vie.

Considérez, mes filles, de quelle importance vous est cet avis, puis que ce n'est pas seulement une chose périlleuse, mais une peste pour toute la communauté, mais un enfer. N'attendez donc pas que le mal soit grand, et travaillez de bonne heure à le déraciner par tous les moyens dont vous pourrez user en conscience. J'espère que nostre seigneur ne permettra pas que des personnes qui font profession d'oraison puissent affectionner que de grands serviteurs de Dieu. Car autrement elles ne seroient ny des âmes d'oraison, ny des âmes qui tendissent à une perfection telle que je prétens que soit la vostre ; puis que si elles voyoient qu'un confesseur n'entendist pas leur langage, et qu'il ne se portast pas avec affection à parler de Dieu, il leur seroit impossible de l'aimer, parce qu'il leur seroit entièrement dissemblable. Que s'il estoit comme elles dans la piété, il faudroit qu'il fust bien simple et peu éclairé pour croire qu'un si grand mal pust entrer facilement dans une maison si resserrée, et si peu exposée aux occasions qui l'auroient pû faire naistre, et pour vouloir ensuite s'inquiéter soy-mesme, et inquiéter des servantes de Dieu. C'est donc là comme je l'ay dit, tout le mal, ou au moins le plus grand mal que le démon puisse faire glisser dans les maisons les plus resserrées. C'est celuy qui s'y découvre le plus tard, et qui est capable d'en ruiner la perfection sans que l'on en sçache la cause, parce que si le confesseur luy-mesme estant vain, donne quelque entrée à la vanité dans le monastère : comme il se trouve engagé dans ce défaut, il ne se met gueres en peine de le corriger dans les autres. Je prie Dieu par son infinie bonté de nous délivrer d'un tel malheur. Il est si grand

qu'il n'en faut pas davantage pour troubler toutes les religieuses lors quelles sentent que leur conscience leur dicte le contraire de ce que leur dit leur confesseur : et que si on leur tient tant de rigueur que de leur refuser d'aller à un autre, elles ne sçavent que faire pour calmer le trouble de leur esprit, parce que celuy qui devroit y remédier est celuy-la mesme qui le cause. Il se rencontre sans doute en quelques maisons tant de peines de cette sorte, que vous ne devez pas vous étonner que la compassion que j'en ay m'ait fait prendre un si grand soin de vous avertir de ce péril.

CHAPITRE CINQUIEME - Suite du mesme sujet. Combien il importe que les confesseurs soient sçavans. En quels cas on en peut changer. Et de l'autorité des supérieurs.

Je prie Dieu de tout mon cœur de ne permettre qu'aucune de vous éprouve dans un monastère d'une si étroite closture ces troubles d'esprit et ces inquiétudes dont je viens de vous parler. Que si la prieure et le confesseur sont bien ensemble, et qu'ainsi on n'ose rien dire ny à elle de ce qui le touche, ny à luy de ce qui la regarde : ce sera alors que l'on se trouvera tenté de taire dans la confession des pechez fort importans, par la crainte de ce trouble et de cette inquiétude où l'on s'engageroit en les disant. ô mon Dieu mon sauveur, quel ravage le démon ne peut-il point faire par ce moyen : et que cette dangereuse retenuë et ce malheureux point d'honneur coûte cher ! Car par la fausse créance qu'il y va de la réputation du monastère de n'avoir qu'un confesseur cet esprit infernal met ces pauvres filles dans une gesne d'esprit où il ne pourroit par d'autres voyes les faire tomber. Ainsi si elles demandent d'aller à un autre confesseur, on croit que c'est renverser toute la discipline de la maison : et quand celuy qu'elles désirent seroit un saint, s'il se rencontre qu'il ne soit pas du mesme ordre, on s'imagine ne pouvoir le leur donner sans faire un affront à tout l'ordre. Loüez extrêmement Dieu, mes filles, de la liberté que vous avez maintenant d'en user d'une autre sorte : puis qu'encore qu'elle ne se doive pas étendre à avoir beaucoup de confesseurs, vous pouvez outre les ordinaires en avoir quelques-uns qui vous éclaircissent de vos doutes. Je demande au nom de nostre seigneur à celle qui sera supérieure de tascher toûjours d'obtenir de l'evesque ou du provincial pour elle et ses religieuses cette sainte liberté de communiquer de son intérieur avec des personnes doctes, principalement si leurs confesseurs ne le sont pas, quelque vertueux qu'ils puissent estre.

Car Dieu les garde de se laisser conduire en tout par un confesseur ignorant, quoy qu'il leur paroisse spirituel, et qu'il le soit en effet. La science sert extrêmement pour donner lumière en toutes choses, et il n'est pas impossible de rencontrer des personnes qui soient tout ensemble et sçavantes et spirituelles. Souvenez-vous aussi, mes sœurs, que plus nostre seigneur vous fera de grâces dans l'oraison ; et plus vous aurez besoin d'établir sur un fondement solide toutes vos actions et vos prières. Vous sçavez desja que la première pierre de cet édifice spirituel est d'avoir une bonne conscience, de faire tous ses efforts pour éviter mesme de tomber dans les pechez veniels, et d'embrasser ce qui est le plus parfait. Vous vous imaginerez peut-estre que tous les confesseurs le sçavent : mais c'est une erreur. Car il m'est arrivé de traiter des choses de conscience avec un qui avoit fait tout son cours de théologie, lequel me fit beaucoup de tort en me disant que certaines choses n'estoient point considérables. Il n'avoit point toutefois intention de me tromper, ny sujet de le vouloir, et il n'y auroit rien gagné ; mais il n'en sçavoit pas davantage : et la mesme chose m'est arrivée avec deux ou trois autres. Cette véritable connoissance de ce qu'il faut faire pour observer avec perfection la loy de Dieu nous importe de tout. C'est le fondement solide de l'oraison : et quand il manque on peut dire que tout l'édifice porte à faux. Vous devez donc prendre conseil de ceux en qui l'esprit se trouve joint avec la doctrine : et si vostre confesseur n'a ces qualitez, taschez de temps en temps d'aller à un autre. Que si l'on fait difficulté de vous le permettre, communiquez au moins hors de la confession, de l'estat de vostre conscience avec des personnes telles que je viens de dire.

J'ose mesme passer plus avant, en vous conseillant de pratiquer quelquefois cet avis quand bien vostre confesseur auroit de l'esprit et seroit sçavant, parce qu'il se pourroit faire qu'il se tromperoit, et qu'il seroit très-fascheux que vous fussiez toutes trompées par luy. Taschez toûjours néanmoins à ne rien faire qui contrevienne à l'obeïssance : car à toutes choses il y a remède. Et puis qu'une âme est de si grand prix qu'il n'y a rien qu'on ne doive faire pour son avancement dans la vertu : que ne doit-on point faire lors qu'il s'agit de l'avancement de plusieurs âmes ? Tout ce que je viens de dire regarde principalement la supérieure. Je la conjure encore une fois, que puis qu'on ne cherche autre consolation en cette maison que

celle qui regarde l'âme, elle tasche de la luy procurer dans un point si important. Car comme il y a differens chemins par lesquels Dieu conduit les personnes pour les attirer à luy, il n'y a pas sujet de s'étonner que le confesseur en ignore quelques-uns. Et pourvû, mes filles, que vous soyez telles que vous devez estre, quelque pauvres que vous soyez vous ne manquerez pas de personnes qui veüillent par charité vous assister de leur conseil. Ce mesme père céleste qui vous donne la nourriture nécessaire pour le corps, inspirera sans doute à quelqu'un la volonté d'éclairer vostre âme pour remédier à ce mal, qui est celuy de tous que je crains le plus. Et quand il arriveroit que le démon tenteroit le confesseur pour le faire tomber dans quelque erreur, lors que ce confesseur verroit que d'autres vous parleroient, il prendroit garde de plus prés à luy, et seroit plus circonspect dans toutes ses actions. J'espère en la miséricorde de Dieu, que si l'on ferme cette porte au diable il n'en trouvera point d'autre pour entrer dans ce monastère : et ainsi je demande au nom de nostre seigneur à l'evesque ou au supérieur sous la conduite duquel vous serez, qu'il laisse aux sœurs cette liberté ; et que s'il se rencontre dans cette ville des personnes sçavantes et vertueuses, ce qui est facile à sçavoir dans un lieu aussi petit qu'est celuy-cy, il ne leur refuse pas la permission de se confesser quelquefois à eux, quoy qu'elles ne manquent pas d'un confesseur ordinaire. Je sçay que cela est à propos pour plusieurs raisons, et que le mal qui en peut arriver ne doit pas entrer en comparaison avec un mal aussi grand et aussi irrémédiable que seroit celuy d'estre cause en leur refusant cette grâce, qu'elles retinssent sur leur conscience des pechez qu'elles ne pourroient se résoudre de découvrir. Car les maisons religieuses ont cela de propre que le bien s'y perd promtement si on ne le conserve avec grand soin : au lieu que quand le mal s'y glisse une fois il est très-difficile d'y remédier ; la coûtume dans tout ce qui va au relaschement se tournant bien-tost en habitude. Je ne vous dis rien en cecy que je n'aye vû, que je n'aye remarqué et dont je n'aye conféré avec des personnes doctes et saintes qui ont fort considéré ce qui estoit le plus propre pour l'avancement de la perfection de cette maison. Entre les inconveniens qui peuvent arriver, comme il s'en rencontre toûjours par tout durant cette vie, il me semble que le moindre est qu'il n'y ait point de vicaire ny de confesseur qui ait le pouvoir d'entrer, de commander, et de sortir, mais seulement de veiller et de prendre garde à

ce que la maison soit dans le recueillement, que toutes choses s'y fassent avec bien-seance, et que l'on y avance intérieurement et extérieurement dans la pratique de la vertu ; afin que s'il trouve que l'on y manque il en informe l'evesque ; mais qu'il ne soit pas supérieur.

C'est ce qui s'observe maintenant icy non par mon seul avis, mais par celuy de Monseigneur Dom Alvarez De Mendoçe maintenant nostre evesque et sous la conduite duquel nous sommes, personne de très-grande naissance, grand serviteur de Dieu, très-affectionné à toutes les religions et à toutes les choses de piété, et qui se porte avec une inclination très-particulière à favoriser cette maison, qui pour plusieurs raisons n'est point encore soûmise à l'ordre, ayant fait assembler sur ce sujet des hommes sçavans, spirituels et de grande expérience. Ils résolurent ce que j'ay dit ensuite de beaucoup de prières de plusieurs personnes, ausquelles toute misérable que je suis je joignis les miennes. Ainsi il est juste qu'à l'avenir les supérieures se conforment à cet avis, puis que c'est celuy auquel tant de gens de bien se sont portez après avoir demandé à Dieu de leur donner la lumière nécessaire pour connoistre ce qui seroit le meilleur, comme il l'est sans doute selon ce qui a paru jusques icy : et je le prie de faire que cela continuë toûjours, pourvû que ce soit pour sa gloire. Ainsi soit-il.

CHAPITRE SIXIEME - De l'amour spirituel que l'on doit avoir pour Dieu, et pour ceux qui peuvent contribuer à nostre salut.

Quoy que j'aye fait une grande digression : ce que j'ay dit est si important que ceux qui en comprendront bien la conséquence ne m'en blasmeront pas je m'assure. Je reviens maintenant à cet amour qu'il ne nous est pas seulement permis d'avoir, mais qu'il est utile que nous ayons. Je dis qu'il est purement spirituel ; et en le nommant ainsi je ne sçay si je sçay bien ce que je dis : il me semble qu'il n'est pas nécessaire d'en parler beaucoup, dans la crainte que j'ay que peu d'entre vous le possèdent, et s'il y en a quelqu'une que nostre seigneur favorise d'une telle grâce, elle l'en doit beaucoup loüer, parce qu'un si grand don sera sans doute accompagné d'une très-grande perfection. Je veux néanmoins vous en dire quelque chose qui pourra peut-estre servir ; à cause que ceux qui désirent d'acquérir la vertu s'y affectionnent lors qu'on l'expose devant leurs yeux. J'avouë que je ne sçay comment je m'engage à parler de ce sujet dans la créance que j'ay de ne discerner pas bien ny ce qui est spirituel, ny quand la sensualité s'y mesle. Dieu veüille s'il luy plaist me le faire connoistre, et me rendre capable de l'expliquer. Je ressemble à ces personnes qui entendent parler de loin sans sçavoir ce que l'on dit : car quelquefois je n'entens pas moy-mesme ce que je dis ; et Dieu fait pourtant qu'il est bien dit. D'autres fois ce que je dis est impertinent : et c'est ce qui m'est le plus ordinaire. Il me semble que lors que Dieu fait connoistre clairement à une personne ce que c'est que ce monde : qu'il y a un autre monde : la différence qui se trouve entre eux : que l'un passe comme un songe, et que l'autre est eternel : ce que c'est que le créateur, ce que c'est que la créature : quel bonheur c'est d'aimer l'un, et quel malheur c'est que d'aimer l'autre.
Il me semble, dis-je, que lors que cette personne connoist toutes ces veritez et plusieurs autres que Dieu enseigne avec certitude à ceux qui se laissent conduire par luy dans l'oraison, et qu'elle le connoist par expérience et par

un vray sentiment du cœur, ce qui est bien différent de le croire seulement et de le penser, cette personne l'aime sans doute d'une manière toute autre que nous qui ne sommes pas encore arrivées à cet estat. Il vous paroistra peut-estre, mes sœurs, que c'est inutilement que je vous parle de la sorte, et que je ne dis rien que vous ne sçachiez. Je prie Dieu de tout mon cœur que cela se trouve véritable, et que le sçachant aussi-bien que je le souhaite vous le graviez profondément dans vostre cœur. Que si vous le sçavez en effet, vous sçavez donc que je ne ments pas lors que je dis que ceux à qui Dieu fait cette grâce, et à qui il donne cet amour sont des âmes généreuses et toutes royales. Ainsi quelques belles que soient les créatures : de quelques grâces qu'elles soient ornées : quoy qu'elles plaisent à nos yeux ; et nous donnent sujet de loüer celuy qui en les créant les a renduës si agréables, ces personnes favorisées de Dieu ne s'y arrestent pas de telle sorte que cela passe jusques à y attacher leur affection ; parce qu'il leur semble que ce seroit aimer une chose de néant et comme embrasser une ombre : ce qui leur donneroit une si grande confusion, qu'elles ne pourroient sans rougir de honte dire après cela à Dieu qu'elles l'aiment. Vous me direz peut-estre que ces personnes ne sçavent ce que c'est que d'aimer et de répondre à l'amitié qu'on leur porte. Je répons qu'au moins se soucient-elles peu d'estre aimées : et quoy que d'abord la nature les fasse quelquefois se réjoüir de voir qu'on les aime, elles ne rentrent pas plûtost en elles-mesmes qu'elles connoissent que ce n'est qu'une folie, excepté au regard de ceux qui peuvent contribuer à leur salut par leurs prières ou par leur doctrine.

Toutes les autres affections les lassent et les ennuyent, parce qu'elles sçavent qu'elles ne leur peuvent profiter de rien, et qu'elles seroient capables de leur nuire. Elles ne laissent pas d'en sçavoir gré, et de payer cet amour en recommandant à Dieu ceux qui les aiment. Car elles considèrent l'affection de ces personnes comme une dette dont nostre seigneur est chargé : parce que ne voyant rien en elles-mesmes qui mérite d'estre aimé, elles croyent qu'on ne les aime qu'à cause que Dieu les aime. Ainsi elles luy laissent le soin de payer cet amour qu'on a pour elles, et en l'en priant de tout leur coeur elles s'en croyent déchargées, et demeurent aussi tranquilles que si cette affection ne les touchoit point. Ces considérations me font penser quelquefois qu'il y a beaucoup d'aveuglement dans ce désir

d'estre aimé, si ce n'est comme je l'ay dit, de ceux qui nous peuvent aider à acquérir les biens eternels. Sur quoy il faut remarquer qu'au lieu que dans l'amour du monde nous n'aimons jamais sans qu'il y entre quelque interest d'utilité ou de plaisir : au contraire ces personnes si parfaites foulent aux pieds tout le bien qu'on leur pourroit faire et toute la satisfaction qu'on leur pourroit donner dans le monde, leur ame estant disposée de telle sorte, que quand pour parler ainsi, elles le voudroient, elles n'en sçauroient trouver qu'en Dieu et dans les entretiens dont luy seul est tout le sujet. Comme elles ne comprennent point quel avantage elles pourroient tirer d'estre aimées, elles se soucient peu de l'estre ; et sont si persuadées de cette vérité, qu'elles se rient en elles-mesmes de la peine où elles estoient autrefois de sçavoir si l'on récompensoit leur affection par une égale affection. Ce n'est pas qu'il ne soit fort naturel, mesme dans l'amour honneste et permis, de vouloir quand nous aimons qu'on nous aime.
Mais lors qu'on nous a payées en cette monnoye qui nous paroissoit si précieuse, nous découvrons qu'on ne nous a donné que des pailles que le vent emporte. Car quoy que l'on nous aime beaucoup, qu'est-ce qu'à la fin il nous en reste ? C'est ce qui me fait dire que ces grandes âmes ne se soucient non plus de n'estre pas aimées que de l'estre, si ce n'est de ceux qui peuvent contribuer à leur salut ; dont encore elles ne sont bien-aises d'estre aimées qu'à cause qu'elles sçavent que le naturel de l'homme est de se lasser bien-tost de tout s'il n'est soûtenu par l'amour. Que s'il vous semble que ces personnes n'aiment donc rien sinon Dieu, je vous répons qu'elles aiment aussi leur prochain, et d'un amour plus véritable, plus utile, et mesme plus grand que ne font les autres, parce qu'elles aiment toûjours beaucoup mieux, mesme à l'égard de Dieu, donner que de recevoir. C'est à cet amour qu'il est juste de donner le nom d'amour ; et non pas à ces basses affections de la terre qui l'usurpent si injustement. Que si vous me demandez : à quoy ces personnes peuvent-elles donc s'affectionner si elles n'aiment pas ce qu'elles voyent ? Je répons qu'elles aiment ce qu'elles voyent, et s'affectionnent à ce qu'elles entendent. Mais les choses qu'elles voyent et qu'elles entendent sont permanentes et non passagères. Ainsi sans s'arrester au corps elles attachent leurs yeux sur les âmes pour connoistre s'il y a quelque chose en elles qui merite d'estre aimé. Et quand elles n'y remarqueroient que quelque disposition au bien, qui leur donne

sujet de croire que pourvû qu'elles approfondissent cette mine elles y trouveront de l'or, elles s'y affectionnent, et il n'y a ny peines, ny difficultez qui les empeschent de travailler de tout leur pouvoir à procurer leur bonheur, parce qu'elles désirent de continuer à les aimer ce qui leur seroit impossible si elles n'avoient de la vertu et n'aimoient beaucoup Dieu.
Je dis impossible : car encore que ces personnes ayent un ardent amour pour elles ; qu'elles les comblent de bienfaits ; qu'elles leur rendent tous les offices imaginables, et que mesme elles soient ornées de toutes les grâces de la nature ; ces âmes saintes ne sçauroient se résoudre par ces seules considérations à les aimer d'un amour ferme et durable. Elles connoissent trop le peu de valeur de toutes les choses d'icy bas pour pouvoir y estre trompées. Elles sçavent que ces personnes ont des sentimens differens des leurs, et qu'ainsi cette amitié ne sçauroit durer, parce que n'estant pas également fondée sur l'amour de Dieu et de ses commandemens, il faut de nécessité qu'elle se termine avec la vie ; et qu'en se séparant par la mort l'un aille d'un costé et l'autre de l'autre. Ainsi l'âme à qui Dieu a donné une véritable sagesse, au lieu de trop estimer cette amitié qui finit avec la vie, l'estime moins qu'elle ne mérite. Elle ne peut estre desirée que par ceux qui estant enchantez des plaisirs, des honneurs et des richesses passagères, sont bien aises de trouver des personnes riches qui les satisfassent dans leurs malheureux divertissemens. Si donc ces ames parfaites ont quelque amitié pour une personne, ce n'est que pour la porter à aimer Dieu, afin de pouvoir ensuite l'aimer ; sçachant, comme je l'ay dit, que si elles les aimoient d'une autre sorte cette amitié ne dureroit pas et leur seroit préjudiciable. C'est pourquoy elles n'oublient rien pour tascher à leur estre utiles ; et elles donneroient mille vies pour leur procurer un peu de vertu. ô amour sans prix que vous imitez heureusement l'amour de Jésus, qui est tout ensemble nostre bien et l'exemple du parfait amour.

CHAPITRE SEPTIEME - Des qualitez admirables de l'amour spirituel que les personnes saintes ont pour les âmes à qui Dieu les lie. Quel bonheur c'est que d'avoir part à leur amitié. De la compassion que mesme les âmes l

C'est une chose incroyable que la véhémence de cet amour qu'on a pour une âme. Que de larmes il fait répandre ! Que de pénitences il produit ! Que d'oraisons il fait adresser à Dieu ! Que de soins il fait prendre de la recommander aux prières des gens de bien ! Quel désir n'a-t-on point de la voir avancer dans la vertu ? Quelle douleur ne ressent-on point lors qu'elle n'avance pas ? Que si après s'estre avancée elle recule, il semble qu'on ne puisse plus goûter aucun plaisir dans la vie : on perd l'appétit et le sommeil : on est dans une peine continuelle ; et on tremble par l'appréhension que cette âme ne se perde et ne se sépare de nous pour jamais. Car quant à la mort du corps ces personnes embrasées de charité ne la considèrent point tant elles sont éloignées de s'attacher à une chose qui échape des mains comme une feüille que le moindre vent emporte. C'est là ce qu'on peut nommer, comme je l'ay dit, un amour entièrement désintéressé, puis qu'il ne prétend et ne désire que de voir cette âme devenir riche des biens du ciel. C'est là ce qui mérite de porter le nom d'amour : et non pas ces infortunez amours du monde, par lesquels je n'entens point ces amours criminels et impudiques dont le seul nom nous doit faire horreur. Car pourquoy me tourmenterois-je à déclamer contre une chose qui peut passer pour un enfer, et dont le moindre mal est si grand que l'on ne sçauroit trop l'exagérer ? Nous ne devons jamais, mes sœurs, proférer seulement le nom de ce malheureux amour, ny penser qu'il y en ait dans le monde, ny en entendre parler, soit sérieusement ou en riant ; ny souffrir que l'on s'entretienne de semblables folies en nostre

présence ; cela ne pouvant jamais nous servir, et nous pouvant beaucoup nuire. Mais j'entens parler de cet autre amour qui est permis, de l'amour que nous nous portons les unes aux autres, et de celuy que nous avons pour nos parens et pour nos amis.
Ce dernier amour nous met dans une appréhension continuelle de perdre la personne que nous aimons. Elle ne peut avoir seulement mal à la teste que nostre âme n'en soit touchée de douleur : elle ne peut souffrir la moindre peine sans que nous ne perdions presque patience ; et ainsi de tout le reste. Mais il n'en va pas de mesme de cet autre amour qui est tout de charité. Car encore que nostre infirmité nous rende sensibles aux maux de la personne que nous aimons ; nostre raison vient aussi-tost à nostre secours et nous fait considérer s'ils sont utiles pour son salut, s'ils la fortifient dans la vertu, et de quelle manière elle les supporte. On prie Dieu ensuite de luy donner la patience dont elle a besoin, afin que ses souffrances la fassent mériter et luy profitent. Que si on voit qu'il la luy donne, la peine que l'on avoit se change en consolation et en joye, quoy que l'affection qu'on luy porte fasse que l'on aimeroit mieux souffrir que de la voir souffrir, si on pouvoit en souffrant pour elle luy acquérir le mérite qui se rencontre dans la souffrance. Mais cela se passe sans en ressentir ny trouble ny inquiétude. Je redis encore, qu'il semble que l'amour de ces saintes ames imite celuy que Jésus le parfait modelle du parfait amour nous a porté, puis qu'elles voudroient pouvoir prendre pour elles toutes ces peines et que ces personnes en profitassent sans les souffrir. Ce qui rend leur amitié si avantageuse que ceux qui ont le bonheur d'y avoir part ont sujet de croire, ou qu'elles cesseront de les aimer de la sorte, ou qu'elles obtiendront de nostre seigneur qu'ils les suivent dans le chemin qui les meine au ciel, ainsi que Sainte Monique obtint de luy cette grâce pour Saint Augustin son fils. Ces âmes parfaites ne peuvent user d'aucun artifice avec les personnes qu'elles aiment, ny dissimuler leurs fautes si elles jugent qu'il soit utile de les en reprendre.
Ainsi elles n'y manquent jamais ; tant elles désirent de les voir devenir riches en vertus. Combien de tours et de retours font-elles pour ce sujet, quoy qu'elles soient si des-occupées du soin de toutes les choses du monde ? Et elles ne sçauroient faire autrement. Elles ne sçavent ny déguiser ny flater ; il faut ou que ces personnes se corrigent, ou qu'elles se

séparent de leur amitié, parce qu'elles ne peuvent ny ne doivent souffrir la continuation de leurs défauts. Ainsi cette affection produit entre eux une guerre continuelle. Car bien que ces ames vrayment charitables et détachées de toutes les choses de la terre ne prennent pas garde si les autres servent Dieu, mais veillent seulement sur elles-mesmes, elles ne peuvent vivre dans cette indifférence pour ces personnes à qui Dieu les a liées. Elles voyent en elles jusques aux moindres atomes ; elles ne laissent rien passer sans le leur dire ; et portent ainsi pour l'amour d'elles une croix merveilleusement pesante. Qu'heureux sont ceux qui sont aimez de ces âmes saintes, et qu'ils ont sujet de bénir le jour que Dieu leur a donné leur connoissance ! ô mon seigneur et mon Dieu, voudriez-vous bien me faire tant de faveur que plusieurs m'aimassent de la sorte ? Je prefererois ce bonheur à l'amitié de tous les rois et de tous les monarques de la terre, et certes avec raison, puis que ces amis incomparables n'oublient aucun de tous les moyens qu'on se peut imaginer pour nous rendre les maistres du monde, en nous assujettissant tout ce qui est dans le monde. Lors que vous rencontrerez, mes sœurs, quelques-unes de ces âmes, il n'y a point de soin que la supérieure ne doive apporter pour faire qu'elles traitent avec vous : et ne craignez point de les trop aimer si elles sont telles que je dis.

Mais il y en a peu de la sorte : et quand il s'en trouve quelques-unes, la bonté de Dieu est si grande qu'il permet qu'on les connoisse. Je prévoy que l'on vous dira que cela n'est point nécessaire, et que Dieu nous doit suffire. Je vous assure au contraire que c'est un excellent moyen de posséder Dieu que de traiter avec ses amis. Je sçay par expérience l'avantage que l'on en reçoit : et je dois après Dieu à de semblables personnes la grâce qu'il m'a faite de ne tomber pas dans l'enfer. Car je n'ay jamais esté sans un extrême désir qu'ils me recommandassent à nostre seigneur, et je les en priois toûjours avec instance. Mais il faut revenir à mon sujet. Cette manière d'aimer est celle que je souhaite que nous pratiquions. Et quoy que d'abord elle ne soit pas si parfaite, nostre seigneur fera qu'elle le deviendra de plus en plus. Commençons par ce qui est proportionné à nos forces. Bien qu'il s'y rencontre un peu de tendresse elle ne sçauroit faire de mauvais effet, pourvû qu'elle ne soit qu'en général. Il est mesme quelquefois nécessaire d'en témoigner et d'en avoir, en compatissant aux peines et aux infirmitez des soeurs quoy que petites, parce qu'il arrive assez souvent qu'une

occasion fort légère donne autant de peine à une personne qu'une fort considérable en donne à une autre. Peu de chose est capable de tourmenter ceux qui sont foibles : et si vous vous rencontrez estre plus fortes vous ne devez pas laisser d'avoir pitié de leurs peines, ny mesme vous en étonner, puis que le diable a peut-estre fait de plus grands efforts contre elles que ceux dont il s'est servy pour vous faire souffrir des peines plus grandes. Que sçavez-vous aussi si nostre seigneur ne vous en réserve point de semblables en d'autres rencontres, et si celles qui vous semblent fort rudes, et qui le sont en effet, ne paroissent pas légères à d'autres ?

Ainsi nous ne devons point juger des autres par l'estat où nous nous trouvons ; ny nous considérer selon le temps présent auquel Dieu par sa grâce, et peut-estre sans que nous y ayons travaillé, nous aura renduës plus fortes ; mais selon le temps où nous avons esté les plus lasches et les plus foibles. Cet avis est fort utile pour apprendre à compatir aux travaux de nostre prochain quelques petits et légers qu'ils soient : et il est encore plus nécessaire pour ces âmes fortes dont j'ay parlé, parce que le desir qu'elles ont de souffrir leur fait estimer les souffrances peu considérables : au lieu qu'elles doivent se souvenir du temps qu'elles estoient encore foibles, et reconnoistre que leur force vient de Dieu seul, et non d'elles-mesmes ; puis qu'autrement le démon pourroit refroidir en elles la charité envers le prochain, et leur faire prendre pour perfection ce qui en effet seroit une faute. Vous voyez par là, mes filles, qu'il faut continuellement veiller et se tenir sur ses gardes, puis que cet ennemy de nostre salut ne s'endort jamais. Et celles qui aspirent à une plus grande perfection y sont encore plus obligées que les autres, parce que n'osant pas les tenter grossierement il employe contre elles tant d'artifices, qu'à moins d'estre dans un soin continuel de s'en garantir elles ne découvrent le péril qu'après y estre tombées. Je leur dis donc encore une fois qu'il faut toûjours veiller et prier, puis que l'oraison est le meilleur de tous les moyens pour découvrir les embusches de cet esprit de ténèbres, et le mettre en fuite. Lors que dans le besoin de faire la recréation les sœurs sont assemblées pour ce sujet, demeurez-y gayement durant tout le temps qu'elle doit durer, quoy que vous n'y preniez pas grand plaisir, vous souvenant que pourvû que vous vous conduisiez sagement et avec une bonne intention, tout deviendra un amour parfait. Je voulois traiter de celuy qui ne l'est pas ; mais il n'est pas à

propos que nous l'ayons dans cette maison, puis que si c'est pour en faire un bon usage il faut comme je l'ay dit le ramener à son principe qui est cet amour parfait.
Ainsi quoy que j'eusse dessein d'en beaucoup parler il me semble après y avoir bien pensé, que veu la manière dont nous vivons il doit estre banny d'entre nous. Je n'en diray donc pas davantage ; et j'espère avec la grâce de nostre seigneur que nous ne nous porterons dans ce monastère à ne nous aimer qu'en cette manière, puis que c'est sans doute la plus pure, quoy que nous ne le fassions pas peut-estre avec toute la perfection que l'on pourroit désirer. J'approuve fort que vous ayez compassion des infirmitez les unes des autres. Mais prenez garde que ce soit avec la discrétion nécessaire et sans manquer à l'obeïssance. Quoy que ce que la supérieure vous commandera de faire vous semble rude, n'en témoignez rien, si ce n'est à elle-mesme, et avec humilité ; puis que si vous en usiez autrement vous nuiriez beaucoup à toutes vos sœurs. Il importe de sçavoir quelles sont les choses que l'on doit sentir, et en quoy l'on doit avoir compassion de ses sœurs. Il faut toûjours estre fort touché des moindres fautes qu'on leur voit faire si elles sont manifestes ; et l'on ne sçauroit mieux leur témoigner l'amour qu'on leur porte qu'en les souffrant et ne s'en étonnant pas : ce qui fera qu'elles supporteront aussi les vostres, qui bien que vous ne vous en apperceviez point, sont sans doute en plus grand nombre. Vous devez aussi fort recommander ces personnes à Dieu, et tascher de pratiquer avec grande perfection les vertus contraires aux defauts que vous remarquez en elles, parce que vous devez beaucoup plûtost vous efforcer de les instruire par vos actions que par vos paroles. Elles ne les comprendroient peut-estre pas bien, ou elles ne leur profiteroient pas, non plus que d'autres chastimens dont on pourroit se servir pour les corriger : au lieu que cette imitation des vertus que l'on voit reluire dans les autres fait une si forte impression dans l'esprit qu'il est difficile qu'elle s'en efface.
Cet avis est si utile que l'on ne sçauroit trop s'en souvenir. ô que l'amitié d'une religieuse qui profite à toutes ses sœurs en préférant leurs interests aux siens propres, en s'avançant sans cesse dans la vertu, et en observant sa règle avec une grande perfection, est une amitié véritable et avantageuse ! Elle vaut mille fois mieux que celle que l'on témoigne par ces paroles de tendresse dont on use et dont on ne doit jamais user en cette maison : ma

vie : mon âme : mon bien ; et autres semblables. Il faut les réserver pour vostre divin époux. Vous avez tant de temps à passer seules avec luy seul qu'elles vous seront nécessaires, et il ne les aura pas des-agréables, au lieu que si vous vous en serviez entre vous, elles ne vous attendriroient pas tant le cœur quand vous vous en servirez avec luy ; et qu'ainsi c'est le seul usage que vous en devez faire. Je sçay que c'est un langage fort ordinaire entre les femmes : mais je ne puis souffrir que vous passiez pour des femmes en quoy que ce soit. Je vous souhaite aussi fortes que les hommes les plus forts : et si vous faites ce qui est en vous, je vous assure que nostre seigneur vous rendra si fortes que les hommes s'en étonneront. Car cela n'est-il pas facile à celuy qui nous a tous tirez du néant ? C'est aussi une excellente marque d'une véritable amitié de s'efforcer de décharger les autres de leur travail dans les offices du monastère, en s'en chargeant au lieu d'elles, et de loüer beaucoup Dieu de leur avancement dans la vertu. Ces pratiques outre le grand bien qu'elles produisent, contribuent beaucoup à la paix et à la conformité qui doit estre entre les sœurs ; ainsi que par la miséricorde de Dieu nous le connoissons par expérience. Je prie sa divine majesté que cela aille toûjours croissant.

Ce seroit une chose bien terrible si le contraire arrivoit. Car qu'y auroit-il de plus déplorable qu'estant en si petit nombre nous ne fussions pas très-unies ? Ne le permettez pas, mon Dieu : et comment un si grand malheur pourroit-il nous arriver sans anéantir tout le bien que vous avez fait dans cette maison ? S'il s'échapoit quelque petite parole qui fust contraire à la charité, ou qu'on vist quelque party se former, ou quelque désir de préférence, ou quelque pointille d'honneur, il faut y remédier à l'heure mesme et faire beaucoup de prières. J'avoüe que je ne sçaurois écrire cecy sans que la pensée que cela pourroit arriver un jour me touche si sensiblement que je sens ce me semble mon sang se glacer, parce que c'est l'un des plus grands maux qui puisse se glisser dans les monastères. Que si vous tombez jamais dans un tel malheur, tenez-vous mes sœurs, pour perduës. Croyez que vous avez chassé vostre divin époux de sa maison, et qu'ainsi vous le contraignez en quelque sorte d'en aller chercher une autre : implorez son secours par vos cris et par vos gemissemens : travaillez de tout vostre pouvoir pour trouver quelque remède à un si grand mal : et si vos confessions et vos communions fréquentes n'y en peuvent

apporter, craignez qu'il n'y ait parmy vous quelque Judas. Je conjure au nom de Dieu la prieure de prendre extrêmement garde à n'y point donner de lieu, et de travailler avec grand soin à arrester dés le commencement ce désordre : car si on n'y remédie d'abord il deviendra sans remède. Quant à celle qui sera cause de ce trouble il faut la renvoyer en un autre monastère ; et Dieu sans doute vous donnera le moyen de la doter. Il faut chasser bien loin cette peste ; il faut couper les rameaux de cette plante venimeuse : et si cela ne suffit pas ; il faut en arracher la racine.

Que si tout ce que je viens de dire est inutile, il faut l'enfermer dans une prison d'où elle ne sorte jamais, puis qu'il vaut beaucoup mieux la traiter avec cette juste sévérité, que de souffrir qu'elle empoisonne toutes les autres. ô que ce mal est effroyable ! Dieu nous garde s'il luy plaist d'estre jamais dans un monastère où il ait pû se glisser. J'aimerois beaucoup mieux voir le feu réduire en cendres celuy-cy et nous y consumer toutes. Mais parce que je fais estat de parler de cela plus au long ailleurs, je n'en diray pas davantage maintenant, et me contenteray d'ajoûter, qu'encore que cette amitié accompagnée de tendresse ne soit pas si parfaite que l'amour dont j'ay parlé, j'aime mieux que vous l'ayez pourvû que ce ne soit qu'en commun, que d'y avoir entre vous la moindre division. Je prie nostre seigneur par son extrême bonté de ne le permettre jamais : et vous luy devez extrêmement demander, mes sœurs, qu'il nous délivre d'une telle peine, puis que luy seul nous peut faire cette grâce.

CHAPITRE HUITIEME - Qu'il importe de tout de se détacher de tout pour ne s'attacher qu'à Dieu. De l'extrême bonheur de la vocation religieuse. Humilité de la sainte sur ce sujet. Qu'une religieuse ne doit point estre attach

Je viens maintenant au détachement dans lequel nous devons estre, et qui importe de tout s'il est parfait. Ouy je le redis encore, il importe de tout s'il est parfait. Car lors que nous ne nous attachons qu'à nostre seul créateur et ne considérons que comme un néant toutes les choses créées, sa souveraine majesté remplit nostre âme de tant de vertus, que pourvû qu'en travaillant de tout nostre pouvoir nous nous avancions peu à peu, nous n'aurons pas ensuite beaucoup à combatre, parce que nostre seigneur s'armera pour nostre défense contre les démons et contre le monde. Croyez-vous, mes filles, que ce soit un bien peu considérable que de nous en procurer un aussi grand qu'est celuy de nous donner entièrement à Dieu sans division et sans partage ; puis que tous les biens sont en luy comme dans leur source ? Rendons-luy mille grâces, mes sœurs, de ce qu'il luy a plû nous rassembler et nous unir en un lieu où l'on ne s'entretient d'autre chose. Mais pourquoy vous dire cecy, puis qu'il n'y a pas une de vous qui ne soit capable de m'instruire, et qu'estant si important d'estre détachées de tout, je me voy si éloignée de l'estre autant que je le souhaiterois, et que je comprens qu'on le doit estre ? Je pourrois dire le mesme de toutes les vertus dont je parle dans ce discours, puis qu'il est plus difficile de les pratiquer que d'en écrire, et que mesme je m'aquite mal de ce dernier, parce qu'il n'y a quelque fois que l'experience qui puisse en faire bien parler. Ainsi s'il arrive que je ne rencontre pas mal en quelque chose, c'est que les contraires se connoissant par leurs contraires, j'ay appris à connoistre ces vertus en tombant dans les vices qui leur sont contraires. Quant à ce qui est

de l'extérieur, on voit assez combien nous sommes séparées de toutes choses dans cette retraite : et il semble que nostre seigneur en nous y amenant nous ait voulu séparer de tout en cette manière pour lever les obstacles qui pourroient nous empescher de nous approcher de luy.

Ô mon seigneur et mon maistre, comment ay-je pû en mon particulier, et comment avons-nous pû toutes mériter une aussi grande faveur que celle que vous nous avez faite de daigner nous chercher et nous choisir parmy tant d'autres pour vous communiquer si particulièrement à nous ? Plaise à vostre divine bonté que nous ne nous rendions pas indignes par nostre faute d'une telle grâce. Je vous conjure, mes filles, au nom du Dieu tout-puissant de songer à l'extrême obligation que nous luy avons de nous avoir amenées en cette maison. Que chacune de vous rentre en elle-mesme pour la bien considérer, et se mette devant les yeux que de douze seulement qu'il a plû à sa haute majesté d'assembler icy, elle a le bonheur d'en estre l'une. Hélas ! Combien y en a-t-il de meilleures que moy qui auroient reçû avec une incroyable joye la place qu'il luy a plû de m'y donner quoy que j'en fusse si indigne ? Beny soyez-vous, mon sauveur, et que les anges et toutes les créatures vous loüent de cette faveur que je ne puis assez reconnoistre, non plus que tant d'autres que vous m'avez faites, entre lesquelles celle de m'avoir appellée à la religion est si grande. Mais comme j'ay très-mal répondu à une vocation si sainte, vous n'avez pas voulu, seigneur, me laisser plus long-temps sur ma foy dans un monastère où entre ce grand nombre de religieuses qu'il y avoit il s'en trouvoit tant de vertueuses parmy lesquelles on n'auroit pû connoistre le dérèglement de ma vie, que j'aurois cachée moy-mesme comme j'ay fait durant tant d'années. Ainsi vous m'avez amenée, mon Dieu, dans cette maison, où n'y ayant qu'un si petit nombre de personnes il est comme impossible que mes défauts ne soient pas connus ; et pour m'engager à veiller davantage sur moy-mesme vous m'ostez toutes les occasions qui seroient capables de m'en empescher.

Je confesse donc, ô mon créateur, qu'il ne me reste maintenant aucune excuse, et que j'ay plus besoin que jamais de vostre miséricorde pour obtenir le pardon de mes offenses. Je conjure celles qui jugeront ne pouvoir observer ce qui se pratique parmy nous de le déclarer avant que de faire profession. Il y a d'autres monastères où Dieu est servy, et où elles

peuvent aller sans troubler ce petit nombre qu'il luy a plû de rassembler en cette maison. On permet ailleurs aux religieuses de se consoler avec leurs parens : mais icy on ne parle point à ses parens si ce n'est pour les consoler eux-mesmes. Toute religieuse qui désire de voir ses proches pour sa propre consolation, et qui la seconde fois qu'elle leur parle ne se lasse pas de les voir, à moins qu'ils soient dans la pieté, doit se réputer imparfaite, et croire qu'elle n'est point détachée. Son âme est malade : elle ne joüira point de la liberté de l'esprit : elle n'aura point de paix véritable ; et elle a besoin d'un médecin. Que si elle ne renonce à cette attache et ne se guérit de cette imperfection, je luy déclare qu'elle n'est pas propre pour demeurer dans ce monastère. Le meilleur remède à ce mal est à mon avis de ne point voir ses parens jusques à ce qu'elle se sente délivrée de l'affection de les voir, et qu'elle ait obtenu de Dieu cette grâce après l'en avoir beaucoup prié. Que si ce luy est une peine et comme une croix que de les voir, qu'elle les voye quelquefois à la bonne heure pour leur profiter en quelque chose, ainsi qu'elle leur profitera sans doute sans se nuire à elle-mesme. Mais si elle les aime : si elle s'afflige beaucoup de leurs peines ; et si elle écoute volontiers ce qui se passe sur leur sujet dans le monde, elle doit croire qu'elle leur sera inutile, et se fera beaucoup de tort à elle-mesme.

CHAPITRE NEUVIEME - Combien il est utile de se détacher de la trop grande affection de ses proches. Et que l'on reçoit plus d'assistance des amis que Dieu donne que l'on n'en reçoit de ses parens.

Si nous qui sommes religieuses sçavions quel est le préjudice que nous recevons de converser beaucoup avec nos proches, de quelle sorte ne les fuirions-nous pas ? J'avoüe que je ne comprens point, laissant mesme à part ce qui est de Dieu, quel avantage nous pouvons recevoir d'eux pour nostre consolation et nostre repos, puis que ne pouvant ny ne nous estant pas permis de prendre part à leurs plaisirs, nous ne sçaurions que sentir leurs déplaisirs et répandre des larmes dans leurs peines plus quelquefois qu'ils n'en répandent eux-mesmes. Ainsi je puis dire hardiment à ces religieuses, que si elles en reçoivent quelque satisfaction dans leurs sens, cette satisfaction coûtera cher à leur esprit. Vous estes, mes soeurs, bien délivrées de cette crainte dans ce monastere, puis que vous n'avez rien qu'en commun ; et qu'ainsi ne pouvant recevoir d'aumosne qui ne soit pour toute la communauté, nulle de vous n'est obligée pour ce sujet d'avoir de la complaisance pour ses parens, et ne peut douter que Dieu ne vous assiste toutes en general, et ne pourvoye à tous vos besoins. Je ne sçaurois penser sans étonnement au dommage que l'on reçoit de converser avec ses proches. Il est tel que je doute qu'on le puisse croire si on ne l'a experimenté. Et je ne suis pas moins étonnée de ce que la perfection de nostre estat qui nous oblige de nous en separer, paroist aujourd'huy si effacée dans la pluspart des maisons religieuses qu'il n'y en reste presque plus aucune trace. Je ne sçay pas ce que nous quitons en quitant le monde, nous qui disons que nous quitons tout pour Dieu, si nous ne quitons le principal, qui est nos parens. Cela est venu jusques à un tel point, que l'on pretend faire passer pour un défaut de vertu en des personnes religieuses de ne pas aimer beaucoup leurs proches ; et l'on veut mesme prouver par des

raisons que c'est un defaut de ne converser pas souvent avec eux.
Mais, mes filles, ce que nous devons faire en cette maison aprés nous estre aquitées des devoirs dont je vous ay parlé et qui regardent l'eglise, c'est de recommander beaucoup nos parens à Dieu, et d'effacer ensuite le plus que nous pourrons de nôtre memoire ce qui les regarde, parce que c'est une chose naturelle que d'y attacher nostre affection plûtost qu'aux autres personnes. Mes parens m'ont extremement aimée à ce qu'ils disoient et je les aimois d'une maniere qui ne leur permettoit pas de m'oublier. Mais j'ay éprouvé en moy-mesme et en d'autres, qu'excepté les peres et les meres que l'on voit rarement abandonner leurs enfans, et dont ainsi que de nos freres et de nos soeurs il n'est pas juste de nous éloigner lors qu'ils ont besoin de consolation, et que nous pouvons la leur donner en demeurant toûjours dans un parfait détachement : j'ay éprouvé dis-je lors que je me suis vûë dans de grands besoins, que tous mes autres proches ont esté ceux dont j'ay reçû le moins d'assistance, et n'ay eu du secours que des personnes qui faisoient profession d'estre à Dieu. Croyez, mes soeurs, que si vous le servez fidelement vous ne trouverez point de meilleurs parens. Je le sçay par experience : et pourvû que vous demeuriez fermes dans cette resolution, dont vous ne pourriez vous départir sans manquer à vostre celeste epoux qui est vostre amy le plus veritable, vous vous trouverez bientost délivrées de cette attache à vos parens. Assurez-vous aussi que vous pouvez beaucoup plus vous confier en ceux qui ne vous aimeront que pour l'amour de nostre seigneur, que non pas en tous vos parens. Ils ne vous manqueront jamais ; et lors que vous y penserez le moins vous trouverez en eux et des peres et des freres. Comme ils esperent d'en recevoir de Dieu la recompense, ils nous assistent de tout leur pouvoir pour l'amour de luy :au lieu que ceux qui pretendent tirer de nous leur récompense, nous voyant incapables par nostre pauvreté de la leur donner et que nous leur sommes entierement inutiles, se lassent bientost de nous assister. Je sçay que cela n'est pas general ; mais qu'il arrive d'ordinaire, parce que le monde est toûjours le monde. Si on vous dit le contraire et qu'on veüille le faire passer pour une vertu, ne le croyez pas. Il vous en arriveroit tant de maux qu'il faudroit m'engager dans un grand discours pour vous les representer. Mais puis que de plus habiles que moy en ont écrit je me contenteray de ce que je vous en ay dit. Que si toute imparfaite

que je suis j'ay vû si clairement le préjudice que cela apporte, jugez ce que pourront faire ceux qui sont beaucoup plus intelligens et plus vertueux que moy. Les saints nous conseillent de fuïr le monde : et qui doute que tout ce qu'ils nous disent sur ce sujet ne nous soit tres utile ? Croyez-moy, comme je vous l'ay desja dit, rien ne nous y attache tant que nos parens, et rien n'est si difficile que de nous en détacher. J'estime pour cette raison que celles qui abandonnent leur païs, font bien pourvû que cet éloignement les détache de l'affection de leurs proches. Car le veritable détachement ne consiste pas à s'éloigner d'eux d'une presence corporelle, mais à s'unir de tout son coeur et de toute son ame à Jesus-Christ, parce que trouvant tout en luy, on n'a pas peine à tout oublier pour l'amour de luy ; quoy que la separation de nos proches soit toûjours fort avantageuse jusques à ce que nous connoissions cette verité. Mais alors nostre seigneur pour nous faire trouver de la peine à ce qui nous donnoit auparavant du plaisir, permettra peut-estre que nous serons obligées de converser avec nos parens.

CHAPITRE DIXIEME - Qu'il ne suffit pas de se détacher de ses proches si on ne se détache de soy-mesme par la mortification. Que cette vertu est jointe à celle de l'humilité.

Lors que nous serons ainsi détachées du monde et de nos parens, et que nous vivrons renfermées dans un monastere en la maniere que nous avons dit, il semblera peut-estre que tout sera fait et qu'il ne nous restera plus d'ennemis à combatre. ô mes soeurs, n'ayez pas cette opinion, et gardez-vous bien de vous endormir. Vous feriez comme celuy qui se va coucher sans crainte aprés avoir bien fermé sa porte de peur des voleurs, et qui les auroit dans sa maison. Il n'y en a point de plus dangereux que les domestiques : et comme nous sommes nous-mesmes ces voleurs interieurs et secrets, et que nous demeurons toûjours avec nous-mesmes, si nous ne prenons un soin tout particulier de combatre sans cesse nostre volonté, plusieurs choses seront capables de nous faire perdre cette sainte liberté d'esprit, qui nous dégageant du poids de toutes les choses terrestres peut nous faire prendre nostre vol vers nostre celeste createur. Il sera fort utile pour ce sujet d'avoir toûjours dans l'esprit que tout n'est que vanité et finit en un moment, afin de détacher nostre affection de ces choses passageres, pour l'attacher à ce qui subsistera eternellement. Car bien que ce moyen semble foible il ne laisse pas de fortifier beaucoup nostre âme, en faisant dans les moindres choses, que lors que nous nous appercevons que nostre inclination nous y porte, nous prenions un extreme soin d'en retirer nostre pensée pour la tourner toute vers Dieu ; en quoy sa majesté nous assiste. Que nous luy sommes obligées en cette maison, de ce qu'en renonçant à nos propres affections nous avons fait le plus difficile, puis qu'il est certain que ce grand et intime amour que nous nous portons fait que rien ne nous paroist si rude que cette separation de nous-mesmes, et cette guerre que nous nous faisons par une mortification continuelle.

C'est icy que la veritable humilité peut trouver sa place : car il me semble que cette vertu, et celle du renoncement à nous-mesmes se tiennent toûjours compagnie. Ce sont deux soeurs que nous ne devons jamais séparer : et au lieu que je vous conseille de vous éloigner de vos autres parens, je vous exhorte d'embrasser ceux-cy, de les aimer, et de ne les perdre jamais de vûë. Ô souveraines vertus, reines du monde, et cheres amies de nostre seigneur ; vous qui dominez sur toutes les choses creées et nous délivrer de toutes les embusches du démon : celuy qui vous possede peut combatre hardiment contre tout l'enfer uny ensemble, contre le monde tout entier et tous ses attraits, sans avoir peur de quoy que ce soit, parce que le royaume du ciel luy appartient. Que pourroit-il craindre, puis qu'il compte pour rien de tout perdre, et ne compte pas mesme cette perte pour une perte ? Son unique appréhension est de déplaire à son Dieu : et il le prie sans cesse de le fortifier dans ces deux vertus, afin qu'il ne les perde point par sa faute. Elles ont cela de propre de se cacher de telle sorte à celuy qu'elles enrichissent, qu'il ne les apperçoit point, ny ne peut croire de les avoir, quoy qu'on luy dise pour le luy persuader. Et il les estime tant qu'il ne se lasse jamais de travailler pour les acquerir, et s'y perfectionne ainsi de plus en plus. Or quoy que ceux qui possedent ces vertus ne veulent pas estre estimez tels qu'ils sont en effet, ils se font connoistre, contre leur intention, et l'on ne sçauroit traiter avec eux sans s'en appercevoir aussi-tost. Mais quelle folie me fait entreprendre de loüer l'humilité et la mortification, aprés qu'elles ont receu de si hautes loüanges de celuy-mesme qui est le roy de la gloire : et qu'il a fait voir par ses souffrances jusques à quel point il les estime ? C'est donc icy, mes filles, qu'il faut faire tous vos efforts pour sortir hors de l'Egypte, puis qu'en possedant ces deux vertus elles seront comme une manne celeste qui vous fera trouver de la douceur et des délices dans les choses qui sont les plus aspres et les plus ameres au goust du monde.

Ce que nous devons premierement faire pour ce sujet est de renoncer à l'amour de nostre corps : en quoy il n'y a pas peu à travailler, parce que quelques-unes de nous aiment tant leurs aises et leur santé, qu'il n'est pas croyable combien ces deux choses font une rude guerre aussi-bien aux religieuses qu'aux personnes du monde. Il semble que quelques-unes n'ayent embrassé la religion que pour travailler à ne point mourir, tant elles

prennent soin de vivre. Je demeure d'accord qu'en cette maison cela ne se remarque gueres dans les actions ; mais je voudrois que l'on n'en eust pas mesme le desir. Faites estat, mes soeurs, que vous venez icy à dessein d'y mourir pour Jesus-Christ ; et non pas d'y vivre à vostre aise pour pouvoir servir Jesus-Christ, comme le diable s'efforce de le persuader, en insinuant que cela est necessaire pour bien observer la regle. Ainsi l'on a tant de soin de conserver sa santé pour garder la regle, qu'on ne la garde jamais en effet, et qu'on meurt sans l'avoir accomplie entierement durant un seul mois, ny mesme peut-estre durant un seul jour. J'avouë ne comprendre pas pourquoy nous sommes donc venuës icy. Et en verité il n'y a pas sujet d'apprehender que la discretion nous manque en ce point. Ce seroit une grande merveille si cela arrivoit. Car nos confesseurs craignent aussi-tost que nous ne nous fassions mourir par des penitences excessives ; et nous avons par nous-mesmes une telle repugnance à ce manquement de discretion, que plût à Dieu que nous fussions aussi exactes en tout le reste. Je sçay que celles qui pratiquent fidelement ces penitences austeres n'en demeureront pas d'accord, et répondront peut-estre que je juge des autres par moy-mesme. Je confesse qu'il est vray : mais il y en a plus si je ne me trompe qui me ressemblent dans ma foiblesse, qu'il n'y en aura qui se trouveront offensées de ce que je croy les autres aussi foibles que je la suis. C'est pour cette raison à mon avis que nostre seigneur permet que nous soyons si mal-saines ; et je considere comme une grande misericorde qu'il m'a faite, de l'estre. Comme il voit que je prendrois tant de soin de me conserver, il a voulu qu'il y en eust au moins quelque sujet. C'est une chose plaisante de voir les tourmens que quelques-unes se donnent sans que personne les y oblige. Il leur vient quelquefois un caprice de faire des penitences déreglées et indiscretes, qui durent environ deux jours ; et le diable leur met ensuite dans l'esprit qu'elles font tort à leur santé, et qu'aprés avoir éprouvé combien elles leur sont préjudiciables, elles ne doivent jamais plus en faire, non pas mesme celles qui sont d'obligation dans nostre ordre. Nous n'observons pas seulement les moindres choses de la regle comme le silence, quoy qu'il ne puisse nuire à nostre santé. Nous ne nous imaginons pas plûtost d'avoir mal à la teste, que nous cessons d'aller au choeur, quoy qu'en y allant nous n'en fussions pas plus malades. Ainsi nous manquons un jour d'y aller, parce que nous avons mal à la

teste : un autre jour parce que nous y avons eu mal ; et deux ou trois autres jours, de crainte d'y avoir mal. Et nous voulons aprés cela inventer selon nostre fantaisie, des penitences qui ne servent le plus souvent qu'à nous rendre incapables de nous aquiter de celles qui sont d'obligation. Quelquefois mesme l'incommodité qu'elles nous causent estant fort petite, nous croyons devoir estre déchargées de tout, et satisfaire à nostre devoir pourvû que nous demandions permission. Vous me demanderez sans doute pourquoy la prieure vous donne donc cette permission. Je réponds, que si elle pouvoit voir le fond de vostre coeur, elle ne vous la donneroit peut-estre pas.

Mais comme vous luy representez qu'il y a de la necessité, et ne manquez ny d'un medecin qui confirme ce que vous dites, ny d'une amie ou d'une parente qui vient pleurer auprés d'elle : quoy que la pauvre mere juge qu'il y a de l'abus : que peut-elle faire ? La crainte de manquer à la charité la met en scrupule. Elle aime mieux que la faute tombe sur vous que non pas sur elle ; et elle apprehende de faire un mauvais jugement de vous. ô mon Dieu pardonnez-moy si je dis que je crains fort que ces sortes de plaintes ne soient desja passées en coûtume parmy les religieuses. Comme elles sont du nombre des choses qui peuvent arriver quelquefois, j'ay crû, mes filles, en devoir parler icy, afin que vous y preniez garde. Car si le démon commence à nous effrayer par l'apprehension de la ruïne de nostre santé, nous ne ferons jamais rien de bon. Dieu veüille nous donner par sa grace la lumiere dont nous avons besoin pour nous bien conduire en toutes choses.

CHAPITRE ONZIEME - Ne se plaindre pour de légères indispositions. Souffrir les grands maux avec patience. Ne point appréhender la mort : et quel bonheur c'est que d'assujettir le corps à l'esprit.

Il me semble, mes soeurs, que c'est une tres grande imperfection que de se plaindre sans cesse pour de petits maux. Si vous les pouvez souffrir souffrez-les. S'ils sont grands ils se plaindront assez d'eux-mesmes par une autre maniere de plainte, et ne pourront pas longtemps estre cachez. Considerez qu'estant icy en petit nombre, si vous avez de la charité, et que l'une de vous prenne cette mauvaise coûtume, elle donnera beaucoup de peine à toutes les autres. Quant à celles qui seront veritablement malades, elles doivent le dire et souffrir qu'on les assiste de ce qui leur sera necessaire. Que si vous estes une fois delivrées de l'amour propre, vous ressentirez de telle sorte jusqu'au moindre des bons traitemens qu'on vous fera, qu'il ne faudra pas craindre que vous en preniez aucun sans necessité, ny que vous vous plaigniez sans sujet. Mais quand vous en aurez un legitime, il sera aussi à propos de le dire, qu'il seroit mal de prendre du soulagement sans besoin. On auroit mesme grand tort si l'on manquoit alors de soin à vous assister. Et vous ne sçauriez douter qu'on ne le fasse dans une maison d'oraison et de charité, comme celle-cy où le nombre des personnes qui y demeurent est si petit, qu'il est facile d'y remarquer les besoins les unes des autres. Desaccoûtumez-vous donc de vous plaindre de certaines foiblesses et indispositions de femmes qui ne sont pas de longue durée, et dont le diable remplit quelquefois l'imagination. Contentez-vous d'en parler seulement à Dieu. Autrement vous courez fortune de n'en estre jamais délivrées. J'insiste beaucoup sur ce point parce que je l'estime fort important, et croy que c'est l'une des choses qui cause le plus de relaschement dans les monasteres. Car plus on flate le corps, plus il s'affoiblit et demande qu'on le caresse.

C'est une chose étrange que les pretextes que cette inclination luy fait trouver pour se soulager dans ses maux quelque legers qu'ils puissent estre, il trompe ainsi l'ame et l'empesche de s'avancer dans la vertu. Songez je vous prie combien il y a de pauvres malades qui n'ont pas seulement à qui se plaindre, puis que ces deux choses ne s'accordent point ensemble, d'estre pauvre, et bien traité. Representez-vous aussi combien il y a de femmes mariées (car je sçay qu'il y en a beaucoup et de bonne condition) qui bien qu'elles souffrent de grandes peines n'osent s'en plaindre, de peur de fascher leurs maris. Helas ! Pecheresse que je suis ; sommes-nous donc venuës en religion pour estre plus à nostre aise qu'elles n'y sont ? Puis que vous estes exemtes de tant de travaux que l'on souffre dans le monde, apprenez au moins à souffrir quelque chose pour l'amour de Dieu sans que tout le monde le sçache. Une femme mal mariée n'ouvre pas la bouche pour se plaindre, mais souffre son affliction sans s'en consoler avec personne, de crainte que son mary ne sçache qu'elle se plaint : et nous ne souffrirons pas entre Dieu et nous quelques-unes des peines que meritent nos pechez, principalement lors que nos plaintes seroient inutiles pour les soulager ? Je ne pretens point en cecy parler des grands maux, tels que sont une fievre violente, quoy que je desire qu'on les supporte toûjours avec moderation et patience : mais j'entens parler de ces legeres indispositions que l'on peut souffrir sans se mettre au lit, et sans donner de la peine à tout le monde. Que si ce que j'écris estoit vû hors de cette maison, que diroient de moy toutes les religieuses ? Mais que de bon coeur je le souffrirois si cela pouvoit servir à quelqu'une. Car lors qu'il s'en trouve une seulement dans un monastere qui se plaint ainsi sans sujet des moindres maux, il arrive que le plus souvent on ne veut plus croire les autres, quelque grands que soient les maux dont elles se plaignent.

Remettons-nous devant les yeux les saints hermites des siecles passez que nous considerons comme nos peres, et dont nous pretendons imiter la vie. Combien de travaux et de douleurs souffroient-ils dans leur solitude par l'extreme rigueur du froid, par l'excessive ardeur du soleil, par la faim et par tant d'autres incommoditez sans avoir à qui s'en plaindre sinon à Dieu seul ? Croyez-vous donc qu'ils fussent de fer, et non pas de chair et d'os comme nous ? Tenez pour certain, mes filles, que lors que nous commençons à vaincre et à nous assujetir nos corps, ils ne nous

tourmentent plus tant. Assez d'autres prendront soin de ce qui vous est necessaire : et ne craignez point de vous oublier vous-mesmes, à moins qu'une évidente necessité ne vous oblige de vous en souvenir. Si nous ne nous resolvons de fouler aux pieds l'apprehension de la mort et de la perte de nostre santé, nous ne ferons jamais rien de bon. Efforcez-vous donc pour en venir là, de vous abandonner entierement à Dieu, quoy qu'il puisse vous en arriver. Car que nous importe de mourir ? Ce miserable corps s'estant tant de fois mocqué de nous, n'aurons-nous pas le courage de nous mocquer au moins une fois de luy ? Croyez-moy, mes soeurs, cette resolution est d'une plus grande consequence que nous ne sçaurions nous l'imaginer, puis que si nous nous accoûtumons à traiter nostre corps avec cette fermeté, nous nous l'assujettirons peu à peu et en deviendrons enfin les maistresses. Or c'est un grand point pour demeurer victorieux dans les combats de cette vie, que d'avoir vaincu un tel ennemy. Je prie Dieu qui seul en a le pouvoir de nous en faire la grace. Je croy qu'il n'y a que ceux qui jouïssent desja du plaisir de cette victoire qui soient capables de comprendre l'avantage qu'elle nous apporte.

Il est si grand que je me persuade que si quelqu'un le pouvoit connoistre avant que de le posseder, il souffriroit tout sans peine pour joüir de ce repos et de cet empire sur soy-mesme.

CHAPITRE DOUZIEME - De la necessité de la mortification interieure. Qu'il faut mépriser la vie ; et assujetir nostre volonté. Quelle imperfection c'est que d'affecter les preéminences et remede pour n'y

Tout paroist penible dans la vie que nous menons, et avec raison, vû que c'est une guerre continuelle que nous nous faisons à nous-mesmes. Mais lors que nous commençons à combatre, Dieu agit dans nos ames, et nous favorise de tant de graces, que tout ce que nous pouvons faire et souffrir nous paroist leger. Or puis qu'en nous rendant religieuses nous avons fait le plus difficile, qui est d'engager pour l'amour de Dieu nostre liberté en l'assujettissant au pouvoir d'autruy, et de nous obliger à jeûner, à garder le silence, à demeurer en closture, à assister au choeur et à l'office, et à tant d'autres travaux, sans que quelque desir que nous eussions de nous soulager nous le puissions que tres-rarement, ayant peut-estre esté la seule à qui cela soit arrivé dans tant de monasteres où j'ay esté : pourquoy ne travaillerons-nous pas à mortifier aussi nostre interieur : puis qu'estant bien reglé, l'exterieur le sera aussi, et qu'il n'y aura rien que nous ne fassions non seulement avec plus de perfection et de merite, mais avec beaucoup de douceur et de repos ? Cela s'acquiert peu à peu comme je l'ay dit, en resistant mesme dans les moindres choses à nostre propre volonté, jusques à ce que nostre corps soit entierement assujetty à nostre esprit. Je le redis encore. Tout, ou presque tout consiste à renoncer au soin de nous-mesmes et à ce qui regarde nostre satisfaction. Et le moins que puisse faire celuy qui commence à servir Dieu veritablement, c'est de luy offrir sa vie aprés luy avoir donné sa volonté. Que peut-on craindre en la luy offrant, puis que toutes les personnes veritablement religieuses ou unies à Dieu par la priere, et qui pretendent recevoir de luy des faveurs, ne sçauroient ne vouloir point mourir pour luy et porter leur croix pour le suivre sans tourner jamais la teste en arriere.

Ne sçavez-vous pas, mes soeurs, que la vie d'un bon religieux et de celuy qui aspire à estre du nombre des plus chers amis de Dieu, est un long martyre ? Je dis long en comparaison de ceux à qui l'on tranche la teste, quoy qu'on le puisse nommer court eu égard à la breveté de cette vie, qui ne pouvant jamais estre longue se trouve quelquefois estre tres-courte. Et que sçavons-nous si la nostre ne finira point une heure, ou mesme un moment aprés que nous aurons pris la resolution de servir Dieu ? Car cela ne pourroit-il pas arriver, puis qu'on ne sçauroit faire de fondement certain sur une chose qui doit finir, et moins encore sur cette vie qui n'a pas seulement un jour d'assuré ? Ainsi en pensant qu'il n'y a point d'heure qui ne puisse estre nostre derniere heure, qui sera celuy qui ne voudra pas la bien employer ? Croyez-moy, mes soeurs, le plus sur est d'avoir toûjours ces pensées devant les yeux. Apprenons donc à contredire en toutes choses nostre volonté. Car encore que vous n'en veniez pas si-tost à bout ; neanmoins si vous y travaillez avec soin et par le moyen de l'oraison, vous arriverez insensiblement et sans y penser au comble de cette vertu. Il est vray qu'il paroist bien rude de dire que nous ne devons faire nostre volonté en rien : mais c'est lors qu'on ne dit pas en mesme temps combien de plaisirs et de consolations accompagnent cette mortification, et les avantages qu'on en tire mesme durant cette vie. Ainsi comme vous la pratiquez toutes, n'ay-je pas raison de dire que le plus difficile est desja fait ? Vous vous entr'excitez : vous vous entr'aidez, et chacune de vous s'efforce en cela de surpasser sa compagne. Il faut apporter un extreme soin à reprimer nos mouvemens interieurs, principalement en ce qui concerne la preference.

Dieu nous garde par sa sainte passion d'avoir jamais volontairement ces pensées dans nostre esprit, ou ces paroles dans nostre bouche : il y a plus long-temps que je suis dans l'ordre que non pas cette autre : je suis plus âgée que celle-cy : j'ay plus travaillé que celle-là : on traite une telle mieux que moy. Il faut rejetter ces pensées à l'instant qu'elles se presentent. Car si vous vous y arrestiez ou vous en entreteniez avec d'autres, elles deviendroient comme un poison et comme une peste qui produiroit de grands maux dans le monastere. Que s'il arrive que vostre superieure y consente et le souffre pour peu que ce soit, croyez que Dieu a permis pour vos pechez qu'elle ait esté établie dans cette charge, afin d'estre le

commencement de vostre perte. Implorez de tout vostre coeur le secours du ciel, et que toutes vos oraisons tendent à obtenir le remede qui vous est necessaire dans un tel besoin, puis que vous estes sans doute en peril. Il y en aura peut-estre qui demanderont pourquoy j'insiste tant sur ce point, et croiront que ce que je dis est trop severe, puis que Dieu ne laisse pas de répandre ses faveurs sur ceux qui ne sont pas dans un si parfait détachement. Je croy que lors que cela arrive, c'est parce qu'il connoist par sa sagesse infinie que ces ames en ont besoin pour se pouvoir resoudre d'abandonner toutes choses pour l'amour de luy. Mais je n'appelle pas abandonner toutes choses d'entrer en religion, puis qu'on peut trouver encore des attaches et des liens dans la religion mesme, et qu'au contraire il n'y a point de lieu où une ame parfaite ne puisse estre dans le détachement et l'humilité. Il est vray neanmoins qu'il faut plus travailler pour cela en certains lieux que non pas en d'autres, et que l'on trouve un grand secours dans la retraite.

Mais croyez-moy, pour peu qu'il reste d'affection pour l'honneur ou pour le bien, ce qui peut arriver comme ailleurs dans les monasteres encore qu'il y en ait moins d'occasions et que la faute seroit bien plus considerable, celles-là mesme qui auroient passé beaucoup d'années dans l'exercice de l'oraison, ou pour mieux dire de la speculation, car la parfaite oraison corrige enfin ces mauvaises inclinations, ne s'avanceront jamais gueres, et ne goûteront point le veritable fruit de l'oraison. Quoy que ces choses semblent n'estre que des bagatelles considerez, mes soeurs, combien il vous importe de vous y bien conduire, puis que vous n'estes venuës icy que pour ce sujet. Que si vous en usez autrement vous ne serez pas plus honorées pour avoir recherché un faux honneur, et vous perdrez au lieu de gagner : ou pour mieux dire, la honte sera jointe à vostre perte. Que chacune de vous considere combien elle avance dans l'humilité, et elle connoistra combien elle aura avancé dans la pieté. Il me semble que pour ce qui regarde les preéminences le démon n'oseroit tenter, non pas mesme d'un premier mouvement une personne qui est veritablement humble, parce qu'il est trop clairvoyant pour ne pas craindre que l'affront luy en demeure. Il sçait que s'il attaque par cet endroit une ame qui a de l'humilité, il est impossible qu'elle ne se fortifie encore davantage dans cette vertu, en faisant une reflexion serieuse sur toute sa vie. Car alors elle verra le peu de

service qu'elle a rendu à Dieu : les extremes obligations dont elle luy est redevable : ce merveilleux abaissement qui l'a fait descendre jusques à elle pour luy donner exemple d'humilité ; la multitude de ses pechez ; et le lieu où ils luy avoient fait meriter d'estre precipitée.

Ce qui luy donnera une confusion qui luy sera si avantageuse, que cet ennemy de nostre salut n'aura pas comme je l'ay dit la hardiesse de recommencer à la tenter, sçachant bien que tous ses efforts luy seroient également honteux et inutiles. J'ay sur cela un avis à vous donner que je vous prie de graver pour jamais dans vostre memoire. C'est que si vous desirez de vous vanger du démon et d'estre bien-tost délivrées de ces sortes de tentations, il ne faut pas seulement en tirer de l'avantage dans vostre interieur, puis que ce seroit une grande imperfection d'y manquer ; mais tascher de faire que les soeurs en profitent aussi par la maniere dont vous vous conduirez en l'exterieur. Ainsi découvrez aussi-tost à la prieure cette tentation que vous aurez euë : suppliez-la instamment de vous ordonner de faire quelque chose de vil et de bas ou bien faites-le de vous-mesmes le mieux que vous pourrez. Travaillez à surmonter vostre volonté dans les choses où elle aura de la repugnance, que nostre seigneur ne manquera pas de vous découvrir. Et pratiquez les mortifications publiques qui sont en usage dans cette maison. Par ce moyen vostre tentation ne durera gueres : et il n'y a rien que vous ne soyez obligées de faire pour empescher qu'elle ne dure long-temps. Dieu nous garde de ces personnes qui veulent allier l'honneur ou la crainte du des-honneur avec son service. Jugez je vous prie combien mal-heureux seroit l'avantage que vous pourriez en esperer, puis que comme je l'ay desja dit l'honneur se perd en le cherchant, principalement en ce qui regarde la preference dans les charges ; n'y ayant point de poison qui tuë si promtement le corps que cette dangereuse inclination tuë, si l'on peut parler ainsi, la perfection dans une ame.

Vous direz peut-estre que comme ce sont de petites choses et naturelles à tout le monde, on ne doit pas s'en mettre beaucoup en peine : ne vous y trompez pas je vous prie, et gardez-vous bien de les negliger, puis qu'elles s'augmentent peu à peu dans les monasteres comme on voit peu à peu s'élever l'écume. Il n'y a rien de petit quand le peril est aussi grand qu'il l'est dans ces points d'honneur où l'on s'arreste à faire des reflexions sur le tort que l'on peut nous avoir fait. Voulez-vous en sçavoir une raison entre

plusieurs autres ? C'est que le diable ayant possible commencé à vous tenter par une chose tres peu considerable, il la fera paroistre à l'une de vos soeurs si importante qu'elle croira faire une action de charité en vous disant, qu'elle ne comprend pas comment vous pouvez endurer un tel affront ; qu'elle prie Dieu de vous donner de la patience ; que vous luy devez offrir cette injure, et qu'un saint ne pourroit pas souffrir davantage. Enfin cet esprit infernal envenime de telle sorte la langue de cette religieuse, qu'encore que vous soyez resoluë de souffrir ce déplaisir il vous reste une tentation de complaisance et de vaine gloire de l'avoir souffert, quoy que ce n'ait pas esté avec la perfection que vous voudriez. Car nostre nature est si foible, que lors mesme que nous retranchons les sujets de vanité en disant que cela ne merite pas de passer pour une souffrance, nous ne laissons pas de croire que nous avons fait quelque action de vertu et de le sentir. à combien plus forte raison donc le sentirons-nous quand nous verrons que les autres en sont touchez pour l'amour de nous ? Ainsi nostre peine s'augmente : nous nous imaginons d'avoir raison : nous perdons les occasions de meriter : nostre ame demeure foible et abatuë ; et nous ouvrons la porte au démon pour revenir encore plus dangereusement nous attaquer.

Il pourra mesme arriver que lors que vous serez dans la resolution de souffrir avec patience, quelques-unes vous viendront demander si vous estes donc une stupide et une beste, et s'il n'est pas juste d'avoir quelque sentiment des injures que l'on nous fait. Au nom de Dieu, mes cheres filles, que nulle de vous ne se laisse aller à cette indiscrete charité de témoigner de la compassion en ce qui regarde ces injures et ces torts imaginaires, puis que ce seroit imiter les amis et la femme du bien-heureux Job.

CHAPITRE TREIZIEME - Suite du discours de la mortification. Combien il importe de déraciner promtement une mauvaise coûtume, et fuïr le desir d'estre estimé. Qu'il ne faut pas se haster de recevoir les religieuses &

Je ne me contente pas de vous l'avoir souvent dit, mes soeurs, je veux encore vous le laisser par écrit, afin que vous ne l'oubliyez jamais. Non seulement toutes celles qui seront en cette maison ; mais toutes les personnes qui desirent d'estre parfaites doivent fuir de mille lieuës de tels et semblables discours : j'avois raison : on m'a fait tort ; et il n'y avoit nulle apparence de me traiter de la sorte. Dieu nous garde s'il luy plaist de ces mauvaises raisons. Y avoit-il donc à vostre avis quelque raison pour faire souffrir tant d'injures à Jesus-Christ nostre sauveur qui estoit la mesme bonté ; et pour le traiter avec des injustices et des cruautez si opposées à toute sorte de raison ? J'avoüe que je ne conçois pas ce que peut faire une religieuse dans un monastere lors qu'elle ne veut point porter d'autres croix que celles qui sont fondées en raison. Elle feroit beaucoup mieux de retourner dans le monde où toutes ces belles raisons ne l'empescheroient pas de souffrir mille déplaisirs. Pouvez-vous donc endurer des choses si rudes que vous ne meritiez pas de souffrir encore davantage ? Et quelle raison pouvez-vous avoir de vous plaindre ? Pour moy je confesse que je ne sçaurois le comprendre. Lors qu'on nous rend de l'honneur, que l'on nous caresse, et que l'on nous traite favorablement, c'est alors que nous devrions nous servir de ces raisons, puis que c'est sans doute contre toute sorte de raison que nous sommes bien traitées durant cette vie. Mais quand on nous fait quelque tort (car c'est le nom que l'on donne à des choses qui ne le meritent pas) sans en effet nous faire tort, je ne voy pas quel sujet nous pouvons avoir de nous en plaindre. Nous sommes les épouses d'un

roy eternel ; ou nous ne le sommes pas.
Si nous le sommes, y a-t-il quelque honneste femme qui soit qu'elle le veüille ou qu'elle ne le veüille pas ne participe point aux outrages que l'on fait à son mary, vû que tous les biens et les maux leur sont communs ? Et puis qu'en qualité d'épouses nous pretendons de regner avec nostre epoux dans le comble de son bon-heur et de sa gloire : n'y auroit-il pas de la folie à ne vouloir point participer à ses injures et à ses travaux ? Dieu nous preserve s'il luy plaist d'un desir si extravagant. Mais au contraire que celle d'entre nous qui passera pour la moins considerée se croye la plus heureuse, ainsi que veritablement elle le sera, puis que supportant ce mépris comme elle doit elle ne sçauroit manquer d'estre honorée dans cette vie et dans l'autre. Croyez-moy donc en cela, mes filles. Mais quelle folie à moy de dire que l'on me croye en une chose que la sagesse increée dit elle-mesme ? Taschons d'imiter en quelque sorte l'extreme humilité de la Sainte Vierge dont nous avons l'honneur de porter l'habit. Estant ses religieuses ce seul nom nous doit remplir de confusion, puis que quelque grande que nous paroisse nostre humilité elle est si éloignée de celle que nous devrions avoir pour estre les veritables filles d'une telle mere, et les dignes épouses d'un tel epoux. Que si l'on ne travaille promtement à déraciner ces imperfections dont j'ay parlé, ce qui paroist aujourd'huy n'estre rien deviendra peut-estre demain un peché veniel, et si dangereux que si on le neglige il sera suivy de beaucoup d'autres. Ainsi vous voyez combien cela est à craindre dans une congregation, et combien celles qui sont sujettes à ces défauts sont obligées d'y prendre garde, afin de ne nuire pas aux autres qui travaillent pour nostre bien par le bon exemple qu'elles nous donnent.
Si nous sçavions quel malheur c'est de laisser introduire une mauvaise coûtume, nous aimerions mieux mourir que d'en estre cause. Car la mort du corps est peu considerable ; au lieu que les maux qui peuvent tirer aprés eux la perte des ames sont si grands qu'ils me paroissent sans fin, à cause que de nouvelles religieuses remplissant la place des anciennes à mesure qu'elles meurent, il arrivera peut-estre qu'elles imiteront plûtost un seul mauvais exemple qu'elles auront remarqué que plusieurs vertus qu'elles auront vûës, parce que le démon nous renouvelle continuellement le souvenir de l'un et que nostre infirmité nous fait oublier les autres si nous

n'y prenons extremement garde, et n'implorons sans cesse le secours de Dieu. ô qu'une religieuse qui se sent incapable d'observer les regles établies dans cette maison feroit une grande charité et rendroit un service agreable à Dieu si elle se retiroit avant que de faire profession, et laissoit ainsi les autres en paix ! Pour moy si j'en estois crûë il n'y a point de monastere où avant que de recevoir une telle personne à faire profession on n'éprouvast durant plusieurs années si elle ne se corrigeroit point. Je ne parle pas maintenant des fautes qui regardent la penitence et les jeûnes, parce qu'encore que ce soient des fautes, elles ne sont pas si dangereuses que les autres : mais j'entens parler de ces imperfections qui consistent à prendre plaisir d'estre estimées, à remarquer les fautes d'autruy, et ne remarquer jamais les siennes, et autres semblables qui procedent sans doute d'un défaut d'humilité. Car s'il y en a quelqu'une en qui ces défauts se rencontrent, et à qui Dieu ne donne pas aprés plusieurs années la lumiere necessaire pour les connoistre et s'en corriger, gardez-vous bien de la retenir davantage parmy vous, puis qu'elle n'y auroit jamais de repos, ny ne vous permettroit jamais d'en avoir.

Je ne puis penser sans douleur qu'il arrive souvent que des monasteres pour ne pas rendre l'argent que des filles y ont apporté, ou par la crainte de faire quelque des-honneur à leurs parens, enferment dans leur maison le larron qui leur vole leur tresor. Mais n'avons-nous pas en celle-cy renoncé à l'honneur du monde, puis que des pauvres tels que nous sommes ne peuvent pretendre d'estre honorez ? Et quelle seroit donc nostre folie de vouloir que les autres le fussent à nos dépens ? Nostre honneur consiste, mes soeurs, à bien servir Dieu : et ainsi celle qui se sentira capable de vous détourner d'un si grand bien doit se retirer et demeurer chez-elle avec cet honneur qui luy est si cher. C'est pour ce sujet que nos saints peres ont ordonné une année de noviciat : et je souhaiterois qu'on ne reçust icy les religieuses à profession qu'au bout de dix ans. Car si elles sont humbles, ce retardement ne leur fera point de peine, sçachant que pourvû qu'elles soient bonnes on ne les renvoyera pas. Et si elles ne sont pas humbles, pourquoy veulent-elles nuire à cette assemblée de saintes ames qui se sont consacrées à Jesus-Christ ? Quand je parle de celles qui ne sont pas bonnes je n'entens pas dire par là qu'elles soient vaines, puis que j'espere avec la grace de Dieu qu'il n'y en aura point de telles dans cette maison. Mais j'appelle

n'estre pas bonnes, de n'estre pas mortifiées, et d'avoir au contraire de l'attache au monde et à elles-mesmes dans les choses que j'ay dites. Que celle qui sçait en sa conscience qu'elle n'est pas fort mortifiée me croye donc, et ne fasse point profession si elle ne veut dés ce monde trouver un enfer. Dieu veüille qu'elle ne le trouve pas aussi en l'autre, puis qu'elle a beaucoup de choses qui l'y conduisent : que ny elle-mesme ny les autres ne comprennent pas peut-estre si bien que je fais.

Que si elle n'ajoûte foy à mes paroles le temps luy fera connoistre que je dis vray. Car nous ne pretendons pas seulement icy de vivre comme des religieuses ; mais de vivre comme des hermites à l'imitation de nos saints peres des siecles passez ; et par consequent à nous détacher de l'affection de toutes les choses creées. Aussi voyons-nous que nostre seigneur fait cette faveur à celles qu'il a particulierement choisies pour le servir dans ce monastere ; et qu'encore que ce ne soit pas avec toute la perfection qui seroit à souhaiter, il paroist visiblement qu'elles y tendent par la joye qu'elles ont de considerer qu'elles n'auront jamais plus de commerce avec les choses qui regardent cette miserable vie, et par le plaisir qu'elles prennent à tous les exercices de la sainte religion. Je le dis encore, que celle qui sent avoir quelque inclination pour les choses de la terre, et ne s'avance pas dans la vertu n'est point propre pour ce monastere ; mais elle peut aller dans un autre si elle veut estre religieuse. Que si elle ne le fait pas, elle verra ce qui luy en arrivera. Au moins elle n'aura pas sujet de se plaindre de moy qui ay commencé d'établir cette maison, ny de m'accuser comme si je ne l'avois pas avertie de la maniere dont on y doit vivre. S'il peut y avoir un ciel sur la terre, ce lieu-cy en est un sans doute pour les ames qui n'ayant autre desir que de plaire à Dieu méprisent leur satisfaction particuliere, et la vie qui s'y pratique est tres-sainte. Que si quelqu'une de vous desire autre chose que de contenter Dieu, elle ne sçauroit y estre contente, parce qu'elle ne l'y trouvera pas : et une ame mécontente est comme une personne dégoûtée à qui les meilleures viandes, que les personnes saines mangeroient avec le plus d'appetit, font mal au coeur.

Ainsi elle fera mieux son salut en quelqu'autre lieu ; et il pourra arriver que peu à peu elle y acquerra la perfection qu'elle ne pouvoit souffrir icy à cause qu'on l'y embrasse tout d'un coup. Car bien qu'en ce qui regarde

l'interieur on y donne du temps pour se détacher entierement de l'affection de toutes choses et pour pratiquer la mortification, il est vray que pour ce qui est de l'exterieur on y en donne fort peu, à cause du dommage qu'en pourroient recevoir les autres soeurs. Que si marchant en si bonne compagnie, et voyant que toutes les autres pratiquent ce que j'ay dit, l'on ne s'avance pas en un an, je croy que l'on ne s'avancera pas en plusieurs années. Ce n'est pas que je pretende que cette personne s'en aquite aussi parfaitement que les autres : mais au moins doit-elle faire connoistre que la santé de son ame se fortifie peu à peu : et qu'ainsi sa maladie n'est pas mortelle.

CHAPITRE QUATORZIÈME - Bien examiner la vocation des filles qui se presentent pour estre religieuses. Se rendre plus facile à recevoir celles qui ont de l'esprit. Et renvoyer celles qui ne sont pas propres à la religion

Je ne doute point que Dieu ne favorise beaucoup celles qui se presentent avec bonne intention pour estre reçûës. C'est pourquoy il faut bien examiner quel est leur dessein, et si elles ne sont point seulement poussées par l'esperance d'y estre plus commodément que dans le monde, ainsi qu'on le voit aujourd'huy arriver à plusieurs. Ce n'est pas que quand elles auroient mesme cette pensée nostre seigneur ne puisse la corriger, pourvû que ce soient des personnes de bon sens. Car si elles en manquent il ne faut point les recevoir, parce qu'elles ne seroient pas capables de comprendre les bons avis qu'on leur donneroit pour leur découvrir ce qu'il y auroit eu de defectueux en leur entrée, et leur montrer ce qu'elles devroient faire pour le reparer, à cause que la pluspart de celles qui ont peu d'esprit croyent toûjours sçavoir mieux que les plus sages ce qui leur est propre : et ce mal me semble incurable, parce qu'il arrive tres-rarement qu'il ne soit point accompagné de malice. Or quoy qu'on le pust tolerer dans une maison où il y auroit quantité de religieuses, on ne le sçauroit souffrir dans le petit nombre que nous sommes. Mais lors qu'une personne de bon sens commence à s'affectionner au bien elle s'y attache fortement, à cause qu'elle connoist que c'est le meilleur et le plus sûr : et encore qu'elle ne s'avance pas beaucoup dans la vertu, elle pourra servir aux autres en plusieurs choses, particulierement par ses bons conseils, sans donner de la peine à personne : au lieu que quand l'esprit manque je ne voy pas en quoy elle pourroit estre utile à une communauté ; mais je voy bien qu'elle luy pourroit estre fort nuisible. Ce défaut d'esprit ne se peut pas si-tost

reconnoistre, parce qu'il y en a plusieurs qui parlent bien, et qui comprennent mal ce qu'on leur dit : et d'autres qui encore qu'elles parlent peu et assez mal, raisonnent bien en plusieurs choses.
Il y en a d'autres qui estant dans une sainte simplicité sont tres-ignorantes en ce qui regarde les affaires et la maniere d'agir du monde, et fort sçavantes en ce qui se doit traiter avec Dieu. C'est pourquoy il faut beaucoup les observer avant que de les recevoir, et extremement les éprouver avant que de les faire professes. Que le monde sçache donc une fois pour toutes, que vous avez la liberté de les renvoyer parce que dans un monastere où il y a autant d'austeritez que dans celuy-cy, vous pouvez avoir plusieurs raisons qui vous y obligent. Et lors qu'on sçaura que nous en usons ordinairement de la sorte, on ne le tiendra plus à injure. Je dis cecy parce que le siecle où nous vivons est si malheureux, et nostre foiblesse si grande, qu'encore que nos saints predecesseurs nous ayent expressément recommandé de n'avoir point d'égard à ce que le monde considere comme un des-honneur, neanmoins la crainte de fascher des parens, et afin d'éviter quelques discours peu considerables qui s'en feroient dans le monde, nous manquons à pratiquer cette ancienne et si loüable coûtume. Dieu veüille que celles qui les recevront ainsi n'en soient point chastiées en l'autre vie ; quoy qu'elles ne manquent jamais de pretextes pour faire croire que cela se peut legitimement. Cecy vous est à toutes si important que chacune doit le considerer en particulier, le fort recommander à nostre seigneur, et encourager la superieure d'y prendre soigneusement garde. Je prie Dieu de tout mon coeur qu'il vous donne la lumiere qui vous est necessaire pour ce sujet. Je suis persuadée que lors que la superieure examine sans interest et sans passion ce qui est le plus utile pour le bien du monastere, Dieu ne permet jamais qu'elle se trompe ; et qu'au contraire elle ne peut sans faillir se laisser aller à ces fausses compassions et à ces impertinentes maximes d'une prudence toute seculiere et toute humaine.

CHAPITRE QUINZIÈME - Du grand bien que c'est de ne se point excuser encore que l'on soit repris sans sujet.

Ayant dessein de vous exhorter maintenant à pratiquer une vertu d'un tel merite qu'est celle de ne s'excuser jamais, j'avouë que c'est avec une grande confusion d'avoir si mal pratiqué moy-mesme ce que je me trouve obligée d'enseigner aux autres : parce qu'il est vray que je m'imagine toûjours d'avoir quelque raison de croire que je fais mieux de m'excuser. Ce n'est pas que cela ne soit permis en de certaines rencontres, et que ce ne fust mesme une faute d'y manquer. Mais je n'ay pas la discretion, ou pour mieux dire l'humilité qui me seroit necessaire pour faire ce discernement. Car c'est sans doute une action de fort grande humilité et imiter nostre seigneur de se voir condamner sans avoir tort et de se taire. Je vous prie donc de tout mon coeur de vous y appliquer avec soin, puis que vous en pouvez tirer un grand avantage ; et qu'au contraire je n'en voy point à vous excuser si ce n'est comme je l'ay dit en certaines occasions qui pourroient causer de la peine si on ne disoit pas la verité. Celuy qui aura plus de discretion que je n'en ay comprendra aisément cecy : et je croy qu'il importe beaucoup de s'exercer à cette vertu, ou de tascher d'obtenir de nostre seigneur une veritable humilité qui en est comme la source. Car celuy qui est veritablement humble desire d'estre mesestimé, persecuté, et condamné, quoy qu'il n'en ait point donné de sujet. Que si vous voulez imiter nostre seigneur, en quoy le pouvez-vous mieux, puis qu'on n'a besoin pour cela, ny de forces corporelles, ny de secours que de Dieu seul ? Je souhaiterois, mes soeurs, que nous nous efforçassions de mettre nostre devotion à pratiquer ces grandes vertus plûtost qu'à faire des penitences excessives, dans lesquelles vous sçavez que je vous conseille d'estre retenuës, parce qu'elles peuvent nuire à la santé si elles ne sont accompagnées de discretion : au lieu que quelques grandes que soient les vertus interieures il n'y a rien du tout à craindre, puis qu'en fortifiant l'ame,

elles ne diminuent point les forces necessaires au corps pour pouvoir servir la communauté, et que comme je vous l'ay dit autrefois, on peut dans la pratique des petites choses se rendre capable de remporter la victoire dans les grandes. Mais que cela est aisé à dire, et que je le pratique mal ! Il est vray que je n'ay jamais pû l'éprouver en des choses de consequence, puis que je n'ay jamais entendu dire de mal de moy que je n'aye vû clairement qu'il y avoit sujet d'en dire beaucoup davantage ; parce qu'encore que ce qu'on en disoit ne fust pas du tout comme on le disoit, j'avois en plusieurs autres choses offensé Dieu, et qu'ainsi on m'épargnoit en n'en parlant point : joint que je suis toûjours plus aise que l'on me blasme de ce que je n'ay pas fait, que non pas de ce que j'ay fait. Il sert beaucoup pour aquerir cette vertu de considerer qu'on ne peut rien perdre, et qu'on gagne en diverses manieres en la pratiquant, dont la principale est qu'elle nous fait imiter en quelque sorte nostre seigneur : je dis en quelque sorte, parce que tout bien consideré on ne nous accuse jamais d'avoir failly que nous ne soyons tombez dans quelque faute, puis que nous y tombons sans cesse ; que les plus justes pechent sept fois le jour, et que nous ne sçaurions sans faire un mensonge, dire que nous sommes exempts de peché. Ainsi quoy que nous n'ayons pas fait la faute dont on nous accuse, nous ne sommes jamais entierement innocens comme l'estoit nostre bon Jesus. Mon Dieu, quand je considere en combien de manieres vous avez souffert sans l'avoir merité en nulle maniere, je ne sçay que dire ny où j'ay l'esprit lors que je ne desire pas de souffrir ; et je sçay aussi peu ce que je fais lors que je m'excuse. Vous n'ignorez pas, ô mon tout et mon bien unique, que s'il y a quelque chose de bon en moy je le tiens de vostre pure liberalité.

Et qui vous empesche, seigneur, de me donner aussi-tost beaucoup que peu, puis que si vous vous reteniez de me donner parce que je ne le merite pas, je meriterois aussi peu les faveurs que vous m'avez déja faites ? Seroit-il possible que je voulusse qu'on dist du bien d'une creature aussi mauvaise que je suis, sçachant combien de mal on a dit de vous qui estes le bien suprême ? Ne le souffrez pas, ô mon Dieu, ne le souffrez pas. Je ne voudrois pour rien du monde que vous permissiez qu'il y eust la moindre chose dans vostre servante qui fust desagreable à vos yeux. Considerez, seigneur que les miens sont pleins de tenebres ; et qu'ainsi le moindre objet les arreste. Illuminez-les, et faites que je desire sincerement que tout le

monde m'ait en horreur, puis que j'ay cessé tant de fois de vous aimer, quoy que vous m'aimiez si fidellement. Quelle folie mon Dieu, est la nostre ? Quel avantage pretendons-nous de satisfaire les creatures : et que nous importe qu'elles nous accusent de mille fautes pourvû que nous n'en commettions point en vostre presence ? ô mes filles, qu'il est vray que nous ne comprenons point cette verité, et qu'ainsi nous n'arrivons jamais au comble de la perfection religieuse. Car pour y arriver il faut considerer et peser beaucoup ce qui est en effet, et ce qui n'est qu'en apparence, c'est à dire ce qui est defectueux au jugement du createur ; et ce qui ne l'est qu'au jugement des creatures. Quand il n'y auroit en cecy autre avantage que la honte que recevra la personne qui vous aura accusée de voir que vous vous laissez condamner injustement : ne seroit-il pas tres-considerable ? Une de ces actions instruit et édifie quelquefois davantage une ame que dix predications ne le pourroient faire : et la défense de l'apostre jointe à nostre insuffisance nous rendant incapables de prescher par des paroles, nous devons toutes nous efforcer de prescher par nos actions.

Quelques renfermées que vous soyez, ne vous imaginez pas que le mal ou le bien que vous ferez puisse estre caché : et quoy que vous ne vous excusiez point, croyez-vous qu'il ne se trouve pas des personnes qui prennent vostre défense et qui vous excusent ? Considerez de quelle sorte nostre seigneur répondit en faveur de la Magdelaine dans la maison du pharisien, et lors que Marthe sa soeur l'accusoit devant luy-mesme. Il n'usera pas envers vous de la rigueur qu'il a exercée envers soy-mesme, en ne permettant que le bon larron prist sa défense que lors qu'il estoit desja attaché à la croix : mais il suscitera quelqu'un qui vous défendra : et si cela n'arrive pas, ce sera pour vostre avantage. Ce que je vous dis est tres-veritable, et je l'ay moy-mesme vû arriver. Je ne desirerois pas neanmoins que ce fust ce motif qui vous touchast ; et je serois bien-aise que vous vous réjouïssiez de n'estre point justifiées. Que si vous pratiquez ce conseil, le temps vous en fera connoistre l'utilité. Car on commence par là d'acquerir la liberté de l'esprit, et l'on se soucie aussi peu que l'on dise de nous du mal que du bien, parce qu'on n'y prend non plus de part que s'il regardoit un autre. De mesme que lors que deux personnes s'entretiennent nous ne pensons point à leur répondre, parce que ce n'est pas à nous à qui elles parlent : ainsi nous estant accoûtumées dans ces rencontres où l'on

parle contre nous à ne rien répondre pour nostre défense, il nous semble qu'on ne parle point à nous. Comme nous sommes fort sensibles et fort peu mortifiées, cecy vous pourra paroistre impossible ; et j'avouë que d'abord il est difficile de le pratiquer : mais je sçay pourtant qu'avec l'assistance de nostre seigneur nous pouvons acquerir ce détachement de nous-mesmes.

CHAPITRE SEIZIÈME - De l'humilité. De la contemplation. Que Dieu en donne tout d'un coup à certaines ames une connoissance passagere. De l'application continuelle que l'on doit avoir à Dieu. Qu'il

Ne vous imaginez pas, mes filles, que je sois desja entrée fort avant dans ce discours, puis que je ne fais encore comme l'on dit d'ordinaire que de preparer le jeu. Vous m'avez priée de vous instruire du commencement de l'oraison : et j'avouë que je n'en sçay point d'autre que la pratique de ces vertus, quoy que Dieu ne m'ait pas conduite par celuy-cy, puis que je n'ay pas mesme le commencement des dispositions saintes dont j'ay parlé. Ainsi vous avez sujet de croire, pour continuer à me servir de la comparaison du jeu des échets, que celle qui ne sçait pas seulement arranger les pieces n'a garde de bien joüer ny de pouvoir gagner la partie. Que si vous trouvez étrange que je vous parle d'un jeu que l'on ignore et que l'on doit ignorer en cette maison, jugez par là quelle personne Dieu vous a donnée pour mere, puis que j'ay mesme sçû autrefois une chose si vaine et si inutile. On dit neanmoins que ce jeu est permis en quelques rencontres. Et combien nous seroit-il non seulement permis, mais avantageux de l'imiter en quelque sorte, en pratiquant les vertus avec tant d'ardeur que ce divin roy pûst estre reduit en peu de temps à ne pouvoir ny à ne vouloir plus s'échaper d'entre nos mains ? La dame est celle de toutes les pieces qui luy fait le plus la guerre, les autres ne faisant que la soûtenir : et dans la guerre sainte dont je veux parler, l'humilité est cette dame qui le presse le plus de se rendre. C'est elle qui l'a tiré du ciel pour le faire descendre dans le sein de la Sainte Vierge : et c'est par elle que nous pouvons avec un seul de nos cheveux, comme dit l'epoux dans le cantique le tirer à nous pour le faire venir dans nos ames. Ainsi ne doutez point, mes filles, qu'à proportion de vostre humilité vous ne possediez plus ou moins cette majesté infinie.

Car j'avouë ne pouvoir comprendre qu'il y ait de l'humilité sans amour, non plus que de l'amour sans humilité ; ny que l'on arrive à la perfection de ces deux vertus sans entrer dans un grand détachement de toutes les choses creées. Que si vous me demandez pourquoy je vous parle des vertus puis que vous avez tant de livres qui en traitent, et que vous ne desirez d'apprendre de moy que ce qui regarde la contemplation, je répons que si vous eussiez voulu que je vous parlasse de la meditation je l'aurois pû faire, et vous conseiller à toutes de la pratiquer, quand mesme vous n'auriez pas les vertus, parce que c'est par là qu'il faut commencer afin de les aquerir, parce que cela est important à la vie de l'ame, et parce qu'il n'y a point de chrestien quelque grand pecheur qu'il puisse estre, qui manque d'en user de la sorte lors que Dieu luy ouvre les yeux pour le rendre capable d'un si grand bonheur. Je l'ay desja écrit ailleurs aprés plusieurs autres qui sçavent aussi bien ce qu'ils disent comme il est certain que je l'ignore ; mais il suffit que Dieu le sçache. La contemplation, mes filles, est une chose differente de ce que je viens de dire, et c'est en quoy l'on se trompe. Car lors qu'une personne donne quelque temps chaque jour à penser à ses pechez, ce qu'il n'y a point de chrestien qui ne doive faire à moins que de ne l'estre que de nom, on dit aussi-tost que c'est un grand contemplatif, et l'on veut qu'il ait toutes les vertus que doivent avoir ceux qui le sont veritablement ; luy-mesme plus que nul autre le prétend aussi. Mais c'est errer dans les principes : c'est ne sçavoir pas seulement arranger son jeu ; et c'est croire qu'il suffit de connoistre les pieces pour pouvoir donner échec et mat : cela mes filles ne va pas ainsi : car ce roy de gloire ne se rend et ne se donne qu'à celuy qui se donne tout entier à luy.

Ainsi si vous desirez que je vous montre le chemin qui meine à la contemplation, souffrez que je m'étende un peu sur ce sujet quoy que les choses que je vous diray ne vous paroissent pas d'abord fort importantes, puis qu'à mon avis elles le sont. Que si vous ne les voulez pas entendre ny les pratiquer, demeurez donc durant toute vostre vie avec vostre oraison mentale : car je vous assure et tous ceux qui aspirent à ce bon-heur, que vous n'arriverez jamais à la veritable contemplation. Il se peut faire neanmoins que je me trompe, parce que je juge des autres par moy-mesme qui ay travaillé durant vingt ans pour l'acquerir. Comme quelques-unes de vous ne sçavent ce que c'est qu'oraison mentale je veux maintenant vous en

parler : et Dieu veüille que nous la pratiquions aussi-bien qu'elle le doit estre. Mais je crains que nous n'ayons beaucoup de peine d'en venir à bout si nous ne travaillons pour acquerir les vertus, quoy que non pas en un si haut degré qu'il est besoin de les avoir pour arriver jusques à la contemplation. Je dis donc que le roy de gloire ne viendra jamais dans nos ames jusques à s'unir à elles, si nous ne nous efforçons d'acquerir les grandes vertus. Surquoy je m'explique, parce que si vous me surpreniez à vous dire quelque chose qui ne fust pas veritable vous ne me croiriez plus en rien, et auriez raison si je le faisois à dessein : mais Dieu me garde de tomber dans une si grande faute. Si cela m'arrive ce ne sera que manque d'intelligence. Ce que je veux dire est donc que Dieu fait quelquefois une si grande faveur à des personnes qui sont en mauvais estat qu'il les éleve jusques à la contemplation, afin de les retirer par ce moyen d'entre les mains du démon. ô mon seigneur, combien de fois vous engageons-nous d'en venir aux prises avec luy : et ne vous suffit-il pas que pour nous apprendre à le vaincre, vous ayez bien voulu souffrir qu'il vous ait pris entre ses bras quand il vous porta sur le haut du temple ?

Quel spectacle fut-ce alors, mes filles, de voir le soleil de justice enfermé par les tenebres : et quelle dût estre la terreur de cét esprit mal-heureux, quoy qu'il ignorast qu'il estoit celuy qu'il portoit, parce que Dieu ne luy permit pas de le connoistre ? Pouvons-nous trop admirer une si grande bonté et une si grande misericorde ; et quelle honte ne doivent point avoir les chrestiens de l'engager tous les jours à lutter encore avec un monstre si horrible ? Certes, mon Dieu, vous aviez besoin pour le vaincre d'une aussi grande force qu'est la vostre : mais comment n'avez-vous point esté affoibly par tant de tourmens que vous avez soufferts à la croix ? ô qu'il est bien-vray que l'amour repare tout ce qu'il fait souffrir ! Et ainsi je croy, mon sauveur, que si vous eussiez voulu survivre à vos tourmens et à vos douleurs, le mesme amour qui vous les fit endurer auroit sans nul autre remede refermé vos playes. ô mon Dieu, si je pouvois avoir ce mesme amour dans toutes les choses qui me causent de la peine et de la douleur, que je souhaiterois de bon coeur toutes les souffrances, estant assurée d'estre guerie de mes maux par un remede si divin et si salutaire. Mais pour revenir à ce que je disois, il y a certaines ames que Dieu connoissant qu'il peut ramener par ce moyen quoy qu'elles soient entierement abandonnées

au peché, il ne veut pas qu'il tienne à luy de leur faire cette grace. Ainsi, bien qu'elles soient en mauvais estat et destituées de toute vertu, il leur fait sentir des douceurs, des consolations et des tendresses qui commencent à émouvoir leurs desirs. Et quelquefois mesme, mais rarement, il les fait entrer dans une contemplation qui dure peu, afin d'éprouver, comme j'ay dit, si ces faveurs les disposeront à s'approcher souvent de luy.

Que si elles ne les portent pas à les desirer, elles me pardonneront, ou pour mieux dire, vous me pardonnerez s'il vous plaist, mon Dieu, si j'ose croire qu'il n'y a gueres de plus grand malheur, que lors qu'aprés que vous avez fait l'honneur à une ame de vous approcher ainsi d'elle, elle vous quite pour se rapprocher des choses de la terre et s'y attacher. Je croy qu'il y a plusieurs personnes que Dieu éprouve en cette sorte, et que peu se disposent à joüir d'une si grande faveur. Mais pourvû qu'il ne tienne pas à nous que nous n'en tirions de l'avantage, je tiens pour certain qu'il ne cesse point de nous assister jusques à ce que nous arrivions à une plus grande perfection : au lieu que quand nous ne nous donnons pas à luy aussi pleinement qu'il se donne à nous, c'est beaucoup qu'il nous laisse dans l'oraison mentale, et nous visite de temps en temps ainsi que des serviteurs qui travaillent à sa vigne. Car quant aux autres, ce sont ses enfans bien-aimez qu'il ne perd et ne veut jamais perdre de vûë, non plus qu'eux s'éloigner de luy. Il les fait assoir à sa table et les nourrit des mesmes viandes dont il se nourrit luy-mesme. Quel bonheur, mes filles, de n'avoir point d'autre soin que de se rendre dignes d'une si grande faveur ! ô bienheureux abandonnement de toutes les choses basses et méprisables qui nous éleve si haut. Quand tout le monde ensemble parleroit à nostre desavantage, quel mal nous en pourroit-il arriver estant en la protection et comme entre les bras de Dieu ? Puis qu'il est tout-puissant, il n'y a point de maux dont il ne soit capable de nous delivrer. Une seule de ses paroles a creé le monde : et vouloir et faire ne sont en luy qu'une mesme chose. Ne craignez donc point si vous l'aimez, qu'il permette que l'on parle contre vous, que pour vostre plus grande utilité. Il aime trop ceux qui l'aiment pour en user d'une autre sorte. Et pourquoy donc ne luy témoignerons-nous pas tout l'amour qui sera en nostre pouvoir ? Considerez je vous prie quel heureux échange ce nous est de luy donner nostre coeur pour avoir le sien, luy qui peut tout, et nous qui ne pouvons rien sinon ce qu'il nous fait

pouvoir.
Qu'est-ce donc que nous faisons pour vous, ô mon Dieu, qui faites que nous sommes tout ce que nous sommes, puis que nous ne devons considerer que comme un neant cette foible resolution que nous avons prise de vous servir ? Que si toutefois, mes soeurs, sa souveraine majesté veut que nous achetions tout de luy en luy donnant ce rien que nous sommes, ne soyons pas si folles que de refuser une si grande faveur. Tout nostre mal vient, mon Dieu, de n'avoir pas toûjours les yeux arrestez sur vous. Car nous arriverions bien-tost où nous pretendons d'aller si nous ne détournions point nos yeux de dessus vous qui estes la voye et le chemin comme vous nous l'avez dit. Mais parce que nous n'avons pas cette attention, nous bronchons, nous tombons, nous retombons, et enfin nous nous égarons ; parce, je le repete encore, que nous n'avons pas soin d'arrester sans cesse nostre vûë sur ce chemin veritable par lequel nous devons marcher. En verité c'est une chose déplorable que la maniere dont cela se passe quelquefois. Il semble que nous ne soyons pas chrestiens et que nous n'ayons jamais lû la passion de nostre seigneur. Car si l'on nous méprise en la moindre chose, on ne peut le souffrir, on le trouve insupportable, et on dit aussi-tost : nous ne sommes pas des saints. Dieu nous garde, mes filles, lors que nous tombons dans quelque imperfection de dire : nous ne sommes pas des saintes : nous ne sommes pas des anges. Considerez qu'encore qu'il soit vray que nous ne soyons pas des saintes, il nous est utile de penser que nous pouvons le devenir, pourvû que nous fassions tous nos efforts, et que Dieu veüille nous tendre les bras. Sur quoy nous ne devons point craindre qu'il tienne à luy, s'il voit qu'il ne tient pas à nous. Puis donc que nous ne sommes venuës icy à autre dessein, mettons courageusement la main à l'oeuvre, et croyons qu'il n'y a rien de si parfait dans son service que nous ne devions nous promettre d'accomplir par son assistance.
Je voudrois de tout mon coeur que cette sorte de presomption se trouvast dans ce monastere, parce qu'elle fait croistre l'humilité, et donne une sainte hardiesse, qui ne peut estre que tres-utile, à cause que Dieu qui ne fait acception de personne, assiste toûjours ceux qui sont courageux dans son service. J'ay fait une grande digression ; et il faut revenir où j'en estois. Il s'agit de sçavoir ce que c'est qu'oraison mentale, et ce que c'est que

contemplation. Sur quoy j'avoüe qu'il paroist impertinent que j'entreprenne d'en parler : mais vous recevez si bien tout ce qui vient de moy, qu'il pourra arriver que vous le comprendrez mieux dans mon stile simple et grossier que dans des livres fort éloquens. Dieu me fasse s'il luy plait la grace de m'en pouvoir aquiter. Ainsi soit-il.

CHAPITRE DIXSEPTIÈME - Que toutes les ames ne sont pas propres pour la contemplation. Que quelques-unes y arrivent tard, et que d'autres ne peuvent prier que vocalement. Mais que celles qui sont veritablement humbles se doivent contenter

Il semble que j'entre desja dans la matiere de l'oraison. Mais j'ay auparavant une chose importante à dire touchant l'humilité si necessaire en cette maison, puis qu'on doit s'y exercer particulierement à la priere, et que l'humilité en est l'une des principales parties. Or comment celuy qui est veritablement humble pourra-t-il jamais s'imaginer d'estre aussi bon que ceux qui arrivent jusques à estre contemplatifs ? Dieu peut neanmoins faire par sa grace qu'il soit de ce nombre. Mais s'il me croit il se mettra toûjours au plus bas lieu comme nostre seigneur nous l'a ordonné et enseigné par son exemple. Que l'ame se dispose donc à marcher dans le chemin de la contemplation si c'est la volonté de Dieu qu'elle y entre. Et si ce ne l'est pas, que l'humilité la porte à se tenir heureuse de servir les servantes du seigneur, et à benir sa majesté de ce qu'il a daigné la faire entrer en leur sainte compagnie, elle qui meritoit d'estre la compagne et l'esclave des démons. Je ne dis pas cela sans grande raison, puis qu'il importe tant de sçavoir que Dieu ne conduit pas toutes les personnes d'une mesme sorte, et que celuy qui paroist le plus rabaissé aux yeux des hommes est peut-estre le plus élevé devant ses yeux. Ainsi quoy que les religieuses de ce monastere s'exercent toutes à l'oraison, il ne s'ensuit pas qu'elles soient toutes contemplatives. Cela est impossible ; et ce doit estre une grande consolation pour celles qui n'ont pas receu ce don de sçavoir qu'il vient purement de Dieu. Comme c'est une chose qui n'est point necessaire pour nostre salut, et qu'il ne l'exige point de nous pour nous recompenser de sa

gloire, elles ne doivent pas non plus se persuader qu'on l'exige d'elles en cette maison. Pourvû qu'elles fassent ce que j'ay dit elles pourront, quoy qu'elles ne soient pas contemplatives, devenir tres-parfaites, et mesme surpasser les autres en merite parce qu'elles auront plus à souffrir, et que Dieu les traitant comme des ames fortes et courageuses, il joindra aux felicitez qu'il leur reserve en l'autre vie les consolations dont elles n'auront pas joüy en celle-cy.

Qu'elles ne perdent donc point courage : qu'elles n'abandonnent point l'oraison ; et qu'elles continuent de faire comme les autres. Car il arrive quelquefois qu'encore que nostre seigneur differe à leur départir ses faveurs, il leur donne tout à la fois ce qu'il a donné aux autres en plusieurs années. J'ay passé plus de quatorze ans sans pouvoir du tout mediter, si ce n'estoit en lisant. Il y en a plusieurs de cette classe : et il s'en trouve quelques-unes qui ne sçauroient mediter mesme en lisant, ny prier que vocalement, parce que cela les arreste un peu davantage. D'autres ont l'esprit si leger qu'une seule chose n'est pas capable de les occuper, et elles sont si inquietes que lors qu'elles veulent se contraindre pour arrester leurs pensées en Dieu, elles tombent dans mille resveries, mille scrupules, et mille doutes. Je connois une personne fort âgée, fort vertueuse, fort penitente, grande servante de Dieu, et enfin telle que je m'estimerois heureuse de luy ressembler, qui employe les jours et les années en des oraisons vocales, sans pouvoir jamais faire l'oraison mentale. Le plus qu'elle puisse faire est de s'occuper dans ces oraisons vocales en n'en prononçant que peu à la fois. Il s'en rencontre plusieurs autres qui sont de mesme : mais pourvû qu'elles soient humbles je croy qu'à la fin elles trouveront aussi bien leur compte que celles qui ont de grands sentimens et de grandes consolations dans l'oraison, et peut-estre mesme avec plus d'assurance en quelque sorte, parce qu'il y a sujet de douter si ces consolations viennent de Dieu, ou procedent du démon ; et que si elles ne sont pas de Dieu elles sont fort perilleuses, à cause que le démon s'en sert pour nous donner de la vanité : au lieu que si elles viennent de Dieu il n'y a rien du tout à craindre, puis qu'elles seront toûjours accompagnées d'humilité ainsi que je l'ay écrit fort amplement dans un autre traité.

Comme celles qui ne goûtent point ces consolations craignent que ce soit par leur faute elles demeurent dans l'humilité, et prennent un soin continuel

de s'avancer. Elles ne voyent jetter aux autres une seule larme sans s'imaginer que ce qu'elles n'en répandent pas aussi vient de ce qu'elles ne les suivent que de fort loin dans le service de Dieu. Mais peut-estre elles les precedent, puis que les larmes bien que bonnes ne sont pas toutes parfaites, et qu'il se rencontre toûjours plus de sureté dans l'humilité, la mortification, le détachement, et l'exercice des autres vertus. Pourvû donc que vous les pratiquiez n'apprehendez point de n'arriver pas à la perfection aussi-bien que les plus contemplatives. Marthe n'estoit-elle pas une sainte quoy que l'on ne dise point qu'elle fust contemplative ? Et que souhaitez-vous davantage que de pouvoir ressembler à cette bienheureuse fille qui merita de recevoir tant de fois nostre seigneur Jesus-Christ dans sa maison, de luy donner à manger, de le servir, et de s'assoir à sa table ? Que si elle eust toûjours esté, ainsi que sa soeur dans des transports et comme hors d'elle-mesme, qui auroit pris soin de ce divin hoste ? Considerez que cette maison est la maison de Sainte Marthe, et qu'il doit y avoir quelque chose aussi-bien de Marthe que de Madelaine. Que celles que Dieu conduit par le chemin de la vie active se gardent donc bien de murmurer d'en voir d'autres toutes plongées dans la vie contemplative, puis qu'elles ne doivent point douter que nostre seigneur ne prenne leur défense contre ceux qui les accusent. Mais quand bien il ne parleroit point pour elles, elles devroient demeurer en paix, comme ayant reçû de luy la grace de s'oublier elles-mesmes et toutes les choses creées. Qu'elles se souviennent qu'il est besoin que quelqu'un ait soin de luy apprester à manger, et s'estiment heureuses de le servir avec Sainte Marthe.

Qu'elles considerent que la veritable humilité consiste principalement à se soûmettre sans peine à tout ce que nostre seigneur ordonne de nous, et à nous estimer indignes de porter le nom de ses servantes. Ainsi soit que l'on s'applique à la contemplation : soit que l'on fasse l'oraison mentale ou vocale : soit que l'on assiste les malades : ou soit que l'on s'employe aux offices de la maison, et mesme dans les plus bas et les plus vils ; puis que tout cela est rendre du service à ce divin hoste qui vient loger, manger, et se reposer chez-nous, que nous importe de nous aquiter de nos devoirs envers luy plûtost d'une maniere que d'une autre ? Je ne dis pas neanmoins qu'il doive tenir à vous que vous n'arriviez à la contemplation. Je dis au contraire que vous devez faire tous vos efforts pour y arriver ; mais en

reconnoissant que cela dépend de la seule volonté de Dieu, et non pas de vostre choix. Car si aprés que vous aurez servy durant plusieurs années dans un mesme office il veut que vous y demeuriez encore ; ne seroit-ce pas une plaisante humilité de vouloir passer à un autre ? Laissez le maistre de la maison ordonner de tout comme il luy plait ; il est tout sage : il est tout-puissant : il sçait ce qui vous est le plus propre, et ce qui luy est le plus agreable. Assurez-vous que si vous faites tout ce qui est en vostre pouvoir, et vous preparez à la contemplation d'une maniere aussi parfaite qu'est celle que je vous ay proposée, c'est à dire avec un entier détachement et une veritable humilité, ou nostre seigneur vous la donnera, comme je le croy, ou s'il ne vous la donne pas, c'est parce qu'il se reserve à vous la donner dans le ciel avec toutes les autres vertus, et qu'il vous traite comme des ames fortes et genereuses, en vous faisant porter la croix icy-bas ainsi que luy-mesme l'a toûjours portée lors qu'il a esté dans le monde.

Cela estant, quelle plus grande marque peut-il vous donner de son amour que de vouloir ainsi pour vous ce qu'il a voulu pour luy-mesme ? Et ne se pourroit-il pas bien faire que la contemplation ne vous seroit pas si avantageuse que de demeurer comme vous estes ? Ce sont des jugemens qu'il se reserve et qu'il ne nous appartient pas de penetrer. Il nous est mesme utile que cela ne dépende point de nostre choix, puis que nous voudrions aussi-tost estre de grandes contemplatives, parce que nous nous imaginons qu'il s'y rencontre plus de douceur et plus de repos. Quel avantage pour nous de ne pas rechercher nos avantages, puis que nous ne sçaurions craindre de perdre ce que nous n'avons point desiré. Et nostre seigneur ne permet jamais que celuy qui a veritablement mortifié son esprit pour l'assujettir au sien perde rien que pour gagner davantage.

CHAPITRE DIXHUITIÈME - Des souffrances des contemplatifs. Qu'il faut toûjours se tenir prest à executer les ordres de Dieu. Et du merite de l'obeïssance.

Je diray donc, mes filles, à celles de vous que Dieu ne conduit pas par le chemin de la contemplation, que selon que je l'ay vû et appris de ceux qui marchent dans cette voye, ils ne portent pas des croix moins pesantes que sont les vostres ; et vous seriez épouventées si vous voyiez la maniere dont Dieu les traite. Je puis parler de ces deux estats. Et je sçay tres-assurément que les travaux dont Dieu exerce les contemplatifs sont si rudes, qu'il leur seroit impossible de les supporter sans les consolations qu'il y mesle. Car estant visible que Dieu conduit par le chemin des travaux ceux qu'il aime, et qu'il les fait d'autant plus souffrir qu'il les aime davantage, je sçay tres-certainement que comme il loüe de sa propre bouche les contemplatifs et qu'il les tient pour ses amis, il les fait aussi plus souffrir que non pas les autres. Ce seroit une folie de s'imaginer qu'il honorast d'une amitié particuliere des personnes qui vivroient dans le relaschement sans souffrir aucune peine. Ainsi comme il mene les contemplatifs par un chemin si aspre et si rude qu'ils croyent quelquefois d'estre égarez et obligez de recommencer ils ont besoin de recevoir de sa bonté quelque rafraichissement pour les soûtenir. Or ce rafraichissement ne doit pas estre seulement de l'eau, mais un vin fort et puissant, afin qu'en estant divinement enyvrez ils souffrent courageusement, et sans penser mesme à ce qu'ils souffrent. Ainsi je voy peu de veritables contemplatifs qui ne soient fort courageux et fort resolus à souffrir ; parce que la premiere chose que nostre seigneur fait en eux lors qu'il les voit foibles est de leur donner du courage, et de leur oster l'apprehension des travaux. Je m'imagine que pour peu que ceux qui sont dans la vie active les voyent favorisez de Dieu, ils se persuadent qu'il n'y a dans cet estat de contemplation que toute sorte de douceur et de délices.

Et moy je vous assure au contraire que peut-estre ne pourroient-ils souffrir durant un seul jour quelques-unes des peines qu'ils endurent. Mais comme Dieu voit le fond des coeurs, il donne à chacun ce qu'il sçait estre le plus capable de le faire avancer dans son service, dans le chemin de son salut, et dans la charité du prochain. Ainsi pourvû que vous ne manquiez point de vostre costé à vous y disposer, vous n'avez nul sujet de craindre que vostre travail soit inutile. Pesez bien, mes soeurs, ce que je dis que nous devons toutes travailler à nous y disposer, puis que nous ne sommes icy assemblées que pour ce sujet ; et non seulement y travailler durant un an ou durant dix ans, mais durant toute nostre vie, pour faire voir à nostre seigneur que nous ne sommes pas si lasches que de l'abandonner, et que nous imitons ces braves soldats qui bien qu'ayant long-temps servy sont neanmoins toûjours prests d'executer les commandemens de leur capitaine, sçachant qu'il ne les laissera pas sans recompense. Or qu'est-ce, mes filles, que la solde que donnent les rois de la terre en comparaison de celle que nous devons attendre de ce roy du ciel que nous avons le bon-heur d'avoir pour maistre ? C'est un capitaine incomparable qui estant luy-mesme témoin des actions genereuses de ses soldats connoist le merite de chacun d'eux, et leur donne des charges et des emplois selon qu'il les en juge dignes. Ainsi, mes soeurs, il faut que celles d'entre-vous qui ne peuvent faire l'oraison mentale fassent la vocale, ou quelque lecture, ou s'entretiennent avec Dieu en la maniere que je le diray. Mais sans manquer aux heures de l'oraison, puis que vous ne sçavez pas quand vostre divin epoux vous employera, et qu'autrement vous meriteriez d'estre traitées comme ces vierges foles dont il est parlé dans l'evangile.

Que sçavez-vous aussi s'il ne voudra point vous engager dans un grand travail pour son service, en vous le faisant trouver doux par les consolations qu'il y meslera ? Que s'il ne le fait vous devez croire qu'il ne vous y appelle pas, et qu'un autre vous est plus propre. En se conduisant de la sorte on aquiert du merite par le moyen de l'humilité, et l'on croit sincerement n'estre pas mesme propre à ce que l'on fait, sans que cela empesche comme je l'ay dit d'obeïr avec joye à ce que l'on nous commande. Que si cette humilité est veritable, ô que de telles servantes de la vie active seront heureuses, puis qu'elles ne trouveront à redire à rien qu'à ce qu'elles font. Qu'elles laissent donc les autres dans la guerre où

elles se trouvent engagées et qui ne sçauroit estre que tres-rude. Car encore que dans les batailles les enseignes ne combattent point, ils ne laissent pas d'estre en tres-grand peril, et plus grand mesme que tous les autres, à cause que portant toûjours leur drapeau, et devant plûtost souffrir d'estre mis en pieces que de l'abandonner jamais, ils ne sçauroient se défendre. Or les contemplatifs doivent de mesme porter tous les jours l'étendart de l'humilité, et demeurer exposez à tous les coups qu'on leur donne, sans en rendre aucun, parce que leur devoir est de souffrir à l'imitation de Jesus-Christ, et de tenir toûjours la croix élevée sans que les dangers où ils se trouvent quelque grands qu'ils puissent estre la leur fassent abandonner, témoignant ainsi par leur courage qu'ils sont dignes d'un employ aussi honorable qu'est celuy où Dieu les appelle. Qu'ils prennent donc bien garde à ce qu'ils feront, puis que comme il ne s'agit de rien moins que de la perte d'une bataille lors que les enseignes abandonnent leurs drapeaux, à cause que cela fait perdre coeur aux soldats, je croy de mesme que les personnes qui ne sont pas encore fort avancées dans la vertu se découragent, quand elles voyent, que ceux qu'elles consideroient comme estant les amis de Dieu et comme leur devant ouvrir le chemin à la victoire, ne font pas des actions conformes au rang qu'ils tiennent.

Les simples soldats s'échapent le mieux qu'ils peuvent, et laschent quelquefois le pied par l'apprehension de la grandeur du peril sans que personne y prenne garde, ny qu'ils en soient deshonorez. Mais quant aux officiers, chacun ayant les yeux arrestez sur eux ils ne sçauroient faire un pas en arriere qu'on ne le remarque. Plus leurs charges sont considerables ; plus l'honneur qu'ils y peuvent acquerir est grand ; et plus ils sont obligez au roy de la faveur qu'il leur a faite de les leur donner : et d'autant plus grande est leur obligation de s'en acquiter dignement. Puis donc, mes soeurs, que nostre ignorance est telle que nous ne sçavons si ce que nous demandons nous est utile, laissons faire Dieu qui nous connoist beaucoup mieux que nous ne nous connoissons nous-mesmes. L'humilité consiste à se contenter de ce qu'il nous donne : et c'est une assez plaisante maniere de la pratiquer que de luy demander des faveurs, ainsi que font certaines personnes, comme s'il estoit obligé par justice de ne les leur pas refuser. Mais parce qu'il penetre le fond des coeurs, il leur accorde rarement ces graces, à cause qu'il ne les voit point disposées à vouloir boire son calice.

C'est pourquoy, mes filles, la marque de vostre avancement dans la vertu sera si chacune de vous se croit tellement la plus mauvaise de toutes, que ses actions fassent connoistre aux autres pour leur bien et pour leur édification qu'elle a vrayement ce sentiment dans le coeur, et non pas si elle a plus de douceur dans l'oraison, plus de ravissemens, plus de visions, et autres faveurs de cette nature que Dieu fait aux ames quand il luy plait. Car nous ne connoistrons la valeur de ces biens qu'en l'autre monde.

Mais l'humilité est une monnoye qui a toûjours cours, un revenu assuré, et une rente non rachetable : au lieu que le reste est comme de l'argent que l'on nous preste pour quelque temps et que l'on peut nous redemander. Est-ce une humilité solide, une veritable mortification, et une grande obeïssance que de manquer en quoy que ce soit à ce que vostre superieur vous ordonne, puis que vous sçavez certainement que tenant comme il fait à vostre égard la place de Dieu, c'est Dieu mesme qui vous commande ce qu'il vous commande ? C'est de cette vertu de l'obeïssance que j'aurois le plus à vous entretenir. Mais parce qu'il me semble que ne l'avoir pas, c'est n'estre pas religieuse ; et que je parle à des religieuses qui à mon avis sont bonnes, ou au moins desirent de l'estre, je me contenteray de vous dire un mot d'une vertu si connuë et si importante, afin de la graver encore davantage dans vostre memoire. Je dis donc que celle qui se trouve soûmise par un voeu à l'obeïssance, et qui y manque faute d'apporter tout le soin qui dépend d'elle pour l'accomplir le plus parfaitement qu'elle peut demeure en vain dans cette maison. Je l'assure hardiment que tant qu'elle y manquera elle n'arrivera jamais ny à estre contemplative, ny mesme à se bien aquiter des devoirs de la vie active. Cela me paroist indubitable. Et quand mesme ce seroit une personne qui n'auroit point fait de voeu, si elle pretend d'arriver à la contemplation, elle doit se resoudre fortement à soûmettre sa volonté à la conduite d'un confesseur qui soit luy-mesme contemplatif, puis qu'il est certain que l'on avance plus de cette sorte en un an que l'on ne feroit autrement en plusieurs années. Mais comme c'est un avis qui ne vous regarde point, il seroit inutile de vous en parler davantage.

Ce sont donc là, mes filles, les vertus que je vous souhaite, que vous devez tascher d'aquerir, et pour lesquelles vous pouvez concevoir une sainte envie. Quant à ces autres devotions, si vous ne les avez pas, ne vous en mettez point en peine, puis qu'elles sont incertaines, et qu'il pourroit arriver

que venant de Dieu en d'autres personnes, il permettroit qu'elles ne seroient en vous que des illusions du démon, qui vous tromperoit ainsi qu'il en a trompé beaucoup d'autres. Pourquoy vous mettre tant en peine de servir Dieu dans une chose douteuse, puis que vous pouvez le servir en tant d'autres qui sont assurées. Et qui vous oblige à vous engager dans ce peril ? Je me suis beaucoup étenduë sur ce sujet et l'ay jugé necessaire parce que je connois la foiblesse de nostre nature. Mais Dieu la fortifie lors qu'il luy plaist d'élever une ame à la contemplation. Quant à ceux à qui il ne veut pas faire cette grace j'ay crû leur devoir donner ces avis, dans lesquels mesme les contemplatifs pourront trouver sujet de s'humilier. Je prie nostre seigneur de nous accorder par son infinie bonté la lumiere qui nous est necessaire pour accomplir en tout ses volontez : et ainsi nous n'aurons sujet de rien craindre.

CHAPITRE DIXNEUVIÈME - De l'oraison qui se fait en meditant. De ceux dont l'esprit s'égare dans l'oraison. La contemplation est comme une source d'eau vive. Trois proprietez de l'eau comparées aux ef

Il s'est passé tant de jours depuis ce que j'ay dit cy-dessus sans que j'aye pû trouver le temps de continuer, qu'à moins que de le relire je ne sçaurois dire où j'en estois. Mais pour ne perdre point de temps à cela il ira comme il pourra sans ordre et sans suite. Il y a tant de bons livres faits par des personnes sçavantes, et propres pour des esprits non distraits ny dissipez, et pour des ames exercées dans la meditation et qui peuvent se recueillir au dedans d'elles-mesmes, que vous n'avez pas sujet de faire cas de ce que je pourray vous dire touchant l'oraison. Vous trouverez excellemment écrit dans ces livres de quelle sorte il faut mediter durant chaque jour de la semaine sur quelque mystere de la vie et de la passion de nostre sauveur, sur le dernier jugement, sur l'enfer, sur nostre neant, sur les obligations infinies dont nous sommes redevables à Dieu, et sur la maniere dont on doit agir dans le commencement et la fin de l'oraison. Ceux qui sont accoûtumez à cette sorte d'oraison n'ont rien à desirer davantage, puis que nostre seigneur ne manquera pas de les conduire par ce chemin à sa divine lumiere, et que la fin répondra sans doute à un si bon commencement. Ils n'ont donc qu'à y marcher sans crainte lors qu'ils verront que leur entendement est attaché à des meditations si utiles. Mais mon dessein est de donner quelque remede aux ames qui ne sont pas dans cette disposition, si Dieu me fait la grace d'y reüssir, ou au moins de vous faire voir qu'il y a plusieurs personnes en cette peine, afin que vous ne vous affligiez point si vous vous trouvez estre de ce nombre. Il y a certains esprits si déreglez qu'ils sont comme ces chevaux qui ont la bouche égarée. Ils vont tantost d'un costé, tantost d'un autre, et toûjours avec inquietude sans qu'on puisse les arrester, soit que cela procede de leur naturel, ou que Dieu le permette

de la sorte.
J'avouë qu'ils me font grande pitié. Ils ressemblent à mon avis à une personne qui ayant une extreme soif et voulant aller boire à une fontaine qu'il voit de loin, trouve des gens qui luy en disputent le passage à l'entrée, au milieu, et à la fin du chemin. Car aprés avoir avec beaucoup de peine surmonté les premiers de ces ennemis, ils se laissent surmonter par les seconds, aimant mieux mourir de soif que de combatre plus long-temps pour boire d'une eau qui leur doit coûter si cher. La force leur manque : ils perdent courage ; et ceux-mesme qui en ont assez pour vaincre les seconds de ces ennemis, se laissent vaincre par les troisiémes, quoy qu'ils ne fussent peut-estre alors qu'à deux pas de cette source d'eau vive dont nostre seigneur dit à la samaritaine, que ceux qui seront si heureux que d'en boire n'auront plus jamais de soif. ô qu'il est bien vray comme l'a dit celuy qui est la verité mesme, que ceux qui boivent de l'eau de cette divine fontaine ne sont plus alterez des choses de cette vie ; mais seulement de celles de l'autre, dont leur soif est incomparablement plus grande que nostre soif naturelle ne sçauroit nous le faire imaginer ! Car rien n'approche de la soif qu'ils ont d'avoir cette soif, parce qu'ils en connoissent le prix, et que quelque grande que soit la peine qu'elle cause, elle porte avec elle le remede qui la fait cesser. Tellement que c'est une soif qui en étouffant le desir des choses de la terre rassasie l'ame au regard de celles du ciel. Ainsi quand Dieu luy fait cette grace, l'une des plus grandes faveurs dont il puisse l'accompagner est de la laisser toûjours dans le mesme besoin et encore plus grand de recommencer à boire de cette eau merveilleuse et incomparable. Entre les proprietez de l'eau je me souviens qu'elle en a trois qui reviennent à mon sujet.
La premiere est de rafraichir, car il n'y a point de si grande chaleur qu'elle n'amortisse : et elle éteint mesme les plus grands feux, si ce ne sont des feux d'artifice, qu'elle ne fait au contraire qu'accroistre. ô quelle merveille, mon Dieu, de voir qu'un feu qui n'est point assujetty aux loix ordinaires de la nature ait une force si prodigieuse, que son contraire voulant l'éteindre ne fait que l'augmenter davantage ! J'aurois icy grand besoin de sçavoir la philosophie pour me pouvoir bien expliquer par la connoissance qu'elle me donneroit de la proprieté des choses, et j'y prendrois un grand plaisir ; mais je ne sçay comment le dire, et ne sçay peut-estre pas mesme ce que je veux

dire. Celles d'entre vous, mes soeurs, qui beuvez dés à present de cette eau, et celles à qui Dieu fera aussi la grace d'en boire entreront sans peine dans ces sentimens, et comprendront comme le veritable amour de Dieu, lors qu'il est en sa force et dans une sainte liberté qui l'éleve au dessus de toutes les choses de la terre, devient le maistre des élemens. Ainsi ne craignez point que l'eau qui ne tire son origine que d'icy bas puisse éteindre ce feu de l'amour de Dieu. Car bien qu'ils soient opposez, cette eau n'a pas le pouvoir d'éteindre ce feu. Il demeure toûjours absolu et indépendant sans luy estre assujetty : et par consequent vous ne devez pas vous étonner que j'aye un si grand desir de vous porter à aquerir cette sainte et heureuse liberté. N'est-ce pas une chose admirable qu'une pauvre religieuse du monastere de Saint Joseph puisse arriver jusques à dominer les élemens et tout ce qui est dans le monde ? Et quel sujet y a-t-il donc de s'étonner que les saints avec l'assistance de Dieu leur ayent imposé telles loix qu'il leur a plû ?

C'est ainsi que l'eau et le feu obeïssoient à Saint Martin ; les poissons et les oiseaux à Saint François ; et de mesme d'autres creatures à d'autres saints que l'on a vû manifestement s'estre rendus maistres de toutes les choses de la terre en les méprisant, et en se soûmettant entierement à celuy de qui toutes les creatures tiennent leur estre. Ainsi comme je l'ay dit, l'eau d'icy bas ne peut rien contre ce feu. Ses flâmes sont si élevées qu'elle ne sçauroit y atteindre : et comme il est tout celeste il n'a garde de tirer sa naissance de la terre. Il y a d'autres feux qui n'ayant pour principe qu'un assez foible amour de Dieu sont étouffez par les moindres obstacles qu'ils rencontrent. Mais quand mille tentations viendroient en foule ainsi qu'une grande mer pour éteindre celuy dont je parle, non seulement il ne diminuëroit rien de sa chaleur, mais il les dissiperoit toutes et en demeureroit pleinement victorieux. Que si c'est une eau qui tombe du ciel au lieu de luy nuire elle ne fait que redoubler encore son ardeur. Car tant s'en faut que cette eau celeste et ce feu divin soient opposez, ils n'ont qu'une mesme origine. C'est pourquoy n'apprehendez point que ces deux élemens surnaturels se combatent. Ils se donneront plûtost l'un à l'autre de nouvelles forces. L'eau des veritables larmes qui sont celles que la veritable oraison produit, est un don du roy du ciel qui augmente la chaleur et la durée de ce feu celeste ; ainsi que ce mesme feu augmente la fraischeur de ces precieuses larmes. ô

mon seigneur et mon Dieu, n'est-ce pas une chose agreable et merveilleuse tout ensemble de voir un feu qui ne refroidit pas seulement, mais qui glace toutes les affections du monde lors qu'il est joint avec cette eau vive qui vient du ciel où est la source de ces larmes qui nous sont données, et qu'il n'est pas en nostre puissance d'aquerir ? Car il est certain que cette eau celeste ne laisse en nous nulle chaleur pour nous attacher d'affection à aucune chose de la terre. Son naturel est d'allumer toûjours de plus en plus ce feu divin, et de le répandre s'il estoit possible dans tout le monde.

La seconde proprieté de l'eau est de nettoyer ce qui est impur : et si l'on manquoit d'eau pour cet usage, en quel estat seroit le monde ? Or sçavez-vous bien que cette eau vive, cette eau celeste, cette eau claire dont je parle netoye de telle sorte les ames lors que sans estre troublée ny meslée de quelque fange elle tombe toute pure du ciel, que je tiens pour certain qu'une ame n'en sçauroit boire une seule fois sans estre purifiée de toutes ses taches. Car comme je l'ay dit ailleurs, cette eau qui n'est autre chose que nostre union avec Dieu estant toute surnaturelle et ne dépendant point de nous, il ne permet à quelques ames d'en boire que pour les purifier des soüillures de leurs pechez, et les affranchir des miseres qui en estoient une suite malheureuse. Quant à ces autres douceurs que l'on reçoit par l'entremise de l'entendement, quelque grandes qu'elles soient elles sont comme une eau qui n'estant pas puisée dans la source, mais courant sur la terre, trouve toûjours quelque limon qui l'arreste et qui l'empesche d'estre si claire et si pure. C'est pourquoy je ne donne point le nom d'eau vive à cette oraison à laquelle l'entendement a tant de part, parce que j'estime que passant par l'esprit qui est impur par luy-mesme et par l'infection naturelle de ce corps vil et terrestre, elle contracte toûjours quelque impureté, sans qu'il nous soit possible de l'éviter. Ou pour m'expliquer plus clairement, je dis que lors que pour mépriser le monde nous considerons ce que c'est, et comme tout y finit, nous arrestons sans nous en appercevoir nostre pensée sur des choses qui nous y plaisent. Et encore que nous desirions de les fuir, nous ne laissons pas de tomber dans quelques distractions, en songeant ce que ce monde a esté : ce qu'il sera : ce qui s'y est fait : ce qui s'y fera.

Quelquefois mesme en voulant penser à ce que nous devons faire pour sortir de ces embarras, nous nous y engageons encore davantage. Ce n'est pas que je veüille que pour cela on quite le sujet de son oraison : mais il y a

lieu de craindre de s'égarer ; et il faut toûjours estre sur ses gardes. Au contraire dans l'oraison d'union Dieu nous délivre de cette peine. Il ne veut pas se fier à nous : mais prend luy-mesme le soin de nous-mesmes. Il aime tellement nostre ame qu'il ne veut pas luy permettre de s'engager en des choses qui luy peuvent nuire dans le temps où il a dessein de la favoriser davantage. Ainsi il l'approche de luy tout d'un coup, il la tient unie à luy, et luy fait voir en un instant plus de veritez, et luy donne une plus claire connoissance de toutes les choses du monde qu'elle n'auroit pû en aquerir en plusieurs années par cette autre oraison qui est moins parfaite. Car au lieu que dans le chemin que nous tenons d'ordinaire la poussiere nous aveugle et nous empesche d'avancer : icy nostre seigneur nous fait arriver sans retardement à la fin où nous tendons, et sans que nous puissions comprendre de quelle sorte cela s'est fait. La troisiéme proprieté de l'eau est d'éteindre nostre soif. Or la soif à mon avis n'est que le desir d'une chose dont nous avons un si grand besoin que nous ne sçaurions sans mourir en estre privez entierement. Et certes il est étrange que l'eau soit d'une telle nature que son manquement nous donne la mort, et sa trop grande abondance nous oste la vie, comme on le voit en ceux qui se noyent. ô mon sauveur, qui seroit si heureux que de se voir submergé dans cette eau vive jusques à y perdre la vie ? Cela n'est pas impossible, parce que nostre amour pour Dieu et le desir de le posseder peuvent croistre jusques à un tel point, que nostre corps ne pourra le supporter : et ainsi il y a eu des personnes qui en sont mortes.

J'en connois une à qui nostre seigneur donnoit une si grande abondance de cette eau, que s'il ne l'eut bien-tost secouruë, les ravissemens où elle entroit l'auroient presque fait sortir d'elle-mesme. Je dis qu'elle seroit presque sortie d'elle-mesme, parce que l'extreme peine qu'elle avoit de souffrir le monde la faisant presque mourir, il sembloit qu'au mesme temps elle ressuscitoit en Dieu avec un admirable repos, et que sa divine majesté en la ravissant en luy la rendoit capable d'un bon-heur dont elle n'auroit pû joüir sans perdre la vie si elle fust demeurée en elle-mesme. On peut connoistre par ce que je viens de dire, que comme il ne sçauroit rien y avoir en Dieu qui est nostre souverain bien, qui ne soit parfait, il ne nous donne jamais rien aussi qui ne nous soit avantageux. Ainsi quelque abondante que soit cette eau elle ne peut estre excessive, parce qu'il ne sçauroit y avoir d'excés

en ce qui procede de luy. C'est pourquoy lors qu'il donne de cette eau vive à une ame en fort grande quantité il la rend capable d'en beaucoup boire : de mesme que celuy qui fait un vase le rend capable de recevoir ce qu'il y veut mettre. Lors que le desir de jouïr de ces faveurs vient de nous il ne faut pas trouver étrange qu'il soit toûjours accompagné de quelques défauts : et s'il s'y rencontre quelque chose de bon, nous le devons à l'assistance de nostre seigneur. Car nos affections sont si déreglées qu'à cause que cette peine est fort agreable nous croyons ne nous en pouvoir rassasier : ce qui fait qu'au lieu de moderer nostre desir, nous nous y laissons emporter de telle sorte que quelquefois il nous tuë. ô qu'une telle mort est heureuse quoy que peut-estre ceux qui la souffrent eussent pû en continuant de vivre aider les autres à mourir du desir de mourir ainsi ! Pour moy je croy que c'est le démon qui voyant combien la vie de ces personnes luy peut apporter de dommage les tente de ruiner ainsi entierement leur santé par des penitences indiscretes.

C'est pourquoy j'estime qu'une ame qui est arrivée jusques à se sentir embrasée d'une soif si violente doit fort se tenir sur ses gardes, parce qu'elle a sujet de croire qu'elle tombera dans cette tentation, et que quand bien cette soif ne la tuëroit pas, elle ruineroit entierement sa santé, dont la défaillance contre son dessein, paroistroit en son exterieur, ce qu'il n'y a rien qu'il ne faille faire pour éviter. Il arrivera mesme quelquefois que tous nos soins n'empescheront pas que l'on ne s'en apperçoive. Au moins sommes-nous obligées lors que nous sentons l'impetuosité de ce desir s'accroistre avec tant de violence, de ne le pas augmenter encore par une application indiscrete. Au contraire nous devons tascher de l'arrester doucement en nous attachant à mediter quelqu'autre sujet, parce qu'il se peut faire que nostre naturel y contribuë autant que nostre amour pour Dieu. Car il y a des personnes qui desirent avec ardeur tout ce qu'elles desirent, quand mesme il seroit mauvais : et celles-là à mon avis ne sont pas des plus mortifiées, puis que la mortification qui sert à tout, les devroit moderer dans ce desir. Il paroistra peut-estre qu'il y a de la resverie à dire qu'il faut se détacher d'une chose qui est si bonne : mais je vous assure qu'il n'y en a point. Car je ne pretens pas conseiller d'effacer ce desir de son esprit ; mais seulement de le moderer par un autre qui pourra estre encore meilleur. Il faut que je m'explique plus clairement. Il nous vient un grand

desir de nous voir détachez de la prison de ce corps pour estre avec Dieu, qui est le desir dont S Paul estoit si fortement possedé. Et comme ce desir nous donne une peine qui estant née d'une telle cause est tres-agreable, il n'est pas besoin d'une petite mortification pour l'arrester, et on ne le peut pas mesme entierement.

Elle passe quelquefois dans un tel excés qu'elle va presque jusques à troubler le jugement, ainsi que je l'ay vû arriver il n'y a pas encore long-temps à une personne qui bien que violente de son naturel est si accoûtumée à renoncer à sa volonté, comme elle le témoigne en d'autres occasions, qu'il semble qu'elle n'en ait plus. On auroit crû que durant ce moment elle auroit perdu l'esprit, tant la peine qu'elle souffroit estoit excessive, et tant l'effort qu'elle se faisoit pour la dissimuler estoit grand. Sur quoy j'estime que dans ces rencontres si extraordinaires, quoy que cela procede de l'esprit de Dieu, c'est une humilité fort loüable que de craindre, parce que nous ne devons pas nous persuader d'avoir un si grand amour pour luy qu'il soit capable de nous reduire à un tel estat. Je dis donc encore que j'estimerois utile si cette personne le peut (car peut-estre ne le pourra-t-elle pas toûjours) qu'elle renonçast à ce desir qu'elle a de mourir, en considerant le peu de service qu'elle a jusques alors rendu à Dieu ; qu'elle pourra davantage luy plaire en conservant sa vie qu'en la perdant, et qu'il veut peut-estre se servir d'elle pour ouvrir les yeux de quelque ame qui s'alloit perdre. Car se rendant ainsi plus agreable à sa divine majesté elle aura sujet d'esperer de la posseder un jour plus pleinement qu'elle n'auroit fait si elle estoit morte à l'heure-mesme. Ce remede me semble bon pour adoucir une peine si pressante, et on en tirera sans doute un grand avantage, puis que pour servir Dieu fidellement il faut icy-bas porter sa croix. C'est comme si pour consoler une personne fort affligée on luy disoit : prenez patience : abandonnez-vous à la conduite de Dieu : priez-le d'accomplir en vous sa volonté ; et croyez que le plus sûr est d'en user ainsi en toutes choses.

Il se peut faire aussi que le démon contribuë fort à augmenter la violence de ce desir de mourir, ainsi qu'il me semble que Cassien en rapporte l'exemple d'un hermite dont la vie estoit tres-austere, à qui cet esprit malheureux persuada de se jetter dans un puits, disant qu'il en verroit plûtost Dieu. Sur quoy j'estime que la vie de ce solitaire n'avoit pas esté

sainte ny son humilité veritable, puis qu'autrement nostre seigneur estant aussi bon qu'il est et si fidelle en ses promesses, il n'auroit jamais permis qu'il se fust aveuglé de telle sorte dans une chose qui est si claire. Car il est évident qu'il n'auroit pas commis un tel crime si ce desir fust venu de Dieu qui ne nous inspire aucuns mouvemens qui ne soient accompagnez de lumiere, de discretion, et de sagesse. Mais il n'y a point d'artifice dont cet ennemy de nostre salut ne se serve pour nous nuire. Et comme il veille toûjours pour nous attaquer, tenons-nous aussi toûjours sur nos gardes pour nous défendre. Cet avis est utile en plusieurs rencontres, et particulierement pour abreger le temps de l'oraison, quelque consolation que l'on y reçoive, lors que l'on sent les forces du corps commencer à défaillir, ou que l'on a mal à la teste : car la discretion est necessaire en toutes choses. Or pourquoy pensez-vous, mes filles, que j'aye voulu vous faire voir avant le combat quel en est le prix et la recompense, en vous parlant des avantages qui se trouvent à boire de l'eau si vive et si pure de cette fontaine celeste ? C'est afin que vous ne vous découragiez point par les travaux et les contradictions qui se rencontrent dans le chemin qui vous y conduit ; mais que vous marchiez avec courage et sans craindre la lassitude, parce qu'il pourroit arriver, comme je l'ay dit, qu'estant venuës jusques au bord de la fontaine et ne restant plus qu'à vous baisser pour y boire, vous vous priveriez d'un si grand bien, et abandonneriez vostre entreprise en vous imaginant de n'avoir pas assez de force pour l'executer.

Considerez que nostre seigneur nous y convie tous. Et puis qu'il est la verité mesme, pouvons-nous douter de la verité de ses paroles ? Si ce banquet n'estoit general il ne nous y appelleroit pas tous. Et quand mesme il nous y appelleroit, il ne diroit pas : je vous donneray à boire. Il pouvoit se contenter de dire : venez tous : vous ne perdrez rien à me servir, et je donneray à boire de cette eau à ceux à qui il me plaira d'en donner. Mais comme il a usé du mot de tous sans y mettre cette condition, je tiens pour certain que cette eau vive sera pour tous ceux qui ne se lasseront pas de marcher dans ce chemin. Je prie nostre seigneur de vouloir par son extreme bonté donner aux personnes à qui il la promet la grace de la chercher en la maniere qu'elle la doit estre.

CHAPITRE VINGTIÈME - Qu'il y a divers chemins pour arriver à cette divine source de l'oraison : et qu'il ne faut jamais se décourager d'y marcher. Du zele que l'on doit avoir pour le salut des ames. En qu

Il semble que dans ce dernier chapitre j'ay avancé quelque chose de contraire à ce que j'avois dit auparavant, lors que pour consoler celles qui n'arrivent pas jusques à cette sorte d'oraison j'ay ajoûté, qu'ainsi qu'il y a diverses demeures dans la maison de Dieu il y a aussi divers chemins pour aller à luy. Mais je ne crains point d'assurer encore que connoissant comme il fait nostre foiblesse il nous assiste par sa bonté. Il n'a pas neanmoins dit aux uns d'aller par un chemin, et aux autres d'aller par un autre : au contraire sa misericorde qui doit estre loüée eternellement est si grande, qu'il n'empesche personne d'aller boire dans cette fontaine de vie. Autrement avec combien de raison m'en auroit-il empeschée ? Et puis qu'il a bien voulu me permettre de puiser jusques au fond de cette divine source, on peut assurer qu'il n'empesche personne d'y arriver : mais que plûtost il nous appelle à haute voix pour y aller, quoy que sa bonté soit si grande qu'il ne nous y force point. Il se contente de donner à boire de cette eau en diverses manieres à ceux qui luy en demandent, afin que nul ne perde l'esperance et ne se trouve en estat de mourir de soif. Cette source est si abondante qu'il en sort divers ruisseaux, les uns grands, les autres moindres, et d'autres si petits qu'il n'y a qu'un filet d'eau pour desalterer ceux qui commencent, qui estant comme des enfans n'en ont pas besoin de davantage, et s'effrayeroient d'en voir en trop grande quantité. Ne craignez donc point, mes soeurs, de mourir de soif. L'eau des consolations ne manque jamais en telle sorte dans ce chemin que l'on soit reduit à l'extremité. Ainsi marchez toûjours : combatez avec courage ; et mourez plûtost que d'abandonner vostre entreprise, puis que vous n'avez embrassé une profession si sainte que pour avoir continuellement les armes à la main

et pour combatre.
Que si vous demeurez fermes dans cette resolution, quoy que nostre seigneur permette que vous souffriez quelque soif durant cette vie, assurez-vous qu'il vous rassasiera pleinement en l'autre de cette eau divine, sans pouvoir apprehender qu'elle vous manque jamais. Je le prie de tout mon coeur que ce ne soit pas plûtost nous qui luy manquions. Pour commencer donc à marcher de telle sorte dans ce chemin que l'on ne s'égare pas dés l'entrée je veux parler de la maniere dont nous devons commencer nostre voyage, parce que cela est si important qu'il y va de tout. Je ne dis pas que celuy qui n'aura point la resolution dont je vay parler doive abandonner le dessein de s'y engager, parce que nostre seigneur le fortifiera : et quand il ne s'avanceroit que d'un pas, ce pas est d'une telle consequence qu'il peut s'assurer d'en estre fort bien recompensé. C'est comme un homme qui auroit un chapelet sur lequel on auroit appliqué des indulgences. S'il le dit une fois, il en profite : s'il le dit plusieurs fois, il en profite encore davantage : mais s'il ne le dit jamais et se contente de le tenir dans une boete, il vaudroit mieux pour luy qu'il ne l'eust point. Ainsi quoy que cette personne ne continuë pas de marcher dans ce chemin, le peu qu'elle y aura marché luy donnera lumiere pour se mieux conduire dans les autres ; et de mesme à proportion si elle y marche davantage. Ainsi elle se peut assurer qu'elle ne se trouvera jamais mal d'avoir commencé d'y entrer, encore qu'elle le quitte, parce que jamais le bien ne produit de mal. Taschez donc, mes filles, d'oster la crainte de s'engager dans une si sainte entreprise à toutes les personnes avec qui vous communiquerez si elles y ont de la disposition et quelque confiance en vous. Je vous demande au nom de Dieu que vostre conversation soit telle qu'elle ait toûjours pour but le bien spirituel de ceux à qui vous parlez.
Car puis que l'objet de vostre oraison doit estre l'avancement des ames dans la vertu, et que vous le devez sans cesse demander à Dieu, quelle apparence que vous ne taschassiez pas de le procurer en toutes manieres ? Si vous voulez passer pour bonnes parentes : c'est-là le moyen de témoigner combien vostre affection est veritable. Si vous voulez passer pour bonnes amies : vous ne sçauriez aussi que par là le faire connoistre. Et si vous avez la verité dans le coeur ainsi que vostre meditation l'y doit mettre, vous n'aurez pas peine à connoistre combien nous sommes obligez

d'avoir de la charité pour nostre prochain. Ce n'est plus le temps, mes soeurs, de s'amuser à des jeux d'enfans tels que sont ce me semble ces amitiez que l'on voit d'ordinaire dans le monde, quoy qu'en elles-mesmes elles soient bonnes. Ainsi vous ne devez jamais user de ces paroles : m'aimez-vous donc bien ? Ne m'aimez-vous point ? Ny avec vos parens ny avec nuls autres, si ce n'est pour quelque fin importante, ou pour le bien spirituel de quelque personne. Car il se pourra faire que pour disposer quelqu'un de vos freres ou de vos proches ou quelqu'autre personne semblable à écouter une verité et à en faire son profit, il sera besoin d'user de ces témoignages d'amitié si agreables aux sens : et mesme qu'une de ces paroles obligeantes (car c'est ainsi qu'on les nomme dans le monde) fera un plus grand effet dans leur esprit que plusieurs autres qui seroient purement selon le langage de Dieu, et qu'ensuite de cette disposition, elles les toucheront beaucoup plus qu'elles n'auroient fait sans cela. Ainsi pourvû que l'on n'en use que dans cette vûë et dans ce dessein je ne les desapprouve pas : mais autrement elles n'apporteroient aucun profit, et pourroient nuire sans que vous y prissiez garde.

Les gens du monde ne sçavent-ils pas qu'estant religieuses vostre occupation est l'oraison ? Surquoy gardez-vous bien de dire : je ne veux pas passer pour bonne dans leur esprit, puis que faisant, comme vous faites partie de la communauté tout le bien ou tout le mal qu'ils remarqueront en vous retombera aussi sur elle. C'est sans doute un grand mal que des personnes qui estant religieuses sont si particulierement obligées à ne parler que de Dieu, s'imaginent de pouvoir avec raison dissimuler en de semblables occasions, à moins que ce ne fust pour quelque grand bien : ce qui n'arrive que tres-rarement. Ce doit estre là vostre maniere d'agir : ce doit estre vostre langage. Que ceux qui voudront traiter avec vous l'apprennent donc si bon leur semble : et s'ils ne le font, gardez-vous bien d'apprendre le leur, qui seroit pour vous le chemin d'enfer. Que s'ils vous tiennent pour grossieres et pour inciviles, que vous importe, qu'ils ayent cette creance ? Si pour hypocrites ; encore moins. Vous y gagnerez de n'estre visitées que de ceux qui seront accoûtumées à vôtre langage. Car comment celuy qui n'entendroit point l'arabe pourroit-il prendre plaisir de parler beaucoup à un homme qui ne sçauroit nulle autre langue ? Ainsi ils ne vous importuneront plus ny ne vous causeront aucun préjudice : au lieu

que vous en recevriez un fort grand de commencer à parler un autre langage. Tout vostre temps se consumeroit à cela ; et vous ne sçauriez sçavoir comme moy qui l'ay experimenté quel est le mal qu'en reçoit une ame. En voulant apprendre cette langue on oublie l'autre, et on tombe dans une inquietude continuelle qu'il faut fuïr sur toutes choses, parce que rien n'est plus necessaire que la paix et la tranquillité de l'esprit pour entrer et pour marcher dans ce chemin dont je commence à vous parler.

Si ceux qui communiqueront avec vous veulent apprendre vostre langue : comme ce n'est pas à vous à les en instruire, vous vous contenterez de leur representer les grands avantages qu'ils pourront en recevoir, et ne vous lasserez point de les leur dire ; mais avec pieté, avec charité, et en y joignant vos oraisons afin qu'ils en fassent profit, et que connoissant combien cela leur peut estre utile ils cherchent des maistres capables de les en instruire. Ce ne seroit pas sans doute, mes filles, une petite faveur que vous recevriez de Dieu si vous pouviez faire ouvrir à quelqu'un les yeux de l'ame pour le porter à desirer un si grand bien. Mais lors que l'on veut commencer à parler de ce chemin : que de choses se presentent à l'esprit, particulierement quand c'est une personne qui a comme moy si mal fait son devoir d'y marcher. Dieu veüille, mes soeurs, me faire la grace que mes paroles ne ressemblent pas à mes actions.

CHAPITRE VINGT-ET-UNIÈME - Que dans le chemin de l'oraison rien ne doit empescher de marcher toûjours. Mépriser toutes les craintes qu'on veut donner des difficultez et des perils qui s'y rencontrent. Que quelquefoi

Que la quantité des choses ausquelles il faut penser pour entreprendre ce divin voyage, et entrer dans ce chemin royal qui conduit au ciel ne vous étonne point, mes filles. Est-il étrange que s'agissant d'acquerir un si grand tresor il semble d'abord nous devoir coûter bien cher ? Un temps viendra que nous connoistrons que tout le monde ensemble ne suffiroit pas pour le payer. Pour revenir donc à la maniere dont doivent commencer ceux qui veulent entrer dans ce chemin, et marcher toûjours jusques à ce qu'ils arrivent à la source de cette eau de vie pour en boire et pour s'en rassasier, je dis qu'il importe de tout d'avoir une ferme resolution de ne se point arrester qu'on ne soit à la fontaine, quelque difficulté qui arrive, quelque obstacle que l'on rencontre, quelque murmure que l'on entende, quelque peine que l'on souffre, quelque fortune que l'on coure, quelque apparence qu'il y ait de ne pouvoir resister à tant de travaux, et enfin quand on croiroit en devoir mourir et que tout le monde devroit abysmer. Car ce sont-là les discours que l'on nous tient d'ordinaire : cette voye est toute pleine de perils : une telle s'est perduë dans ce voyage : celle-cy se trouva trompée, et cette autre qui prioit tant n'a pas laissé de tomber : c'est rendre la vertu méprisable : ce n'est pas une entreprise de femmes sujettes à des illusions : il faut qu'elles se contentent de filer sans s'amuser à chercher tant de délicatesses dans leur oraison ; et le *pater noster et l'ave maria* leur doivent suffire. Je demeure d'accord, mes soeurs, qu'ils leur doivent suffire : et pourquoy ne leur suffiroient-ils pas, puis qu'on ne sçauroit faillir en établissant son oraison sur celle qui est sortie de la bouche de Jesus-Christ

mesme ? Ils ont sans doute raison : et si nostre foiblesse n'estoit point si grande, et nostre devotion si froide, nous n'aurions besoin ny d'autres oraisons, ny d'aucuns livres pour nous instruire dans la priere.

C'est pourquoy puis que je parle à des personnes qui ne peuvent se recueillir en s'appliquant à mediter d'autres mysteres qui leur semblent trop subtils et trop rafinez, et qu'il y a des esprits si délicats que rien n'est capable de les contenter, j'estime à propos d'établir icy certains principes, certains moyens, et certaines intentions d'oraison sans m'arrester à des choses trop élevées. Ainsi on ne pourra pas vous oster vos livres, puis que pourvû que vous vous affectionniez à cela et soyiez humbles vous n'aurez pas besoin de davantage. Je m'y suis toûjours fort attachée ; et les paroles de l'evangile me font entrer dans un plus grand recueillement que les ouvrages les plus sçavans et les mieux écrits, principalement lors que les auteurs ne sont pas fort approuvez. Car alors il ne me prend jamais envie de les lire. Il faut donc que je m'approche de ce maistre de la sagesse, et il m'enseignera peut-estre quelques considerations dont vous aurez sujet d'estre satisfaites. Ce n'est pas que je pretende vous donner l'explication de ces oraisons divines. Assez d'autres l'ont fait : et quand cela ne seroit point je ne serois pas si hardie que de l'entreprendre sçachant bien qu'il y auroit de la folie. Mais je vous proposeray seulement quelques considerations sur les paroles du *pater noster* ; la quantité de livres ne servant ce me semble qu'à faire perdre la devotion dont nous avons besoin dans cette divine priere. Car ainsi qu'un maistre qui affectionne son disciple tasche de faire que ce qu'il luy montre luy plaise, afin qu'il l'apprenne plus facilement : qui doute que ce divin maistre n'agisse de mesme envers nous ? Mocquez-vous donc de toutes ces craintes que l'on taschera de vous donner, et de tous ces perils dont on voudra vous faire peur.

Car le chemin qui conduit à la possession d'un si grand tresor estant tout plein de voleurs quelle apparence de pretendre de le pouvoir passer sans peril ? Les gens du monde souffriroient-ils sans s'y opposer qu'on leur enlevast leurs tresors, eux qui pour un interest de neant passent sans dormir les nuits entieres, et se tuënt le corps et l'ame ? Si donc lors que vous allez pour aquerir, ou pour mieux dire pour enlever ce tresor de force, suivant cette parole de nostre seigneur ; que les violens le ravissent. Si lors que vous y allez par ce chemin qui est un chemin royal puis qu'il nous a esté

tracé par nostre roy, et un chemin tres assuré puis que c'est celuy qu'ont tenu tous les élûs et tous les saints, on vous dit qu'il y a tant de perils à courir, et l'on vous donne tant de craintes ; quels doivent estre les perils de ceux qui pretendent gagner ce tresor sans sçavoir le chemin qu'il faut tenir pour y arriver ? ô mes filles, qu'il est vray qu'ils sont incomparablement plus grands que les autres ! Mais ils ne les connoistront que lors qu'y estant tombez ils ne trouveront personne qui leur donne la main pour se relever, et perdront ainsi toute esperance non seulement de desalterer leur soif dans cette source d'eau vive, mais d'en pouvoir boire la moindre goute ou dans quelque ruisseau qui en sorte, ou dans quelque fossé ou quelque mare. Comment pourroient-ils donc continuer à marcher dans ce chemin où il se rencontre tant d'ennemis à combatre, sans avoir bû une seule goute de cette eau divine ? Et n'est-il pas certain qu'ils ne sçauroient éviter de mourir de soif ? Ainsi, mes filles, puis que soit que nous le voulions ou ne le voulions pas, nous marchons toutes vers cette fontaine, quoy qu'en differentes manieres ; croyez-moy ne vous laissez point tromper par ceux qui voudroient vous enseigner un autre chemin pour y aller que celuy de l'oraison.

Il ne s'agit pas maintenant de sçavoir si cette oraison doit estre mentale pour les uns, et vocale pour les autres, je dis seulement que vous avez besoin de toutes les deux. C'est-là l'exercice des personnes religieuses : et quiconque vous dira qu'il y a du peril, considerez-le comme estant luy-mesme par ce mauvais conseil qu'il vous donne un si perilleux écueil pour vous, que si vous ne l'évitez en le fuyant il vous fera faire naufrage. Gravez je vous prie cet avis dans vostre memoire puis que vous pourrez en avoir besoin. Le peril seroit de manquer d'humilité et de n'avoir pas les autres vertus. Mais à Dieu ne plaise que l'on puisse jamais dire qu'il y ait du peril dans le chemin de l'oraison. Il y a grand sujet de croire que ces frayeurs sont une invention du diable qui se sert de cet artifice pour faire tomber quelques ames qui s'adonnent à l'oraison. Admirez, je vous prie l'aveuglement des gens du monde. Ils ne considerent point cette foule incroyable de personnes qui ne faisant jamais d'oraison, et ne sçachant pas-mesme ce que c'est que de prier, sont tombez dans l'heresie et dans tant d'autres horribles pechez. Et si le démon par ses tromperies et par un mal-heur déplorable, mais qui est tres-rare, fait tomber quelqu'un de ceux

qui s'employent à un si saint exercice, ils en prennent sujet de remplir de crainte l'esprit des autres touchant la pratique de la vertu. En verité c'est une belle imagination à ceux qui se laissent ainsi abuser, de croire que pour se garantir du mal il faut éviter de faire le bien : et je ne croy pas que jamais le diable se soit avisé d'un meilleur moyen pour nuire aux hommes. ô mon Dieu, vous voyez comme on explique vos paroles à contre-sens. Défendez vostre propre cause, et ne souffrez pas de telles foiblesses en des personnes consacrées à vostre service.
Vous aurez toûjours au moins cet avantage, mes soeurs, que vostre divin epoux ne permettra jamais que vous manquiez de quelqu'un qui vous assiste dans une entreprise si sainte. Et lors qu'on le sert fidellement et qu'il donne la lumiere qui peut conduire dans le veritable chemin, non seulement on n'est point arresté par ces craintes que le démon tasche d'inspirer, mais on sent de plus en plus croistre le desir de continuer à marcher avec courage : on voit venir le coup que cet esprit infernal nous veut porter ; et on luy en porte un à luy-mesme qui luy fait sentir plus de douleur que la perte de ceux qu'il surmonte ne luy donne de plaisir et de joye. Lors que dans un temps de trouble cet ennemy de nostre salut ayant semé sa zizanie, semble entrainer tout le monde aprés luy comme autant d'aveugles ébloüis par l'apparence d'un bon zele : s'il arrive que Dieu suscite quelqu'un qui leur fasse ouvrir les yeux, et leur montre ces tenebres infernales qui offusquant leur esprit les empeschent d'appercevoir le chemin : n'est-ce pas une chose digne de son infinie bonté de faire que quelquefois un homme qui enseigne la verité prévaut sur plusieurs qui ne la connoissent pas. Ce fidelle serviteur commence peu à peu à leur découvrir le chemin de la verité, et Dieu leur donne du courage pour la suivre. S'ils s'imaginent qu'il y a du peril dans l'oraison, il tasche de leur faire connoistre, sinon par ses paroles, au moins par ses oeuvres, combien l'oraison est avantageuse. S'ils disent qu'il n'est pas bon de communier souvent, il communie luy-mesme plus souvent qu'il n'avoit accoûtumé pour leur faire voir le contraire. Ainsi pourvû qu'il y en ait un ou deux qui suivent sans crainte le bon chemin, nostre seigneur recouvrera peu à peu par leur moyen les ames qui estoient dans l'égarement.
Renoncez donc, mes soeurs, à toutes ces craintes : méprisez ces opinions vulgaires : considerez que nous ne sommes pas dans un temps où il faille

ajoûter foy à toutes sortes de personnes, mais seulement à ceux qui conforment leur vie à la vie de Jesus-Christ : taschez de conserver toûjours vostre conscience pure : fortifiez-vous dans l'humilité : foulez aux pieds toutes les choses de la terre : demeurez inébranlables dans la foy de la sainte eglise ; et ne doutez point aprés cela que vous ne soyez dans le bon chemin. Je le repete encore : renoncez à toutes ces craintes dans les choses où il n'y a nul sujet de craindre : et si quelques-uns taschent de vous en donner, faites leur connoistre avec humilité quel est le chemin que vous tenez : dites-leur, comme il est vray, que vostre regle vous ordonne de prier sans cesse, et que vous estes obligées de la garder. Que s'ils vous répondent que cela s'entend de prier vocalement, demandez-leur s'il faut que l'esprit et le coeur soient attentifs aussi-bien dans les prieres vocales que dans les autres : et s'ils repartent qu'oüy, comme ils ne sçauroient ne le point faire, vous connoistrez qu'ils sont contraints d'avoüer qu'en faisant bien l'oraison vocale, vous ne sçauriez ne pas faire la mentale, et que vous pourrez passer mesme jusques à la contemplation s'il plaist à Dieu de vous la donner. Qu'il soit beny eternellement.

CHAPITRE VINGT-DEUXIÈME - De l'oraison mentale. Qu'elle doit toûjours estre jointe à la vocale. Des perfections infinies de Dieu. Comparaison du mariage avec l'union de l'ame avec Dieu.

Sçachez, mes filles, que la difference de l'oraison ne se doit pas prendre de nostre voix et de nos paroles, en sorte que lors que nous parlons elle soit vocale, et lors que nous nous taisons elle soit mentale. Car si en priant vocalement je m'occupe toute à considerer que je parle à Dieu : si je me tiens en sa presence ; et si je suis plus attentive à cette consideration qu'aux paroles mesme que je prononce, c'est alors que l'oraison mentale et la vocale se trouvent jointes. Si ce n'est qu'on voulust nous faire croire que l'on parle à Dieu quand en prononçant le pater on pense au monde, auquel cas je n'ay rien à dire. Mais si en parlant à un si grand seigneur vous voulez luy parler avec le respect qui luy est dû, ne devez-vous pas considerer quel il est, et quelles vous estes ? Car comment pourrez-vous parler à un roy, et luy donner le titre de majesté : ou comment pourrez-vous garder les ceremonies qui s'observent en parlant aux grands, si vous ignorez combien leur qualité est élevée au dessus de la vostre, puis que ces ceremonies dépendent ou de la difference des qualitez, ou de la coûtume et de l'usage ? Il est donc necessaire que vous en sçachiez quelque chose : autrement vous serez renvoyées comme des personnes rustiques, et ne pourrez traiter avec eux d'aucune affaire. Quelle ridicule ignorance seroit-ce, ô mon seigneur, que celle-là ? Quelle sotte simplicité seroit-ce, ô mon souverain monarque, et comment pourroit-elle se souffrir ? Vous estes roy, ô mon Dieu, mais un roy tout-puissant et eternel, parce que vous ne tenez de personne le royaume que vous possedez : et je n'entens presque jamais dire dans le credo que vostre royaume n'aura point de fin, sans en ressentir une joye particuliere.

Je vous loüe, mon Dieu, et je vous benis toûjours, parce que vostre royaume durera toûjours. Mais ne permettez pas, mon sauveur, que ceux-là puissent passer pour bons, qui lors qu'ils parlent à vous vous parlent seulement avec les lévres. Que pensez-vous dire, chrestiens, quand vous dites qu'il n'est pas besoin de faire l'oraison mentale ? Vous entendez-vous bien vous-mesmes ? Certes je pense que non. Et ainsi il semble que vous vouliez nous faire tous entrer dans vos resveries, puis que vous ne sçavez ce que c'est ny que de contemplation, ny que d'oraison mentale, ny comment on doit faire la vocale. Car si vous le sçaviez vous ne condamneriez pas en cecy ce que vous approuveriez ailleurs. C'est pourquoy, mes filles, je joindray toûjours autant que je m'en souviendray, l'oraison mentale avec la vocale, afin que ces personnes ne vous épouventent pas par leurs vains discours. Je sçay où vous peuvent mener ces pensées : et comme j'en ay moy-mesme esté assez inquietée, je souhaiterois que personne ne vous en inquietast, parce qu'il est tres-dangereux de marcher dans ce chemin avec une défiance pleine de crainte. Il vous importe extremement au contraire d'estre assurées que celuy que vous tenez est fort bon, puis qu'autrement il vous arriveroit comme au voyageur à qui l'on dit qu'il s'est égaré. Il tourne de tous costez pour retrouver son chemin, et ne gagne à ce travail que de se lasser, de perdre du temps et d'arriver beaucoup plus tard. Quelqu'un oseroit-il soûtenir que ce fust mal fait avant que de commencer à dire ses heures ou à reciter le rosaire, de penser à celuy à qui nous allons parler, et de nous remettre devant les yeux quel il est, et quels nous sommes, afin de considerer de quelle sorte nous devons traiter avec luy ? Cependant, mes soeurs, il est vray que si l'on s'aquite bien de ces deux choses, il se trouvera qu'avant que de commencer l'oraison vocale vous aurez employé quelque temps à la mentale.

N'est-il pas certain que quand nous abordons un prince pour luy parler, ce doit estre avec plus de preparation que pour parler à un païsan ou à quelque pauvre tel que nous sommes, puis que pour ceux-là il n'importe de quelle sorte nous leur parlions. Je sçay que l'humilité de ce roy est telle que quoy que je sois si rustique et que j'ignore comment il luy faut parler, il ne laisse pas de m'écouter et de me permettre d'approcher de luy. Je sçay que les anges qui sont comme ses gardes, ne me repoussent point pour m'en

empescher, parce que connoissant la bonté de leur souverain ils n'ignorent pas qu'il aime mieux la simplicité d'un petit berger, lors qu'il la voit accompagnée d'humilité et connoist que s'il en sçavoit davantage il en diroit davantage, que non pas la sublimité et l'élegance du raisonnement des plus habiles lors que cette vertu leur manque. Mais faut-il parce qu'il est si bon que nous soyons inciviles ? Et quand il ne nous feroit point d'autre faveur que de souffrir que nous nous approchions de luy, quoy qu'estant si imparfaites, pourrions-nous trop tascher de connoistre quelle est sa grandeur et son adorable pureté ? Il est vray qu'il suffit de l'approcher pour sçavoir combien il est grand, comme il suffit de sçavoir la naissance le bien et les dignitez des princes du monde pour apprendre quel est l'honneur qui leur est dû, parce que ce sont ces conditions qui le reglent, et non pas le merite de leurs personnes. ô miserable et malheureux monde ! Vous ne sçauriez, mes filles, trop loüer Dieu de la grace qu'il vous a faite de l'abandonner. Car quelle plus grande marque peut-il y avoir de son extreme corruption que ce qu'au lieu de considerer les personnes par leur merite, on ne les y considere que par les seuls avantages de la fortune, qui ne cessent pas plûtost, que tous ces honneurs s'évanoüissent.

Cela me semble si ridicule que lors que vous vous assemblerez pour prendre quelque recreation, ce vous en pourra estre un sujet assez utile que de considerer de quelle sorte les gens du monde, ainsi que de pauvres aveugles passent leur vie. ô mon souverain monarque, puissance infinie, immense bonté, supréme sagesse, principe sans principe, abîme de merveilles, beauté source de toute beauté, force qui est la force mesme ! Grand dieu dont les perfections sont également indéterminées et incomprehensibles, quand toute l'éloquence humaine et toute la connoissance d'icy bas, qui ne sont en effet qu'ignorance, seroient jointes ensemble, comment pourroient-elles nous faire comprendre la moindre de tant de perfections qu'il faudroit connoistre pour sçavoir en quelque maniere quel est ce roy par excellence qui fait seul tout nostre bon-heur et toute nostre felicité, et qui n'est autre que vous-mesme ? Lors que vous vous approchez, mes filles, de cette eternelle majesté, si vous considerez attentivement à qui vous allez parler, et aprés à qui vous parlez, le temps de mille vies telle qu'est la nostre ne suffiroit pas pour vous faire concevoir de quelle sorte il merite d'estre traité : luy devant lequel les anges

tremblent, luy qui commande par tout, qui peut tout, et en qui le vouloir et l'effet ne sont qu'une mesme chose. N'est-il donc pas raisonnable, mes filles, que nous nous réjoüissions des grandeurs de nostre epoux, et que considerant combien nous sommes heureuses d'estre ses épouses, nous menions une vie conforme à une condition si relevée ? Helas ! Mon dieu, puisque dans le monde lors que quelqu'un recherche une fille on commence par s'informer de sa qualité et de son bien, pourquoy nous qui vous sommes desja fiancées ne nous informerons-nous pas de la condition de nostre epoux avant que le mariage s'accomplisse et que nous quitions tout pour le suivre ? Si on le permet aux filles qui doivent épouser un homme mortel : nous refusera-t-on la liberté de nous enquerir qui est cet homme immortel que nous pretendons d'avoir pour epoux :quel est son pere : quel est son païs où il veut nous emmener avec luy : quelle est sa qualité : quels sont les avantages qu'il nous promet ; et sur tout quelle est son humeur, afin d'y conformer la nostre et nous efforcer de luy plaire en faisant tout ce que nous sçaurons luy estre le plus agreable ? On ne dit autre chose à une fille sinon que pour estre heureuse dans son mariage il faut qu'elle s'accommode à l'humeur de son mary, quand mesme il seroit d'une condition beaucoup inferieure à la sienne. Et l'on veut, ô mon divin epoux, que nous fassions moins pour vous contenter, et vous traitions avec un moindre respect que l'on ne traite les hommes. Mais quel droit ont-ils de se mesler de ce qui regarde vos épouses ? Ce n'est pas à eux, c'est à vous seul qu'elles doivent se rendre agreables, puis que c'est avec vous seul qu'elles doivent passer leur vie. Quand un mary vit si bien avec sa femme et a tant d'affection pour elle qu'il desire qu'elle luy tienne toûjours compagnie, n'auroit-elle pas bonne grace de ne daigner pas pour luy plaire entrer dans un sentiment si obligeant, elle qui doit mettre toute sa satisfaction dans l'amitié qu'il luy porte et qu'elle luy porte ? C'est faire oraison mentale, mes filles, de comprendre bien ces veritez. Que si vous voulez y ajoûter aussi l'oraison vocale, à la bonne heure, vous le pouvez faire. Mais lors que vous parlez à Dieu ne pensez point à d'autres choses : car en user ainsi n'est pas sçavoir ce que c'est qu'oraison mentale. Je croy vous l'avoir assez expliquée, et je prie nostre seigneur qu'il nous fasse la grace de la mettre bien en pratique.

CHAPITRE VINGT-TROISIÈME - Trois raisons pour montrer que quand on commence à s'adonner à l'oraison il faut avoir un ferme dessein de continuer. Des assistances que Dieu donne à ceux qui sont dans ce dessein.

Quand nous commençons à faire oraison il importe tellement d'avoir un ferme dessein de continuer, que pour ne m'étendre pas trop sur ce sujet je me contenteray d'en rapporter deux ou trois raisons. La premiere est, que Dieu nous estant si liberal et nous comblant sans cesse de ses faveurs, quelle apparence y auroit-il que lors que nous luy donnons ce petit soin de le prier qui nous est si avantageux, nous ne le luy donnions pas avec une pleine et entiere volonté mais seulement comme une chose que l'on preste avec intention de la retirer ? Cela ne pourroit ce me semble se nommer un don. Car si un amy redemande à son amy une chose qu'il luy a prestée, ne l'attristera-t-il pas, principalement s'il en a besoin, et s'il la consideroit desja comme sienne ? Que s'il se rencontre que celuy qui a reçû ce prest ait luy-mesme fort obligé auparavant son amy et d'une maniere tres-desinteressée, n'aura-t-il pas sujet de croire qu'il n'a ny generosité ny affection pour luy, puis qu'il ne veut pas luy laisser ce qu'il luy avoit presté pour luy servir comme d'un gage de son amitié ? Qui est l'épouse qui en recevant de son époux quantité de pierreries de tres-grand prix, ne luy veüille pas au moins donner une bague, non pour sa valeur, puis qu'elle n'a rien qui ne soit à luy, mais comme une marque qu'elle mesme jusques à la mort sera toute à luy ? Dieu merite-t-il moins qu'un homme d'estre respecté, pour oser ainsi nous mocquer de luy, en luy donnant et en retirant à l'heure-mesme ce peu qu'on luy a donné ? Si nous consumons tant de temps avec d'autres qui ne nous en sçavent point de gré, donnons au moins de bon coeur à nostre immortel epoux ce peu de temps que nous nous

resolvons de luy donner : donnons-le luy avec un esprit libre et dégagé de toutes autres pensées ; et donnons-le luy avec une ferme resolution de ne vouloir jamais le reprendre, quelques contradictions, quelques peines et quelques secheresses qui nous arrivent.
Considerons ce temps-là comme une chose qui n'est plus à nous, et qu'on nous pourroit redemander avec justice si nous ne voulions pas le donner tout entier à Dieu. Je dis tout entier, parce que discontinuer durant un jour, ou mesme durant quelques jours pour des occupations necessaires, ou pour quelque indisposition particuliere, n'est pas vouloir reprendre ce que nous avons donné. Il suffit que nostre intention demeure ferme : nostre seigneur n'est point pointilleux ; il ne s'arreste point aux petites choses ; et ainsi il ne manquera pas de reconnoistre vostre bonne volonté, puis que vous luy donnez en la luy donnant, tout ce qui est en vostre pouvoir. L'autre maniere d'agir, quoy que moins parfaite, est bonne pour ceux qui ne sont pas naturellement liberaux. Car c'est beaucoup que n'ayant pas l'ame assez noble pour donner, ils se resolvent au moins de prester. Enfin il faut faire quelque chose. Dieu est si bon qu'il prend tout en payement : il s'accommode à nostre foiblesse : il ne nous traite point avec rigueur dans le compte que nous avons à luy rendre. Quelque grande que soit nostre dette il se resout sans peine à nous la remettre pour nous gagner à luy ; et il remarque si exactement nos moindres services, que quand vous ne feriez que lever les yeux au ciel en vous souvenant de luy, vous ne devez point apprehender qu'il laisse cette action sans recompense. La seconde raison est, que quand le diable nous trouve dans cette ferme resolution, il luy est beaucoup plus difficile de nous tenter. Car il ne craint rien tant que les ames fortes et resolües, sçachant par experience le dommage qu'elles luy causent, et que ce qu'il fait pour leur nuire tournant à leur profit et à l'avantage de beaucoup d'autres, il ne sort qu'avec perte de ce combat.
Nous ne devons pas neanmoins nous y confier de telle sorte que nous tombions dans la negligence. Nous avons à faire à des ennemis tres-artificieux et fort traîtres : et comme d'un costé leur lascheté les empesche d'attaquer ceux qui se tiennent sur leurs gardes, leur malice leur donne de l'autre un tres-grand avantage sur les negligens. Ainsi quand ils remarquent de l'inconstance dans une ame, et voyent qu'elle n'a pas une volonté déterminée de perseverer dans le bien, ils ne la laissent jamais en

repos : ils l'agitent de mille craintes et luy representent des difficultez sans nombre. J'en puis parler trop assurément, parce que je ne l'ay que trop éprouvé : et j'ajoûte qu'à peine sçait-on de quelle importance est cet avis. La troisiéme raison qui rend cette ferme resolution tres-avantageuse, c'est que l'on combat avec beaucoup plus de courage lors que l'on s'est mis dans l'esprit que quoy qui puisse arriver on ne doit jamais tourner le dos. C'est comme un homme, qui dans une bataille seroit assuré qu'estant vaincu il ne pourroit esperer aucune grace du victorieux, et qu'ainsi ou durant ou aprés le combat il se faudroit resoudre à mourir ; il combatroit sans doute avec beaucoup plus d'opiniastreté, et vendroit cherement sa vie, parce qu'il se representeroit toûjours qu'il ne la peut conserver que par la victoire. Il est de mesme necessaire que nous entrions dans ce combat avec cette ferme creance, qu'à moins de nous laisser vaincre, nostre entreprise nous reüssira heureusement, et que pour peu que nous gagnions en cette occasion nous en sortirons tres-riches. Ne craignez donc point que nostre seigneur vous laisse mourir de soif en vous refusant de l'eau de cette sacrée fontaine de l'oraison : au contraire il vous invite à en boire.

Je l'ay desja dit, et je ne me puis lasser de le dire, parce que rien ne décourage tant les ames que de ne connoistre pas aussi pleinement par leur propre experience quelle est la bonté de Dieu, comme elles le connoissent par la foy. Car c'est une chose merveilleuse que d'éprouver quelles sont les faveurs qu'il fait à ceux qui marchent par ce chemin, et de quelle sorte luy seul pourvoit presque à tout ce qui leur est necessaire. Mais je ne m'étonne pas de voir que les personnes qui ne l'ont point éprouvé veulent avoir quelque assurance que Dieu leur rendra avec usure ce qu'ils luy donnent. Vous sçavez bien neanmoins que Jesus-Christ promet le centuple dés cette vie : et qu'il dit ; *demandez : et vous recevrez* . Que si vous n'ajoûtez pas foy à ce qu'il dit luy-mesme dans son evangile, dequoy me peut servir, mes soeurs, de me rompre la teste à vous le dire ? Je ne laisse pas d'avertir celles qui en doutent qu'il ne leur coûtera gueres de l'éprouver, puis qu'il y a cet avantage dans ce voyage, qu'on nous y donne plus que nous ne sçaurions ny demander ny desirer. Je sçay qu'il n'y a rien de plus veritable : et je puis produire pour témoins qui l'assureront aussi bien que moy, celles d'entre vous à qui Dieu a fait la grace de le connoistre par experience.

CHAPITRE VINGT-QUATRIÈME - De quelle sorte il faut faire l'oraison vocale pour la faire parfaitement. Et comment la mentale s'y rencontre jointe : sur quoy la sainte commence à parler du pater noster.

Je commenceray icy d'adresser mon discours à ces ames qui ne peuvent se recueillir, ny attacher leur esprit à une oraison mentale pour s'appliquer à la meditation, ny se servir pour cela de certaines considerations : et je ne veux pas nommer seulement en ce lieu les noms d'oraison mentale et de contemplation parce que je sçay certainement qu'il y a plusieurs personnes que ces seuls noms épouventent, et qu'il se pourroit faire qu'il en viendroit quelqu'une en cette maison, à cause, comme je l'ay desja dit, que toutes ne marchent pas par un mesme chemin. Ce que je veux donc maintenant vous conseiller, et je puis mesme dire vous enseigner, puis que cela m'est permis, mes filles, comme vous tenant lieu de mere par ma charge de prieure, c'est la maniere dont vous devez prier vocalement. Car il est juste que vous entendiez ce que vous dites. Et parce qu'il peut arriver que celles qui ne sçauroient appliquer leur esprit à Dieu se lassent aussi des oraisons qui sont longues, je ne parleray point de celles-là, mais seulement de celles ausquelles en qualité de chrestiennes nous sommes necessairement obligées, qui sont le *pater noster et l'ave maria* , afin que l'on ne puisse pas dire que nous parlons sans sçavoir ce que nous disons : si ce n'est que l'on croye qu'il suffit de prier ainsi par coûtume, et qu'on se doit contenter de prononcer des paroles sans les entendre. Je laisse cela à decider aux sçavans sans me mesler d'en juger ; et je desire seulement, mes soeurs, que nous ne nous en contentions pas. Car il me semble que lors que je dis le *credo* il est juste que je sçache ce que je croy : et que quand je dis nostre pere je sçache qui est ce pere, et qui est aussi ce maistre qui nous enseigne à faire cette oraison.

Si vous dites le bien sçavoir, et qu'ainsi il n'est pas besoin de vous en faire souvenir, cette réponse n'est pas bonne, puis qu'il y a grande difference entre maistre et maistre. Que si ce seroit une extreme ingratitude et que de bons disciples ne peuvent avoir de ne se pas souvenir de ceux qui nous instruisent icy-bas, principalement si ce sont des personnes de sainte vie, et que ce qu'ils nous enseignent regarde nostre salut, je prie Dieu de tout mon coeur de ne pas permettre que recitant une priere si sainte, nous manquions à nous souvenir du divin maistre qui nous l'a enseignée avec tant d'amour, et tant de desir qu'elle nous soit profitable. Premierement vous sçavez que nostre seigneur nous apprend que pour bien prier on doit se retirer en particulier ainsi qu'il l'a toûjours pratiqué luy-mesme, non qu'il eust besoin de cette retraite, mais pour nostre instruction et pour nous en donner l'exemple. Or comme je vous l'ay desja dit, l'on ne peut parler en mesme-temps à Dieu et au monde, ainsi que font ceux qui en priant d'un costé écoutent de l'autre ceux qui parlent, ou s'arrestent à tout ce qui leur vient dans l'esprit, sans tascher d'en retirer leur pensée. Il faut en excepter certaines indispositions et certains temps, principalement quand ce sont des personnes melancholiques ou sujettes à des maux de teste, puisque quelques efforts qu'elles fassent elles ne s'en peuvent empescher : ou bien lors que Dieu permet pour l'avantage de ceux qui le servent que ces nuages se forment dans leur esprit, et que quelques peines qu'ils leur donnent et quelque soin qu'ils prennent de les dissiper, ils ne le sçauroient, ny avoir attention à ce qu'ils disent, ny arrester leur pensée à quoy que ce soit ; mais l'ont si errante et si vagabonde, que si l'on voyoit ce qui se passe en eux on les prendroit pour des frenetiques.

Lors dis-je que Dieu permet que cela arrive, le desplaisir qu'ils en auront leur fera connoistre qu'il n'y a point de leur faute. Et il ne faut pas qu'ils se tourmentent et qu'ils se lassent en s'efforçant de ranger leur entendement à la raison dans un temps où il n'en est pas capable, parce que ce seroit encore pis. Mais ils doivent prier comme ils pourront, et mesme ne point prier dans ce temps ou leur ame est comme un malade à qui il faut donner un peu de repos, et il faut qu'ils se contentent de s'employer à d'autres actions de vertu. C'est la maniere dont en doivent user ceux qui ont soin de leur salut, et qui sçavent qu'il ne faut pas parler tout ensemble à Dieu et au monde. Ce qui dépend de nous est de tascher à demeurer seules avec Dieu :

et je le prie que cela suffise pour nous faire comprendre avec qui nous sommes alors, et ce qu'il daigne répondre à nos demandes. Car croyez-vous qu'il se taise encore que nous ne l'entendions pas ? Non certes ; mais il parle à nostre coeur toutes les fois que nous luy parlons du coeur : et il est bon que chacune de nous considere que c'est à elle en particulier que le seigneur apprend à faire cette divine priere. Or comme le maistre se tient proche de son disciple, et ne s'éloigne jamais tant qu'il ait besoin de crier à haute voix pour se faire entendre de luy : je desire de mesme que vous sçachiez que pour bien dire le *pater noster* il ne faut pas que vous vous éloigniez de ce divin maistre qui vous a appris à le dire. Vous me respondrez peut-estre, qu'en user ainsi c'est mediter, et que vous ne pouvez ny ne desirez faire autre chose que de prier vocalement. Car il y a des personnes si impatientes et qui aiment tant leur repos, que n'estant pas accoustumées à se recueillir dans le commencement de la priere, et ne voulant pas se donner la moindre peine, elles disent qu'elles ne sçavent ny ne peuvent faire davantage que de prier vocalement.

Je demeure d'accord que ce que je viens de proposer se peut appeller oraison mentale. Mais j'avouë ne comprendre pas comment on la peut separer de la vocale si on a dessein de la bien faire, et de considerer à qui l'on parle : car ne devons-nous pas tascher d'avoir de l'attention en priant ? Dieu veüille qu'avec tous ces soins nous puissions bien dire le *pater* sans que nostre esprit se laisse aller à quelque pensée extravagante. Le meilleur remede que j'y trouve aprés l'avoir éprouvé diverses fois, est de tascher d'arrester nostre esprit sur celuy qui nous a prescrit cette priere. Ne vous laissez donc point aller à l'impatience ; mais essayez de vous accoûtumer à une chose qui vous est si necessaire.

CHAPITRE VINGT-CINQUIÈME - Qu'on peut passer en un instant de l'oraison vocale à la contemplation parfaite. Difference entre la contemplation et l'oraison qui n'est que mentale. Et en quoy cette derniere consiste. Di

Or afin que vous ne vous imaginiez pas, mes filles, que l'on tire peu de profit de la priere vocale faite avec la perfection que j'ay dit, je vous assure qu'il se pourra faire qu'en recitant le *pater* ou quelque autre oraison vocale Dieu nous fera passer tout d'un coup dans une parfaite contemplation. C'est ainsi qu'il nous fait connoistre qu'il écoute celuy qui luy parle, et abaisse sa grandeur jusques à daigner luy parler aussi, en tenant son esprit comme en suspens, en arrestant ses pensées, et en luy liant la langue de telle sorte, que quand il le voudroit il ne pourroit proferer une seule parole qu'avec une extreme peine. Nous connoissons alors certainement que ce divin maistre nous instruit sans nous faire entendre le son de sa voix, mais en tenant les puissances de nostre ame comme suspenduës, parce qu'au lieu de nous aider en agissant, elles ne pourroient agir sans nous nuire. Les personnes que nostre seigneur favorise d'une telle grace se trouvent dans la joüissance de ce bon-heur sans sçavoir comment elles en joüissent. Elles se trouvent embrazées d'amour sans sçavoir comment elles aiment. Et elles trouvent qu'elles possedent ce qu'elles aiment sans sçavoir comment elles le possedent. Tout ce qu'elles peuvent faire est de connoistre que l'entendement ne sçauroit aller jusques à s'imaginer, ny le desir jusques à souhaiter un aussi grand bien qu'est celuy dont elles joüissent. Leur volonté l'embrasse sans sçavoir de quelle sorte elle l'embrasse : et selon le peu que ces ames sont capables de comprendre, elles voyent que ce bien est d'un tel prix que tous les travaux de la terre joints ensemble ne sçauroient jamais le meriter. C'est un don de celuy qui a creé le ciel et la terre, et qu'il tire des

tresors de sa sagesse et de sa toute-puissance pour en gratifier qui il luy plait.
Voila, mes filles, ce que c'est que la contemplation parfaite : et vous pouvez connoistre maintenant en quoy elle differe de l'oraison mentale, qui ne consiste comme je l'ay dit qu'à penser et à entendre ce que nous disons ; à qui nous le disons ; et qui nous sommes, nous qui avons la hardiesse d'entretenir un si grand seigneur. Avoir ces pensées et autres semblables telles que sont celles du peu de service que nous avons rendu à un tel maistre, et de la grandeur de nostre obligation à le servir, c'est proprement l'oraison mentale. Ne vous imaginez pas qu'il y ait autre difference : et que le nom ne vous fasse point de peur comme s'il enfermoit quelque mystere incomprehensible. Dire le *pater noster et l'ave maria* , ou quelque autre priere, c'est une oraison vocale : mais si elle n'est accompagnée de la mentale, jugez je vous prie quel beau concert ce seroit, puisque quelquefois les paroles ne se suivroient seulement pas. Nous pouvons quelque chose de nous-mesmes avec l'assistance de Dieu dans ces deux sortes d'oraison, la mentale, et la vocale. Mais quant à la contemplation dont je viens de vous parler, nous n'y pouvons rien du tout. Nostre seigneur y opere seul : c'est son ouvrage : et comme cet ouvrage est au dessus de la nature, la nature n'y a nulle part. Or dautant que j'en ay parlé fort au long et le plus clairement que j'ay pû dans la relation que j'ay écrite de ma vie par l'ordre de mes superieurs, je ne le repeteray point icy, et me contenteray d'en dire seulement un mot en passant. Que si celles qui seront si heureuses que d'arriver à cet estat de contemplation peuvent avoir l'écrit dont je parle, elles y trouveront quelques points et quelques avis dans lesquels nostre seigneur a voulu que je reüssisse assez bien.
Ces avis pourront beaucoup les consoler et leur estre utiles selon mon opinion et celle de quelques personnes qui les ont vûs, et qui les gardent par l'estime qu'ils en font : ce que je ne vous dirois pas sans cela, puis que j'aurois honte de vous porter à faire quelque cas d'une chose qui vient de moy, et que nostre seigneur sçait combien grande est la confusion avec laquelle j'écris la pluspart de ce que j'écris. Mais qu'il soit beny à jamais de me souffrir toute imparfaite que je suis. Que celles donc comme je l'ay dit, que Dieu favorisera de cette oraison surnaturelle taschent aprés ma mort d'avoir cet écrit où j'en parle si particulierement. Et quant aux autres,

qu'elles se contentent de s'efforcer de pratiquer ce que je dis dans celuy-cy, afin que nostre seigneur la leur donne, en faisant pour cela de leur costé, tant par leurs actions que par leurs prieres, tous les efforts qui seront en leur pouvoir, et qu'aprés ils le laissent faire. Car luy seul la peut donner : et il ne vous la refusera pas pourvû que vous ne demeuriez point à moitié chemin : mais marchiez toûjours courageusement pour arriver à la fin de cette carriere sainte.

CHAPITRE VINGT-SIXIÈME - Des moyens de recueillir ses pensées pour tascher de joindre l'oraison mentale à la vocale.

Il faut revenir maintenant à nostre oraison vocale, afin d'apprendre à prier de telle sorte en cette maniere, qu'encore que nous ne nous en appercevions pas, Dieu y joigne aussi l'oraison mentale. Vous sçavez qu'il faut la commencer par l'examen de conscience ; puis dire le *confiteor* , et faire le signe de la croix. Mais estant seules lors que vous vous employez à une si sainte occupation, taschez, mes filles, d'avoir compagnie. Et quelle meilleure compagnie pourrez-vous avoir que celuy-là mesme qui vous a enseigné l'oraison que vous allez dire ? Imaginez-vous donc, mes soeurs, que vous estes avec nostre seigneur Jesus-Christ : considerez avec combien d'amour et d'humilité il vous a appris à faire cette priere ; et croyez-moy ne vous éloignez jamais si vous pouvez d'un amy si parfait et si veritable. Que si vous vous accoûtumez à demeurer avec luy, et qu'il connoisse que vous desirez de tout vostre coeur non seulement de ne le perdre point de vûë, mais de faire tout ce qui sera en vostre puissance pour essayer de luy plaire, vous ne pourrez comme l'on dit d'ordinaire, le chasser d'auprés de vous : jamais il ne vous abandonnera : il vous assistera dans tous vos besoins ; et quelque part que vous alliez il vous tiendra toûjours compagnie. Or croyez-vous que ce soit un bonheur et un secours peu considerable que d'avoir sans cesse à ses costez un tel amy ? ô mes soeurs, vous qui ne sçauriez beaucoup discourir avec l'entendement, ny porter vos pensées à mediter sans vous trouver aussi-tost distraites, accoûtumez-vous, je vous en prie à ce que je viens de dire. Je sçay par ma propre experience que vous le pouvez : car j'ay passé plusieurs années dans cette peine de ne pouvoir arrester mon esprit durant l'oraison, et j'avoüe qu'elle est tres-grande.

Mais si nous demandons à Dieu avec humilité qu'il nous en soulage, il est si bon qu'assurément il ne nous laissera pas ainsi seules, et nous viendra

tenir compagnie. Que si nous ne pouvons aquerir ce bonheur en un an, aquerons-le en plusieurs années. Car doit-on plaindre le temps à une occupation où il est si utilement employé ? Et qui nous empesche de l'y employer ? Je vous dis encore, que l'on peut s'y accoûtumer en travaillant à s'approcher toûjours d'un si bon maistre. Je ne vous demande pas neanmoins de penser continuellement à luy, de former plusieurs raisonnemens, et d'appliquer vostre esprit à faire de grandes et de subtiles considerations : mais je vous demande seulement de le regarder. Car si vous ne pouvez faire davantage, qui vous empesche de tenir au moins durant un peu de temps les yeux de vostre ame attachez sur cet adorable epoux de vos ames ? Quoy ? Vous pouvez bien regarder des choses difformes, et vous ne pourriez pas regarder le plus beau de tous les objets imaginables ? Que si aprés l'avoir consideré vous ne le trouvez pas beau, je vous permets de ne le plus regarder, quoy que cet epoux celeste ne cesse jamais de tenir ses yeux arrestez sur vous. Helas ! Encore qu'il ait souffert de vous mille indignitez il ne laisse pas de vous regarder : et vous croiriez faire un grand effort si vous détourniez vos regards des choses exterieures pour les jetter quelquefois sur luy ? Considerez, comme le dit l'epouse dans le cantique, qu'il ne desire autre chose sinon que nous le regardions. Ainsi pourvû que vous le cherchiez vous le trouverez tel que vous le desirerez. Car il prend tant de plaisir à voir que nous attachions nostre vûë sur luy, qu'il n'y a rien qu'il ne fasse pour nous y porter. On dit que les femmes pour bien vivre avec leurs maris doivent suivre tous leurs sentimens, témoigner de la tristesse lors qu'ils sont tristes, et de la joye quand ils sont gais, quoy qu'elles n'en ayent point dans le coeur :
(ce qui en passant vous doit faire remarquer, mes soeurs, de quelle sujetion il a plû à Dieu de nous délivrer). C'est-là veritablement et sans rien exagerer de quelle sorte nostre seigneur traite avec nous : car il veut que nous soyons les maistresses : il s'assujetit à nos desirs, et se conforme à nos sentimens. Ainsi si vous estes dans la joye considerez-le ressuscité : et alors quel contentement sera le vostre de le voir sortir du tombeau tout éclatant de perfections, tout brillant de majesté, tout resplendissant de lumiere, et tout comblé du plaisir que donne à un victorieux le gain d'une sanglante bataille qui le rend maistre d'un si grand royaume qu'il a conquis seulement pour vous le donner. Pourrez-vous aprés cela croire que c'est

beaucoup faire de jetter quelquefois les yeux sur celuy qui veut ainsi vous mettre le sceptre à la main et la couronne sur la teste ? Que si vous estes tristes ou dans la souffrance, considerez-le allant au jardin, et jugez quelles doivent estre les peines dont son ame estoit accablée, puis qu'encore qu'il fust non seulement patient, mais la patience mesme, il ne laissa pas de faire connoistre sa tristesse et de s'en plaindre. Considerez-le attaché à la colomne par l'excés de l'amour qu'il a pour nous, accablé de douleurs, déchiré à coups de foüet, persecuté des uns, outragé des autres, transy de froid, renoncé et abandonné par ses amis, et dans une si grande solitude qu'il vous sera facile de vous consoler avec luy seule à seul. Ou bien considerez-le chargé de sa croix sans que mesme en cet estat on luy donne le temps de respirer. Car pourvû que vous taschiez de vous consoler avec ce divin sauveur, et que vous tourniez la teste de son costé pour le regarder, il oubliera ses douleurs pour faire cesser les vostres : et quoy que ses yeux soient tout trempez de ses larmes, sa compassion les luy fera arrester sur vous avec une douceur inconcevable.

Si vous sentez, mes filles, que vostre coeur soit attendry en voyant vostre epoux en cet estat : si ne vous contentant pas de le regarder vous prenez plaisir de vous entretenir avec luy, non par des discours étudiez, mais avec des paroles simples qui luy témoignent combien ce qu'il souffre vous est sensible : ce sera alors que vous pourrez luy dire : ô seigneur du monde et vray epoux de mon ame, est-il possible que vous vous trouviez reduit à une telle extremité ? ô mon sauveur et mon Dieu, est-il possible que vous ne dédaigniez pas la compagnie d'une aussi vile creature que je suis ? Car il me semble que je remarque à vostre visage que vous tirez quelque consolation de moy. Comment se peut-il faire, que les anges vous laissent seul, et que vostre pere vous abandonne sans vous consoler ? Puis donc que cela est ainsi, et que vous voulez bien tant souffrir pour l'amour de moy ; qu'est-ce que ce peu que je souffre pour l'amour de vous, et dequoy me puis-je plaindre ? Je suis tellement confuse de vous avoir vû en ce déplorable estat, que je suis resoluë de souffrir tous les maux qui me pourront arriver, et de les considerer comme des biens, afin de vous imiter en quelque chose. Marchons donc ensemble, mon sauveur, je suis resoluë de vous suivre en quelque part que vous alliez, et je passeray par tout où vous passerez. Embrassez ainsi, mes filles, la croix de vostre divin

redempteur : et pourvû que vous le soulagiez en luy aidant à la porter, souffrez sans peine que les juifs vous foulent aux pieds : méprisez tout ce qu'ils vous diront : fermez les oreilles à leurs insolences : et quoy que vous trébuchiez et que vous tombiez avec vostre saint epoux n'abandonnez point cette croix. Considerez l'excés inconcevable de ses souffrances : et quelque grandes que vous vous imaginiez que soient les vostres, et quelque sensibles qu'elles vous soient, elles vous sembleront si legeres en comparaison des siennes que vous vous trouverez toutes consolées.

Vous me demanderez peut-estre, mes soeurs, comment cela se peut pratiquer, et me direz que si vous aviez pû voir des yeux du corps nostre sauveur lors qu'il estoit dans le monde, vous auriez avec joye suivy ce conseil sans les détourner jamais de dessus luy. N'ayez point je vous prie cette creance. Quiconque ne veut pas maintenant faire un peu d'effort pour se recueillir et le regarder au dedans de soy, ce qui se peut sans aucun peril et en y apportant seulement un peu de soin, auroit beaucoup moins pû se resoudre à demeurer avec la Madelaine au pied de la croix lors qu'il auroit eu devant ses yeux l'objet de la mort. Car quelles ont esté à vostre avis les souffrances de la glorieuse Vierge et de cette bienheureuse sainte ? Que de menaces ! Que de paroles injurieuses ! Que de rebuts et que de mauvais traitemens ces ministres du démon ne leur firent-ils point éprouver ? Ce qu'elles endurerent devoit sans doute estre bien terrible : mais comme elles estoient plus touchées de ces souffrances du fils de Dieu que des leurs propres, une plus grande douleur en étouffoit une moindre. Ainsi, mes soeurs, vous ne devez pas vous persuader que vous auriez pû supporter de si grands maux, puis que vous ne sçauriez maintenant en souffrir de si petits. Mais en vous y exerçant vous pourrez passer des uns aux autres. Pour vous y aider choisissez entre les images de nostre seigneur celle qui vous donnera le plus de devotion, non pour la porter seulement sur vous sans la regarder jamais ; mais pour vous faire souvenir de parler souvent à luy ; et il ne manquera pas de vous mettre dans le coeur et dans la bouche ce que vous aurez à luy dire. Puis que vous parlez bien à d'autres personnes, comment les paroles vous pourroient-elles manquer pour vous entretenir avec Dieu ? Ne le croyez pas, mes soeurs.

Et pour moy je ne sçaurois croire que cela puisse arriver pourvû que vous vous y exerciez. Car si vous ne le faites, qui doute que les paroles ne vous

manquent, puis qu'en cessant de converser avec une personne elle nous devient comme étrangere, quand mesme elle nous seroit conjointe de parenté, et nous ne sçavons que luy dire, parce que la parenté et l'amitié s'évanoüissent lors que la communication cesse. C'est aussi un autre fort bon moyen pour s'entretenir avec Dieu que de prendre un livre en langue vulgaire, afin de recueillir l'entendement pour pouvoir bien faire ensuite l'oraison vocale, et pour y accoûtumer l'ame peu à peu par de saints artifices et de saints attraits, sans la dégoûter ny l'intimider. Representez-vous que depuis plusieurs années vous estes comme une femme qui a quité son mary, et que l'on ne sçauroit porter à retourner avec luy sans user de beaucoup d'adresse. Voilà l'estat où le peché nous a reduits. Nostre ame est si accoûtumée à se laisser emporter à tous ses plaisirs, ou pour mieux dire à toutes ses peines, qu'elle ne se connoist plus elle-mesme. Ainsi pour faire qu'elle veüille retourner en sa maison, il faut user de mille artifices : car autrement, et si nous n'y travaillons peu à peu, nous ne pourrons jamais en venir à bout. Mais je vous assure encore que pourvû que vous pratiquiez avec grand soin ce que je viens de vous dire, le profit que vous en ferez sera tel que nulles paroles ne sont capables de l'exprimer. Tenez-vous donc toûjours auprés de ce divin maistre avec un tres-grand desir d'apprendre ce qu'il vous enseignera. Il vous rendra sans doute de bonnes disciples, et ne vous abandonnera point, à moins que vous ne l'abandonniez vous-mesmes. Considerez attentivement toutes ses paroles.

Les premieres qu'il prononcera vous feront connoistre l'extreme amour qu'il vous porte. Et que peut-il y avoir de plus doux et de plus agreable à un bon disciple que de voir que son maistre l'aime ?

CHAPITRE VINGT-SEPTIÈME - Sur ces paroles du pater : nostre pere qui estes dans les cieux. Et combien il importe à celles qui veulent estre les veritables filles de Dieu de ne point faire cas de leur noblesse.

Nostre pere qui estes dans les cieux. ô seigneur mon Dieu, qu'il paroist bien que vous estes le pere d'un tel fils : et que vostre fils fait bien connoistre qu'il est le fils d'un tel pere. Soyez beny eternellement. N'auroit-il donc pas suffy de nous accorder à la fin de nostre oraison une faveur si excessive ? Mais nous ne l'avons pas plûtost commencée que vous nous comblez de tant de bien-faits, qu'il seroit à desirer que l'étonnement que nostre esprit en auroit le rendant incapable de proferer la moindre parole, nostre seule volonté fust toute occupée de vous. ô mes filles, que ce seroit bien icy le lieu de parler de la contemplation parfaite, et de faire que l'ame rentrast dans soy-mesme pour pouvoir mieux s'élever au dessus d'elle, afin d'apprendre de ce saint fils quel est ce lieu où il dit que son pere qui est dans les cieux fait sa demeure. Quitons la terre, mes filles. Car quelle apparence qu'aprés avoir compris quel est l'excés d'une si grande faveur, nous en tinssions si peu de compte que de demeurer encore sur la terre ? ô vray fils de Dieu et mon vray seigneur, comment dés la premiere parole que nous vous disons nous donnez-vous tant tout à la fois ? Comment vous humiliez-vous jusques à un tel excés d'abaissement que de vous unir à nous dans nos demandes, en voulant et en faisant que des creatures aussi viles et aussi miserables que nous sommes vous ayent pour frere ? Et comment nous donnez-vous au nom de vostre pere eternel tout ce qui se peut donner, en l'obligeant à nous reconnoistre pour ses enfans ? Car vos paroles ne sçauroient manquer d'avoir leur effet. Ainsi vous l'obligez à les accomplir : ce qui l'engage à d'étranges suites, puis

qu'estant nostre pere il doit oublier toutes nos offenses, pourvû que nous retournions à luy comme fit l'enfant prodigue : il doit nous consoler dans nos peines : il doit nous nourrir comme estant incomparablement le meilleur de tous les peres, puis qu'il est infiniment parfait en tout : et enfin il nous doit rendre heritiers avec vous de son royaume.

Considerez, ô mon sauveur, que pour ce qui est de vous, l'amour que vous nous portez est si extreme, que vous n'avez nul égard à vos interests. Vous avez esté sur la terre semblable à nous lors que vous vous estes revestu de chair en vous revestant de nostre nature ; et ainsi vous avez quelque raison de vous interesser dans nos avantages. Mais considerez d'un autre costé que vostre pere eternel est dans le ciel. C'est vous-mesme qui le dites : et il est juste que vous preniez soin de ce qui regarde son honneur. N'est-ce pas assez que vous ayez bien voulu estre des-honoré pour l'amour de nous ? Ne touchez point à l'honneur de vostre pere, et ne l'engagez pas d'accorder des graces si excessives à des creatures aussi méchantes que nous sommes, et qui en seront si méconnoissantes. Certes vous avez bien montré, ô mon doux Jesus, que vostre pere et vous n'estes qu'une mesme chose : que vostre volonté est toûjours la sienne, et que la sienne est toûjours la vostre. Car comment pouvez-vous, mon seigneur, faire voir plus clairement jusques où va l'amour que vous nous portez, qu'en ce qu'ayant caché au démon avec tant de soin que vous estiez le fils de Dieu, rien n'a pû vous empescher de nous accorder une aussi grande faveur que celle de nous le faire connoistre ? Et quel autre que vous estoit capable de nous donner cette heureuse connoissance ? Ainsi je voy bien, mon sauveur, que vous avez parlé pour vous et pour nous comme un fils qui est tres-cher à son pere, et que vous estes si puissant que l'on accomplit dans le ciel tout ce que vous dites sur la terre. Soyez à jamais beny, seigneur, vous qui prenez un si grand plaisir à donner, que rien ne vous peut empescher de donner sans cesse. Que vous en semble, mes filles, trouvez-vous que ce maistre qui commence par nous combler de tant de faveurs, afin que nous affectionnant à luy nous soyons capables d'apprendre ce qu'il nous enseigne, soit un bon maistre ? Et croyez-vous que nous devions nous contenter de proferer seulement des lévres cette parole de pere sans en concevoir le sens pour estre touchées jusques dans le fond de l'ame de l'excés d'un si grand amour ?

Car y a-t-il quelque enfant qui estant persuadé de la bonté de la grandeur, et de la puissance de son pere ne desirast pas de le connoistre ? Que si toutes ces qualitez ne se rencontroient pas dans un pere, je ne m'étonnerois pas qu'on ne voulust point estre reconnu pour son fils, puis que le monde est aujourd'huy si corrompu, que quand le fils se voit dans une condition plus relevée que n'est celle de son pere, il tient à deshonneur de l'avoir pour pere. Cet étrange abus ne s'étend pas graces à Dieu jusques à nous : et il ne permettra jamais s'il luy plait que l'on ait en cette maison la moindre pensée qui en approche. Nous serions dans un enfer et non pas dans un monastere, si celle dont la naissance est la plus noble ne parloit moins de ses parens que ne font les autres, puis qu'il doit y avoir entre nous toutes une égalité parfaite. ô sacré college des apostres ! S Pierre qui n'estoit qu'un pauvre pescheur y fut preferé à S Barthelemy, quoy qu'il fust à ce que quelques-uns disent fils d'un roy. Et nostre seigneur le voulut ainsi, parce qu'il sçavoit ce qui se devoit passer dans le monde touchant ces avantages de la naissance. Estant tous comme nous sommes formez de terre, les contestations qui arrivent sur ce sujet sont comme si l'on disputoit laquelle des deux diverses sortes de terre seroit la plus propre à faire des briques ou du mortier. ô mon sauveur, quelle belle question ! Dieu nous garde, mes soeurs, de contester jamais sur des sujets si frivoles, quand ce ne seroit qu'en riant. J'espere que sa divine majesté nous accordera cette grace. Que si l'on apperçoit en quelqu'une de vous la moindre chose qui en approche, il faut aussi-tost y remedier : il faut que cette personne apprehende d'estre un Judas entre les apostres : et il faut qu'on luy donne des penitences jusques à ce qu'elle comprenne qu'elle ne meritoit pas seulement d'estre considerée comme une fort mauvaise terre.

Ô que vous avez un bon pere, mes filles, en celuy que vous donne nostre bon Jesus ! Que l'on n'en connoisse donc point icy d'autre de qui l'on parle ; et travaillez à vous rendre telles que vous soyez dignes de recevoir des faveurs de luy, et de vous abandonner entierement à sa conduite. Vous pouvez vous assurer qu'il ne vous rejettera pas, pourvû que vous luy soyez bien obeïssantes. Et qui seroient celles qui refuseroient de faire tous leurs efforts pour ne point perdre un tel pere ? Helas ! Que vous avez en cela de grands sujets de consolation ! Je vous les laisse à mediter afin de ne m'étendre pas davantage. Quelque vagabondes que soient vos pensées vous

ne sçauriez en considerant un tel fils et un tel pere ne point trouver avec eux le S Esprit. Je le prie de tout mon coeur d'enflâmer vostre volonté, et de l'attacher par les liens de son ardent et puissant amour, si l'extreme interest que vous avez de l'y attacher vous-mesmes n'est pas capable de vous y porter.

CHAPITRE VINGT-HUITIÈME - La sainte continuë à expliquer ces paroles de l'oraison dominicale : nostre pere qui estes dans les cieux. Et traite de l'oraison de recueillement.

Voyons maintenant ce qu'entend vostre maistre par ces paroles : *qui estes dans les cieux* . Car croyez-vous qu'il importe peu de sçavoir ce que c'est que le ciel, et où il faut aller chercher vostre tres-saint et divin pere ? Je vous assure que tous les esprits distraits ont un tres-grand besoin non seulement de le croire, mais de tascher de le connoistre par experience, parce que c'est l'une des choses qui arreste le plus l'entendement, et fait que l'ame se recueille davantage en elle-mesme. Vous sçavez bien desja que Dieu est par tout. Or comme par tout où est le roy, là est la cour : ainsi par tout où est Dieu, là est le ciel. Et vous n'aurez pas sans doute de la peine à croire que toute la gloire se rencontre où son eternelle majesté se trouve. Considerez ce que dit S Augustin, qu'aprés avoir cherché Dieu de tous costez il le trouva dans luy-mesme. Pensez-vous qu'il soit peu utile à une ame qui est distraite de comprendre cette verité, et de connoistre qu'elle n'a point besoin d'aller au ciel afin de parler à son divin pere pour trouver en luy toute sa joye, ny de crier de toute sa force pour s'entretenir avec luy ? Il est si proche de nous, qu'encore que nous ne parlions que tout bas il ne laisse pas de nous entendre, et nous n'avons point besoin d'aisles pour nous élever vers luy. Il suffit de nous tenir dans la solitude, de le regarder dans nous-mesmes, et de ne nous éloigner jamais de la compagnie d'un si divin hoste. Nous n'avons qu'à luy parler avec grande humilité comme à nostre pere : à luy demander nos besoins avec grande confiance : à luy faire entendre toutes nos peines : à le supplier d'y apporter le remede ; et à reconnoistre en mesme temps que nous ne sommes pas dignes de porter le nom de ses enfans.

Gardez-vous bien, mes filles, de ces fausses retenuës que pratiquent certaines personnes qui croyent faire en cela des actions d'humilité. Car si le roy vous gratifioit de quelque faveur : y auroit-il de l'humilité à la refuser ? Nullement : mais il y en auroit au contraire à l'accepter et à vous réjoüir de la recevoir, pourvû que vous reconnussiez en mesme temps que vous en estes indignes. Certes ce seroit une plaisante humilité si le roy du ciel et de la terre venoit dans mon ame pour m'honorer de ses faveurs et s'entretenir avec moy, de ne daigner par humilité ny luy parler, ny demeurer avec luy, ny recevoir ce qu'il luy plairoit de me donner : mais de le quiter et le laisser seul : et que quoy qu'il me pressast et me priast mesme de luy demander quelque chose, je voulusse par humilité demeurer dans mon indigence et dans ma misere ; et qu'ainsi je l'obligeasse de s'en aller parce qu'il verroit que je ne pourrois me resoudre à profiter de ses graces. Laissez-là, mes soeurs, je vous prie ces belles humilitez. Traitez avec Jesus-Christ comme avec vostre pere, comme avec vostre frere, comme avec vostre seigneur, et comme avec vostre époux, tantost d'une maniere, et tantost d'une autre. Car il vous apprendra luy-mesme de quelle maniere vous devez agir pour le contenter et pour luy plaire. Ne soyez pas si simples et si stupides que d'y manquer. Au contraire priez-le de vous tenir la parole qu'il vous a donnée ; et demandez-luy que puis qu'il veut bien estre vostre époux, il vous traite comme ses épouses. Enfin vous ne sçauriez trop considerer combien il vous importe de bien comprendre cette verité que nostre seigneur est au dedans de nous-mesmes, et que nous devons nous efforcer d'y demeurer avec luy. Cette maniere d'oraison quoy que vocale, fait qu'on se recueille beaucoup plûtost, et on en tire de grands avantages.

On la nomme oraison de recueillement, parce que l'ame y recueille toutes ses puissances, et entre dans elle-mesme avec son Dieu, qui l'instruit et luy donne l'oraison de quietude beaucoup plus promtement par ce moyen que par nul autre. Car estant là avec luy elle peut penser à sa passion ; et l'ayant present devant ses yeux l'offrir à son pere sans que son esprit se lasse en l'allant chercher ou au jardin, ou à la colomne, ou sur le calvaire. Celles qui pourront s'enfermer comme je viens de le dire dans ce petit ciel de nostre ame où elles trouvent celuy qui en est le createur aussi bien que de la terre, et qui s'accoûtumeront à ne rien regarder hors de là, et à ne se mettre point

en un lieu où leurs sens exterieurs se puissent distraire, doivent croire qu'elles marchent dans un excellent chemin, et qu'avançant beaucoup en peu de temps elles boiront bien-tost de l'eau de la celeste fontaine. C'est comme celuy qui voyageant sur la mer avec un vent favorable arrive dans peu de jours où il veut aller : au lieu que ceux qui vont par terre en employent beaucoup davantage. Car quoy qu'estant en cet estat nous ne puissions pas dire que nous sommes desja en pleine mer, vû que nous n'avons pas encore tout à fait quité la terre, nous y sommes neanmoins en quelque sorte, puis qu'en recueillant nos sens et nos pensées nous faisons pour la quiter tout ce qui est en nostre pouvoir. Que si ce recueillement est veritable on n'a pas peine à le connoistre, parce qu'il opere un certain effet que celuy qui l'a éprouvé comprend mieux que je ne sçaurois vous le faire entendre. C'est que l'ame dans ces momens favorables que Dieu luy donne se trouvant libre et victorieuse, penetre le neant des choses du monde, s'éleve vers le ciel et à l'imitation de ceux qui se retranchent dans un fort pour se mettre à couvert des attaques de leurs ennemis ; elle retire ses sens de ce qui est exterieur et s'en éloigne de telle sorte, que sans y faire reflexion les yeux du corps se ferment d'eux-mesmes aux choses visibles, et ceux de l'esprit s'ouvrent et deviennent plus clairvoyans pour les invisibles.

Aussi ceux qui marchent par ce chemin ont presque toûjours les yeux fermez durant la priere : ce qui est une coûtume excellente et utile pour plusieurs choses. Car encore qu'il se faille faire d'abord quelque violence pour ne point regarder des objets sensibles, cela n'arrive qu'au commencement, parce que quand on y est accoûtumé il se faudroit faire une plus grande violence pour les ouvrir qu'on n'en faisoit auparavant pour les fermer. Il semble alors que l'ame comprend qu'elle se fortifie de plus en plus aux dépens du corps ; et que le laissant seul et affoibly, elle aquiert une nouvelle vigueur pour le combatre. Or quoy que d'abord on ne s'apperçoive pas de ce que je viens de dire, à cause que ce recueillement de l'ame à plusieurs degrez differens, et que celuy-cy ne produit pas cet effet ; toutefois si ensuite des peines que le corps souffre au commencement en voulant resister à l'esprit sans comprendre qu'il se ruine luy-mesme en ne s'y assujetissant pas, nous nous faisons violence durant quelques jours et nous y accoûtumons, nous connoistrons clairement le profit que nous y

aurons fait, puis qu'aussi-tost que nous commencerons à prier, nous verrons que sans y rien contribuer de nostre part, les abeilles viendront d'elles-mesmes à la ruche pour travailler à faire le miel, parce que nostre seigneur veut que pour recompense de nostre travail nostre volonté devienne de telle sorte la maistresse de nos sens, qu'aussi-tost qu'elle leur fait le moindre signe de se vouloir recueillir, ils luy obeïssent et se recueillent avec elle. Que si aprés ils s'échapent, c'est toûjours beaucoup qu'ils luy ayent esté soûmis, puis qu'ils ne s'en vont alors que comme des esclaves qui sortent de la maison de leur maistre sans faire le mal qu'ils auroient pû faire, et que quand la volonté les rappelle ils reviennent plus viste qu'ils ne s'en estoient allez.

Il arrive mesme que cela s'estant passé diverses fois de la sorte, nostre seigneur fait qu'ils s'arrestent entierement sans plus empescher l'ame d'entrer dans une contemplation parfaite. Taschez, mes filles, de bien concevoir ce que j'ay dit : et bien qu'il paroisse assez obscur, ceux qui le pratiqueront le comprendront aisément. Ces ames vont donc comme si elles voyageoient sur la mer : et puis qu'il nous importe tant de n'aller pas lentement, parlons un peu des moyens de nous accoûtumer à bien marcher. Ceux qui travaillent à se recueillir courent moins de fortune de tomber, et le feu du divin amour s'attache plus promtement à leur ame, parce qu'elle en est si proche que pour peu que leur entendement le souffle, la moindre étincelle qui en réjallit est capable de l'embraser entierement, à cause qu'estant dégagée de toutes les choses exterieures et se trouvant seule avec son dieu, elle est toute preparée à s'allumer. Representez-vous qu'il y a dans nous un palais si magnifique que toute la matiere en est d'or et de pierres precieuses, puis que pour tout dire en un mot il est digne de ce grand monarque qui l'habite. Songez que vous faites une partie de la beauté de ce palais : car cela est vray, puis que rien n'égale la beauté d'une ame enrichie de plusieurs vertus, qui de mesme que des pierres precieuses éclatent d'autant plus qu'elles sont plus grandes. Et enfin imaginez-vous que le roy des rois est dans ce palais ; qu'il daigne vous y recevoir ; qu'il est assis sur un superbe trône, et que ce trône est vostre coeur. Il vous semblera peut-estre d'abord que cette comparaison dont je me sers pour vous faire comprendre cecy est extravagante. Mais elle vous pourra neanmoins estre fort utile, parce que les femmes estant ignorantes, c'est un

moyen propre à vous faire voir qu'il y a au dedans de nous quelque chose d'incomparablement plus estimable que ce qui nous paroist au dehors.
Car ne vous imaginez pas qu'il n'y ait rien au dedans de nous. Et plust à dieu qu'il n'y eust que les femmes qui manquassent à considerer ce qui y est, puis que si l'on avoit soin de rappeller en sa memoire le souvenir de ce divin hoste qui habite au milieu de nous, il seroit impossible à mon avis de se tant appliquer aux choses du monde qui frapent nos sens, voyant combien elles sont indignes d'estre comparées à celles qui sont dans nous-mesmes. Que pourroit faire davantage une beste brute que de suivre l'impetuosité de ses sens, et se jetter sur la proye qui luy agrée afin de s'en rassasier ? Et n'y a-t-il donc point de difference entre les bestes et nous ? Quelques-uns se moqueront peut-estre de moy, et diront qu'il n'y a rien de plus évident : et je veux bien qu'ils ayent raison, quoy que j'avoüe qu'il m'a paru fort obscur durant quelque temps. Je comprenois assez que j'avois une ame. Mais les choses de la terre qui ne sont que vanité me bouchant les yeux, je ne comprenois ny la dignité de cette ame, ny l'honneur que Dieu luy fait d'estre au milieu d'elle. Car si j'eusse connu alors comme je fais maintenant qu'un si grand monarque habitoit dans ce petit palais de mon ame, il me semble que je ne l'aurois pas si souvent laissé tout seul, et que quelquefois au moins je serois demeurée avec luy, et aurois pris plus de soin de nettoyer ce palais qui estoit remply de tant d'ordures. Y a-t-il rien si admirable que de penser que celuy dont la grandeur pourroit remplir mille mondes ne dédaigne pas de se retirer dans un si petit espace ? Et que c'est ainsi qu'il voulut bien s'enfermer dans le sein de la tres-sainte Vierge sa mere ? Comme il est le maistre absolu et le souverain seigneur de l'univers, il porte avec luy la liberté : et comme il nous aime uniquement il se proportionne à nous.
Ainsi lors qu'une ame commence d'entrer dans ces saintes voyes il ne se fait pas connoistre à elle, de crainte qu'elle ne se trouble de voir qu'estant si petite elle doit contenir une chose qui est si grande : mais il l'étend et l'agrandit peu à peu selon qu'il le juge necessaire pour la rendre capable de recevoir toutes les graces dont il veut la favoriser. C'est ce qui me fait dire qu'il porte avec luy la liberté ; et par ce mot de liberté j'entens le pouvoir qu'il a d'accroistre et d'agrandir ce palais. Mais l'importance est de le luy donner avec une volonté pleine, déterminée, et sans reserve, afin qu'il

puisse y mettre et en oster tout ce qu'il luy plaira comme luy appartenant absolument. C'est-là ce que sa divine majesté desire de nous : et puis qu'il n'y a rien de plus raisonnable, pourrions-nous le luy refuser ? Il ne veut point forcer nostre volonté ; il reçoit ce qu'elle luy donne : mais il ne se donne entierement à nous que lors que nous nous donnons entierement à luy. Cela est certain et si important que je ne sçaurois trop le repeter. Ce roy eternel n'agit pleinement dans nostre ame que quand il la voit libre de tout et toute à luy. Pourroit-il en user autrement puis qu'il aime parfaitement l'ordre : et qu'ainsi si nous remplissions ce palais de petites gens tirées de la lie du peuple, et de toutes sortes de bagatelles, comment un si grand prince pourroit-il avec toute sa cour y venir loger ? Ne seroit-ce pas beaucoup qu'il voulust seulement demeurer quelques momens au milieu de tant d'embarras ? Car pensez-vous, mes filles, que ce roy de gloire vienne seul ? N'entendez-vous pas que son fils aprés avoir dit nostre pere ajoûte aussi-tost, qui estes dans les cieux ? Or ceux qui composent la cour d'un tel prince n'ont garde de le laisser seul : ils l'accompagnent toûjours, et le prient sans cesse en nostre faveur, parce qu'ils sont pleins de charité.

Ne vous imaginez pas que ce soit comme icy-bas, où lors qu'un seigneur ou un prelat honore quelqu'un de sa bien-veillance, soit qu'il en ait des raisons particulieres, ou que son inclination seule l'y porte, on commence aussi-tost d'envier et de haïr cette personne, quoy qu'elle n'en donne point de sujet ; et ainsi sa faveur luy coûte cher.

CHAPITRE VINGT-NEUVIÈME - La sainte continuë dans ce chapitre à traiter de l'oraison de recueillement.

Au nom de Dieu, mes filles, ne vous souciez point de ces faveurs. Que chacune s'efforce de faire ce qu'elle doit. Et quand bien le superieur ne luy témoigneroit pas estre satisfait d'elle, qu'elle s'assure que nostre seigneur non seulement l'agréera, mais l'en recompensera. Car sommes-nous venuës icy pour chercher des recompenses temporelles : et ne devons-nous pas élever sans cesse nostre esprit vers des objets permanens et eternels, sans nous arrester à ceux d'icy-bas qui sont si fragiles et si perissables qu'ils ne durent pas mesme tant que nostre vie ? Que s'il arrive que vostre superieur soit plus satisfait aujourd'huy d'une de vos soeurs que non pas de vous, il pourra l'estre demain davantage de vous que non pas d'elle s'il connoist que vous avez plus de vertu. Et quand cela n'arriveroit pas : que vous importe ? Ne donnez donc point de lieu à ces pensées, qui commençant quelquefois par peu de chose vous peuvent beaucoup inquieter. Au contraire repoussez-les en considerant que vostre royaume n'est pas de ce monde, et combien promtement toutes choses passent. Mais ce remede est assez foible et ne marque pas une grande perfection. Le meilleur pour vous est que l'on continuë à vous humilier, et que vous soyez bien aises de l'estre pour l'amour de vostre sauveur qui est avec vous. Faites reflexion sur vous-mesmes, et vous le trouverez comme je l'ay dit dans le fond de vostre coeur où il ne manquera pas de vous donner des consolations interieures d'autant plus grandes que vous en aurez moins d'exterieures. Il est si plein de compassion qu'il ne manque jamais d'assister les personnes affligées et injustement traitées, pourvû qu'elles mettent en luy seul leur confiance. C'est ce qui a fait dire à David, qu'il n'abandonne point les affligez.
Le croyez-vous ou ne le croyez-vous pas ? Si vous le croyez : dequoy donc vous tourmentez-vous ? ô mon seigneur et mon maistre, si nous vous connoissions veritablement, qu'y auroit-il qui fust capable de nous donner

de la peine, puis que vous estes si liberal envers ceux qui mettent en vous leur confiance ? Croyez-moy, mes cheres amies, il importe extremement de bien comprendre cette verité, parce que c'est le moyen de connoistre que toutes les consolations d'icy bas ne sont que des mensonges et des chimeres, lors que pour peu que ce soit elles empeschent nostre ame de se recueillir et de rentrer dans elle-mesme. Helas ! Mes filles, qui sera capable de vous le bien faire entendre ? Certes ce ne sera pas moy, puis qu'encore que personne ne soit plus obligée que je le suis à tascher de le comprendre, je voy que je ne le conçois que fort imparfaitement. Pour revenir à ce que j'ay dit dans le chapitre precedent, je voudrois pouvoir expliquer de quelle sorte l'ame se trouve en la compagnie du roy des rois et du saint des saints, et ne laisse pas de joüir d'une parfaite solitude lors qu'elle entre avec luy dans ce paradis qui est au dedans d'elle-mesme, et ferme la porte aprés elle à toutes les choses du monde. Je dis lors qu'elle le veut, parce que vous devez sçavoir, mes filles, que ce n'est pas une chose entierement surnaturelle, mais qu'elle dépend de nostre volonté, et qu'ainsi nous le pouvons avec l'assistance de Dieu, sans laquelle nous ne pouvons du tout rien, ny former seulement une bonne pensée par nous-mesmes. Car ce n'est pas un silence des puissances de nostre ame, mais un recueillement de ces puissances dans elle-mesme. Il y a divers moyens d'y parvenir comme il est écrit en plusieurs livres, qui disent qu'il se faut des-occuper de toutes choses, afin de nous approcher interieurement de Dieu ; et que mesme dans nos occupations nous devons nous retirer au dedans de nous, quand ce ne seroit que pour un moment ; le souvenir d'avoir chez-soy une telle compagnie estant d'une tres-grande utilité.

Ce que je pretens donc que nous devons faire est seulement de considerer quel est celuy à qui nous parlons, et de demeurer en sa presence sans tourner la teste d'un autre costé, ainsi qu'il me semble que ce seroit faire que de penser à mille choses vaines et inutiles dans le mesme temps que l'on parle à Dieu. Tout le mal vient, mon seigneur, de ce que nous ne comprenons pas assez combien dans la verité vous estes proche de nous. Nous agissons comme si vous en estiez fort éloigné. Et combien grand seroit cet éloignement s'il faloit que nous vous allassions chercher jusques dans le ciel ? Vostre visage, ô mon sauveur, ne merite-t-il donc pas d'arrester nos yeux pour le considerer lors qu'il nous est si facile de le

faire ? Il ne nous semble pas que les hommes nous entendent quand nous leur parlons, s'ils manquent de nous regarder : et nous fermons les yeux de peur de vous voir lors que vous nous regardez : ainsi comment sçaurons-nous si vous aurez entendu ce que nous avons pris la hardiesse de vous dire ? Je voudrois donc seulement, mes filles, vous faire comprendre que pour nous accoûtumer par un moyen tres-facile à arrester nostre esprit afin qu'il sçache ce qu'il dit et à qui il le dit, il est besoin de recueillir dans nous-mesmes ces sens exterieurs et de leur donner dequoy s'occuper, n'y ayant point de doute que le ciel ne se trouve au dedans de nous puis que le createur du ciel y habite. Ainsi nous nous accoûtumerons à concevoir qu'il n'est pas besoin pour luy parler de crier à haute voix, et il nous fera assez connoistre qu'il est veritablement dans nostre ame. En nous conduisant de la sorte nous prierons vocalement sans peine et dans un tres-grand repos, et aprés nous estre contraintes durant quelque temps à nous tenir proches de nostre seigneur il nous entendra par signes comme l'on dit d'ordinaire, et au lieu de reciter comme auparavant diverses fois le pater il nous fera connoistre dés la premiere qu'il nous a oüis.

Car il prend tant de plaisir à nous soulager, que quoy que durant toute une heure nous ne disions qu'une fois cette sainte et toute divine priere, pourvû qu'il voye que nous n'ignorons pas que nous sommes avec luy ; combien il se plait d'estre avec nous ; ce que c'est que nous luy demandons ; et la joye qu'il a de nous l'accorder : il ne se soucie nullement que nous nous rompions la teste en luy faisant de longs discours. Je le prie de tout mon coeur de vouloir donner cette instruction à celles de vous qui ne l'ont pas. Et je confesse n'avoir jamais sçû ce que c'est que de prier avec satisfaction jusques à ce qu'il m'ait appris d'en user en cette maniere. Je me suis toûjours si bien trouvée de me recueillir ainsi en moy-mesme, que c'est ce qui m'a fait étendre beaucoup sur ce sujet. Pour conclusion je dis, que celuy qui desire de former cette habitude, car c'en est une qui dépend de nous, ne doit point se lasser de s'accoûtumer à se rendre peu à peu maistre de soy-mesme, en rappellant ses sens au dedans de luy : ce qui n'est pas une perte pour son ame mais un grand gain, puis qu'en retranchant l'usage exterieur de ses sens elle les fait servir à son recueillement interieur, en sorte que si nous parlons nous taschions de nous souvenir que nous avons dans le fond de nostre coeur avec qui parler : si nous entendons parler

quelqu'un, nous nous souvenions que nous devons écouter parler celuy qui nous parle de plus prés : et qu'enfin nous considerions toûjours que nous pouvons si nous voulons ne nous separer jamais de cette divine compagnie, et estre faschez d'avoir laissé seul durant si long-temps ce pere celeste dont nous pouvons attendre tout nostre secours. Que l'ame s'il se peut pratique cecy plusieurs fois le jour, sinon qu'elle le pratique au moins quelquefois ; et en s'y accoûtumant elle en retirera tost ou tard un grand avantage.

Dieu ne luy aura pas plûtost fait cette grace qu'elle ne voudroit pas la changer contre tous les tresors de la terre. Au nom de Dieu, mes filles, puis que rien ne s'aquiert sans peine, ne plaignez pas le temps et l'application que vous y employerez : et je vous assure qu'avec l'assistance de nostre seigneur vous en viendrez à bout dans un an, et peut-estre dans six mois. Voyez combien peu considerable est ce travail en comparaison de l'avantage d'établir ce solide fondement, afin que si Dieu vous veut élever à de grandes choses il vous y trouve disposées en vous trouvant si proches de luy. Je prie sa toute-puissante majesté de ne permettre jamais que vous vous éloigniez de sa presence.

CHAPITRE TRENTIÈME - Comme il importe de sçavoir ce que l'on demande par ces paroles du pater : que vostre nom soit sanctifié. Application de ces paroles à l'oraison de quietude que la sainte commence d'expl

Considerons maintenant, mes filles, comme nostre divin maistre passe plus outre : comme il commence à demander quelque chose pour nous à son pere : et qu'est-ce qu'il luy demande ? Car il est à propos que nous le sçachions. Qui est celuy pour mal habile qu'il soit, qui ayant quelque chose à demander à une personne considerable ne pense point auparavant à ce qu'il doit luy demander : au besoin qu'il en a ; et à la maniere dont il devra luy parler afin de ne le pas importuner et ne luy estre point desagreable ; principalement s'il s'agit d'une chose de consequence telle qu'est celle que nostre sauveur nous apprend à demander ? Et cecy me semble tres-considerable. Ne pouviez-vous pas, ô mon Dieu, commencer et finir vostre oraison par une seule parole en disant : donnez-nous, mon pere, ce qui nous est necessaire, puis qu'il semble qu'il n'estoit pas besoin d'en dire davantage à celuy qui comprend si parfaitement toutes choses. ô sagesse eternelle, il est vray que cela auroit esté suffisant entre vostre pere et vous : et c'est ainsi que vous le priastes dans le jardin, en luy faisant voir d'abord vostre crainte et vostre desir, et vous soûmettant aussi-tost aprés à sa volonté. Mais comme vous sçavez, mon Dieu, que nous ne sommes pas si soûmis à vostre pere eternel que vous l'estiez, il estoit besoin de marquer en particulier ce que vous luy demandiez pour nous, afin que nous puissions juger s'il nous est avantageux ou non de le demander. Car nostre libre arbitre ne se portant qu'à ce qui luy est le plus agreable, nous ne voudrions point recevoir ce que Dieu nous donne s'il n'estoit conforme à nostre desir ; parce qu'encore qu'il fust le meilleur, neanmoins ne voyant

pas le bien qui nous en peut revenir, et comme on dit, n'ayant pas nostre argent dans nos mains, nous ne nous croirions jamais riches.

Ô mon Dieu, mon Dieu, d'où vient que nostre foy est si endormie pour croire une eternité de biens et de maux, et que nous comprenons si peu cette infaillible certitude ou de recompense ou de supplices ? Il est bon, mes filles, pour vous en éclaircir que vous entendiez ce que c'est que vous demandez dans l'oraison dominicale, afin que si le pere eternel vous l'accorde vous ne le refusiez pas : et vous devez toûjours fort considerer si ce que vous luy demandez vous est utile, parce que s'il ne l'estoit pas, vous vous devriez bien garder de le desirer. Mais ne craignez point de demander continuellement à son adorable majesté la lumiere qui vous est necessaire, puis que nous sommes aveugles, et avons un tel dégoust de ce qui peut nous donner la vie, que nous n'aimons que ce qui peut nous donner la mort, et une mort non seulement redoutable, mais eternelle. Or pour demander à Dieu qu'il luy plaise d'établir en nous son royaume, nostre seigneur nous ordonne de dire ces paroles : *que vostre nom soit sanctifié, et que vostre regne nous arrive* . Voyez, mes filles, quelle est la sagesse infinie de nostre maistre. C'est icy que je considere et qu'il importe de considerer ce que nous demandons en demandant ce royaume. Comme nostre sauveur connoist que dans nostre extreme impuissance nous sommes incapables de sanctifier, de loüer, et de glorifier dignement ce nom adorable du pere eternel, si sa suprême majesté ne nous en donne le moyen en nous donnant icy, son royaume il a voulu dans les demandes qu'il luy a faites pour nous, joindre ensemble ces deux choses. Or pour vous faire entendre ce que c'est que nous demandons ; combien il nous importe de presser pour l'obtenir ; et qu'il n'y a rien que nous ne devions nous efforcer de faire pour contenter celuy qui peut seul nous le donner, je veux vous dire ce que je pense.

Que si vous n'en estes satisfaites, vous pourrez entrer vous-mesmes dans d'autres considerations : car nostre bon maistre vous le permettra, pourvû que vous vous soûmettiez entierement à la creance de l'eglise, ainsi que je le fais toûjours, et que pour cette raison je ne vous donneray point cecy à lire qu'aprés qu'il aura esté vû par des personnes qui soient capables d'en juger. Mon opinion est donc, que le grand bon-heur entre tant d'autres dont on joüit dans le royaume du ciel, est qu'on n'y tient plus aucun compte de toutes les choses de la terre ; mais que trouvant dans soy-mesme le repos et

la gloire, on y est dans la joye de voir tous les autres comblez de joye, dans une paix perpetuelle de voir que tous loüent, benissent, et sanctifient le nom de Dieu : de voir que tous l'aiment ; et de ce que personne ne l'offense. Ainsi les ames ne sont occupées que de son amour, et ne peuvent cesser de l'aimer, parce qu'elles le connoissent parfaitement. Que si nous le connoissions mieux icy-bas que nous ne le connoissons, nous l'aimerions beaucoup plus que nous ne l'aimons ; et l'aimerions de la sorte que je viens de dire, quoy que non pas en un si haut degré de perfection, ny si constamment. Ne vous semble-t-il point, mes soeurs, que je veüille dire que pour faire cette demande et pour bien prier vocalement nous devrions estre des anges ? Certes nostre divin maistre le voudroit, puis qu'il nous ordonne de faire une demande si élevée, et qu'assurément il ne nous oblige pas à demander des choses qui soient impossibles. Car pourquoy seroit-il impossible que mesme dans l'exil de cette vie une ame pust avec l'assistance de Dieu arriver jusques à ce point quoy que ce ne puisse estre si parfaitement que lors qu'elle sera délivrée de la prison de ce corps, parce que nous voguons encore sur la mer du monde, et n'avons pas achevé nostre voyage.

Mais il y a des intervalles dans lesquelles les ames estant lassées de marcher nostre seigneur met leurs puissances dans un calme et dans une quietude où il leur fait comprendre clairement, et goûter comme par avance ce qu'il donne à ceux qu'il a rendus participans de son royaume eternel, et à ceux à qui il le donne dés cette vie en la maniere qu'on le voit dans la priere qu'il nous a enseignée. Ainsi les faveurs qu'il leur fait sont comme des gages de son amour qui les fortifient dans l'esperance qu'ils ont d'estre un jour eternellement rassasiez de ce qu'ils ne goustent icy-bas que durant quelques momens. Que si je n'apprehendois de vous donner sujet de croire que je veux vous parler icy de la contemplation, cette demande me fourniroit une occasion fort propre de vous dire quelque chose du commencement de cette pure contemplation, que ceux qui y sont habituez nomment oraison de quietude. Mais comme j'ay entrepris de traiter en ce lieu de l'oraison vocale, vous vous imagineriez peut-estre que je ne dois pas icy les joindre ensemble, quoy que je n'en demeure pas d'accord, parce que je sçay le contraire. Car je connois plusieurs personnes que Dieu fait passer de l'oraison vocale telle que je vous l'ay representée, à une

contemplation fort sublime, sans qu'elles puissent comprendre de quelle sorte cela se fait. Et c'est pour cette raison, mes filles, que j'insiste tant à ce que vous fassiez bien l'oraison vocale. Je sçay une personne qui n'ayant jamais pû faire d'autre oraison que la vocale, possedoit toutes les autres : et quand elle vouloit prier d'une autre maniere, son esprit s'égaroit de telle sorte qu'elle ne se pouvoit souffrir elle-mesme. Mais plûst à dieu que nos oraisons mentales fussent semblables à l'oraison vocale qu'elle faisoit.

Elle recitoit quelques *pater* en l'honneur du sang que nostre seigneur a répandu dans les divers mysteres de sa passion : et elle s'y occupoit de telle sorte qu'elle y passoit quelquefois deux ou trois heures. Elle me vint trouver un jour fort affligée de ce que ne pouvant faire l'oraison mentale ny s'appliquer à la contemplation, elle se trouvoit reduite à faire seulement quelques oraisons vocales. Je luy demanday quelles elles estoient : et je trouvay qu'en disant continuellement le *pater* elle entroit dans une si haute contemplation que nostre seigneur l'élevoit jusques à l'union divine, et ses actions le faisoient bien voir : car elle vivoit fort saintement. Ainsi je loüay nostre seigneur et portay envie à une telle oraison vocale. Cela estant tres-veritable, ne croyez pas, vous qui estes ennemis des contemplatifs, que vous ne puissez vous-mesmes le devenir, pourvû que vous recitiez vos oraisons vocales avec l'attention et la pureté de conscience que vous devez.

CHAPITRE TRENTE-ET-UNIÈME - De l'oraison de quietude qui est la pure contemplation. Avis sur ce sujet. Difference qui se trouve entre cette oraison et l'oraison d'union, laquelle la sainte explique. Puis revient à l'

Je veux donc, mes filles, vous dire ce que c'est que cette oraison de quietude selon ce que j'en ay entendu parler et que nostre seigneur me l'a fait comprendre afin peut-estre que je vous en instruise. C'est à mon avis dans cette oraison qu'il commence à nous faire connoistre que nos demandes luy sont agreables, et qu'il veut dés icy-bas nous faire entrer dans la possession de son royaume, afin que nous le loüions, que nous le sanctifiyons, et que nous travaillions de tout nostre pouvoir à faire que les autres le loüent et le sanctifient. Comme cette oraison est une chose surnaturelle, nous ne sçaurions par nous-mesmes l'acquerir quelque soin que nous y apportions. Car c'est mettre nostre ame dans la paix et dans le calme, ou pour mieux dire c'est sentir que nostre seigneur l'y met par sa divine presence, en établissant dans un plein repos toutes ses facultez et ses puissances, comme nous voyons dans l'evangile qu'il en usa de la sorte à l'égard de Simeon le juste. Lors que l'ame est en cet estat elle comprend par une maniere fort differente de celle qui se fait par l'entremise de nos sens exterieurs, qu'elle est desja proche de son dieu, et que pour peu qu'elle s'en approche davantage elle deviendra par le moyen de l'union une mesme chose avec luy. Ce n'est pas qu'elle voye cela, ny avec les yeux du corps, ny avec les yeux de l'ame, non plus que Saint Simeon ne voyoit le divin Jesus que sous les apparences d'un simple enfant ; et qu'à en juger par la maniere dont il estoit couvert et envelopé, et par le petit nombre de personnes qui le suivoient, il n'eust dû plûtost le prendre pour le fils de quelque pauvre homme que pour le fils du pere eternel. Mais de mesme

que cet adorable enfant luy fit connoistre qui il estoit, l'ame connoist avec qui elle est, quoy que non pas si clairement, puis qu'elle ne comprend point encore de quelle sorte elle le comprend.
Elle voit seulement qu'elle se trouve dans ce royaume : qu'elle y est proche de son roy ; et qu'il a resolu de le luy donner : mais son respect est si grand qu'elle n'ose le luy demander. C'est comme un évanoüissement interieur et exterieur tout ensemble, durant lequel le corps voudroit demeurer sans se remuer, ainsi que le voyageur qui estant presque arrivé où il veut aller se repose pour y arriver encore plûtost par le redoublement que ses forces reçoivent de ce repos. Mais si le corps se trouve comblé de plaisir, celuy dont l'ame joüit n'est pas moindre. Sa joye de se voir proche de cette fontaine celeste est si grande, qu'avant mesme que d'en boire elle se trouve rassasiée. Il luy semble qu'elle n'a plus rien à desirer : toutes ses puissances sont si satisfaites qu'elles ne voudroient jamais sortir de cette heureuse tranquillité ; et tout ce qui s'offre alors à elles ne peut que les importuner, parce qu'il leur semble qu'il les détourne de l'amour qu'elles ont pour Dieu. Car en cet estat la seule volonté est captive, et là rien n'empesche ces deux autres puissances, l'entendement et la memoire de penser auprés de qui elles sont. Mais quant à elle, si elle peut sentir quelque peine, c'est seulement de se voir capable de recouvrer sa liberté. L'entendement voudroit ne pouvoir jamais envisager que cet objet, ny la memoire s'occuper que de luy seul. Ils connoissent que c'est l'unique chose necessaire, et que toutes les autres ne servent qu'à les troubler. Ils voudroient que leur corps fust immobile, parce qu'il leur semble que son mouvement leur feroit perdre la tranquillité dont ils joüissent ; et ainsi ils n'osent se remuer : à peine peuvent-ils parler, et une heure se passe à dire le pater une seule fois.
Ils sont si proches de leur roy, qu'ils comprennent qu'au moindre signe ils l'entendront et seront entendus de luy. Ils voyent qu'ils sont auprés de luy dans son palais, et connoissent qu'il commence à les mettre en possession de son royaume. Se trouvant en cet estat ils répandent quelquefois des larmes, non de douleur, mais de joye. Il leur semble qu'ils ne sont plus dans le monde, et voudroient ne le voir jamais, ny en entendre parler ; mais voir et entendre seulement leur dieu. Rien ne les peine ny ne leur paroist capable de les peiner. Et enfin tandis que ce plaisir dure, ces ames sont si

plongées et si abysmées en Dieu qu'elles ne peuvent comprendre qu'il y ait ri : et diroient volontiers avec S Pierre : *seigneur faisons icy trois tabernacles* . Dieu fait quelquefois dans cette oraison de quietude une autre faveur fort difficile à comprendre, à moins que d'en avoir souvent fait l'experience. Mais ceux qui auront passé par là la comprendront bien, et n'auront pas peu de consolation de sçavoir quelle elle est. Pour moy je croy que Dieu joint mesme souvent une telle faveur à cette autre. Voicy ce que c'est. Lors que cette quietude est grande et qu'elle dure long-temps, il me semble que si la volonté n'estoit attachée et comme liée, elle ne pourroit conserver la paix dont elle joüit, ainsi qu'elle la conserve lors que l'on se trouve durant un jour ou deux en cet estat sans comprendre de quelle sorte cela se fait. Ces personnes voyent clairement qu'elles ne sont pas occupées toutes entieres à ce qu'elles font ; mais que le principal leur manque qui est la volonté, laquelle à mon avis est alors unie à Dieu, et laisse les autres puissances libres pour s'employer à ce qui regarde son service, auquel elles sont beaucoup plus propres qu'en un autre temps.

Mais quant aux choses du monde, elles en sont si incapables, qu'elles paroissent comme engourdies et quelquefois toutes interdites. C'est une grande faveur que Dieu fait à ceux à qui il luy plait de l'accorder, parce que la vie active et la contemplative se trouvent jointes, et que dans cet heureux temps nostre seigneur met tout en oeuvre. Car la volonté s'occupe à son ouvrage, c'est à dire à la contemplation, sans sçavoir de quelle sorte elle s'y occupe : et l'entendement et la memoire travaillent à leur ouvrage, c'est à dire, à l'action, à l'imitation de Marthe, qui dans une rencontre si favorable se trouve jointe à Madelaine. Je sçay une personne que nostre seigneur mettoit souvent en cet estat : et parce qu'elle ne comprenoit point comment cela se pouvoit faire, elle le demanda à un grand contemplatif. Il luy répondit qu'elle ne devoit point s'en étonner, et qu'il luy en arrivoit autant : ce qui me donne sujet de croire, que puis que l'ame est si pleinement satisfaite dans cette oraison de quietude, il y a grande apparence que le plus souvent sa volonté s'y trouve unie à celuy qui est seul capable de la combler de bonheur. Et parce qu'il y en a quelques-unes d'entre-vous que nostre seigneur par sa seule bonté a favorisé de cette grace, il me semble qu'il ne sera pas mal à propos que je leur donne quelque avis sur ce sujet. Le premier est que lors qu'elles joüissent de cette consolation sans sçavoir

de quelle sorte elle leur est arrivée, mais connoissant seulement qu'elles n'y ont rien ny contribué ny pû contribuer elles tombent dans la tentation de croire qu'il est en leur pouvoir de se maintenir en cet estat : ce qui fait qu'à peine osent-elles respirer. Mais c'est une resverie. Car comme nous ne sçaurions ny faire venir le jour, ny empescher la nuit de venir, nous ne sçaurions non plus ny nous procurer une si grande faveur qu'est cette oraison, ny empescher qu'elle ne se passe.

C'est une chose entierement surnaturelle : nous n'y avons aucune part, et nous sommes si incapables de l'aquerir par nos propres forces, que le moyen d'en joüir plus long-temps est de reconnoistre qu'estant tres-indignes de la meriter nous ne sçaurions ny l'avancer ny la reculer, mais seulement la recevoir avec de grandes actions de graces. Et ces actions de graces ne consistent pas en la quantité de paroles, mais à imiter le publicain en n'osant pas seulement lever les yeux vers le ciel. La retraite peut alors estre fort utile pour laisser la place entierement libre à nostre seigneur, afin que sa souveraine majesté dispose en la maniere qu'il luy plaira d'une creature qui est toute à luy. Et le plus qu'on doive faire alors est de proferer de temps en temps quelques paroles de tendresse qui excitent nostre amour ainsi qu'on souffle doucement pour rallumer une bougie qui est éteinte, et que ce mesme souffle éteindroit si elle estoit allumée. Je dis doucement, parce qu'il me semble que ce souffle doit estre doux pour empescher que la quantité de paroles que fourniroit l'entendement n'occupe la volonté. Voicy un second avis, mes filles, que je vous prie de bien remarquer ; c'est que durant cette oraison de quietude vous vous trouverez souvent en estat de ne pouvoir vous servir ny de l'entendement ny de la memoire. Et il arrive qu'au mesme temps que la volonté est dans une tres-grande tranquillité, l'entendement au contraire est dans un tel trouble et si fort effarouché, que ne sçachant où il est et se croyant estre dans une maison étrangere, il va comme d'un lieu en un autre pour en trouver quelqu'un qui le contente, parce qu'il ne peut durer où il est. Mais peut-estre qu'il n'y a que moy qui ait l'esprit fait de la sorte.

C'est donc à moy que je parle : et cela me tourmente si fort, que je voudrois quelquefois donner ma vie pour remedier à cette inconstance et varieté de pensées. En d'autres temps il me semble que mon entendement s'arreste, et que comme estant dans sa maison et s'y trouvant bien il

accompagne la volonté. Que si la memoire s'y joint encore, et qu'ainsi toutes ces trois puissances agissent avec concert ; c'est un bon-heur inconcevable, et comme un triomphe qui remplit l'ame de contentement et de gloire : de mesme que dans le mariage quand le mary et la femme sont si parfaitement unis que l'un ne veut que ce que l'autre desire : au lieu que l'un des deux ne sçauroit estre de mauvaise humeur sans que l'autre soit dans une souffrance perpetuelle. Lors donc que la volonté se trouve dans cette tranquillité et dans cette quietude, elle ne doit non plus faire de cas de l'entendement ou de la pensée ou de l'imagination, car je ne sçay lequel de ces trois noms est le plus propre, qu'elle feroit d'un fou et d'un insensé, parce qu'elle ne pourroit s'amuser à le vouloir tirer par force aprés elle sans se détourner et l'inquieter : d'où il arriveroit que non seulement elle ne tireroit pas par ce moyen un plus grand profit de son oraison ; mais que tous ses efforts ne serviroient qu'à luy faire perdre ce que Dieu luy auroit donné sans qu'elle y eut rien contribué. Voicy une comparaison que nostre seigneur me mit un jour dans l'esprit durant l'oraison, qui à mon avis explique cela fort clairement : c'est pourquoy je vous prie de la bien considerer. L'ame en cet estat ressemble à un enfant qui tette encore, à qui sa mere pour le caresser lors qu'il est entre ses bras fait distiller le lait dans sa bouche sans qu'il remuë seulement les lévres.

Car il arrive de mesme dans cette oraison, que la volonté aime sans que l'entendement y contribuë rien par son travail, parce que nostre seigneur veut que sans y avoir pensé elle connoisse qu'elle est avec luy ; qu'elle se contente de sucer le lait dont il luy remplit la bouche ; qu'elle goûte cette douceur sans se mettre en peine de sçavoir que c'est à luy à qui elle en est obligée ; qu'elle se réjoüisse d'en joüir sans vouloir connoistre ny en quelle maniere elle en joüit, ny quelle est cette chose dont elle joüit, et qu'elle entre ainsi dans un heureux oubly de soy-mesme par la confiance que celuy auprés duquel elle est si heureuse de se trouver, pourvoira à tous ses besoins. Au lieu que si elle s'arrestoit à contester avec l'entendement pour le rendre malgré luy participant de son bonheur en le tirant par force aprés elle, il arriveroit de necessité que ne pouvant avoir en mesme temps une forte attention à diverses choses, elle laisseroit répandre ce lait, et se trouveroit ainsi privée de cette divine nourriture. Or il y a cette difference entre l'oraison de quietude et celle où l'ame est entierement unie à Dieu,

qu'en cette derniere l'ame ne reçoit pas cette divine nourriture comme une viande qui entre dans la bouche avant qu'elle passe dans l'estomac : mais elle la trouve tout d'un coup dans elle-mesme sans sçavoir de quelle sorte nostre seigneur l'y a mise : au lieu que dans la premiere il semble que Dieu veut que l'ame travaille un peu, quoy qu'elle le fasse avec tant de douceur qu'elle s'apperçoit à peine de son travail. Le trouble qu'elle peut avoir alors vient de son entendement ou de son imagination : ce qui n'arrive pas dans cette autre oraison plus parfaite où toutes les trois puissances se trouvent unies, parce que celuy qui les a creées les suspend alors, et que le plaisir dont il les fait joüir est si grand qu'elles en sont toutes occupées, sans pouvoir comprendre de quelle sorte cela se fait.

Quand l'ame se trouve dans cette oraison d'union elle sent bien que la volonté joüit d'un contentement également grand et tranquille : mais elle ne sçauroit dire proprement en quoy il consiste. Ce qu'elle sçait de certitude est qu'il est different de tous ceux qui se rencontrent icy-bas, et que la joye de dominer tout le monde jointe à tous les plaisirs de la terre n'en sçauroient produire un semblable. La raison selon ce que j'en puis juger, est que tous ces autres plaisirs ne sont que dans l'exterieur et comme dans l'écorce de la volonté, au lieu que celuy-cy est dans l'interieur et dans le centre mesme de la volonté. Lors donc qu'une ame est dans un estat si sublime d'oraison, ce qui est, comme je l'ay dit, entierement surnaturel : s'il arrive que son entendement s'emporte à des pensées extravagantes, sa volonté ne doit point s'en mettre en peine, mais le traiter comme un insensé en se moquant de ses folies, et demeurer dans son repos, puis qu'aprés qu'il aura couru de tous costez elle le fera revenir à elle, comme en estant la maistresse et l'ayant sous sa puissance, sans que pour cela elle perde son recueillement. Au lieu que si elle vouloit l'arrester par force, elle-mesme se priveroit de la force que luy donne cette divine nourriture ; et ainsi tous deux y perdroient au lieu d'y gagner. Comme l'on dit d'ordinaire que pour vouloir trop embrasser on n'embrasse rien, il me semble que la mesme chose arrive icy, et ceux qui l'auront éprouvé n'auront pas peine à le comprendre. Quant aux autres je ne m'étonne pas que cecy leur paroisse obscur et qu'ils tiennent cet avis inutile. Mais pour peu qu'ils en ayent d'experience je suis assurée qu'ils le comprendront, qu'ils en tireront de l'utilité, et qu'ils rendront graces à nostre seigneur de la lumiere qu'il luy a

plû de me donner pour le leur faire connoistre.
Pour conclusion j'estime que lors que l'ame est arrivée à cette sorte d'oraison si élevée et si parfaite, elle a sujet de croire que le pere eternel luy a accordé sa demande en luy donnant icy-bas son royaume. ô heureuse demande qui nous fait demander un si grand bien sans comprendre ce que c'est que nous demandons ! ô heureuse maniere de demander ! Cela me fait desirer, mes soeurs, que nous prenions bien garde de quelle sorte nous disons ces paroles toutes celestes du *pater noster* et les autres oraisons vocales. Car aprés que Dieu nous aura fait cette faveur nous oublierons tout ce qui est sur la terre, parce que lors que le createur de toutes choses entre dans une ame il en bannit l'amour de toutes les creatures. Je ne pretens pas toutefois dire que tous ceux qui prieront ainsi se trouveront entierement dégagez de tout ce qu'il y a dans le monde. Mais je souhaite qu'ils reconnoissent au moins ce qui leur manque pour l'estre, qu'ils s'humilient, et qu'ils s'efforcent d'en venir là, puis qu'autrement ils ne s'avanceront jamais. Lors que Dieu donne à une ame ces gages si precieux de son amour, c'est une marque qu'il la veut employer à de grandes choses, et qu'il ne tiendra qu'à elle qu'elle ne s'avance beaucoup dans son service. Que s'il voit qu'aprés l'avoir mise en possession de son royaume elle tourne encore ses pensées et ses affections vers la terre, non seulement il ne luy declarera point les secrets et ne luy montrera point les merveilles de ce royaume, mais il ne la gratifiera pas souvent de cette faveur ; et quand il la luy accordera ce ne sera que pour peu de temps. Il se peut faire que je me trompe. Je croy voir toutefois et pense sçavoir que cela se passe de la sorte : et c'est à mon avis pour cette raison qu'il se trouve si peu de gens qui soient fort spirituels, parce que les services qu'ils rendent à Dieu ne répondent pas à une si grande faveur ; et qu'au lieu de se preparer à la recevoir encore, ils retirent leur volonté d'entre les mains de Dieu qui la consideroit desja comme estant à luy, pour l'attacher à des choses basses.
Ainsi il se trouve obligé à chercher d'autres personnes qui l'aiment veritablement, afin de leur faire de plus grandes graces qu'il n'en avoit accordé à celles-cy, quoy qu'il ne retire pas entierement tout ce qu'il leur avoit donné, pourvû qu'elles vivent toûjours avec pureté de conscience. Mais il y a des personnes, du nombre desquelles j'ay esté, dont nostre seigneur attendrit le coeur, leur inspire de saintes resolutions, leur fait

connoistre la vanité de toutes les choses du monde, et enfin leur donne son royaume en les mettant dans cette oraison de quietude, lesquelles se rendent sourdes à sa voix, parce qu'elles aiment tant à dire fort à la haste, comme pour achever leur tasche, quantité d'oraisons vocales qu'elles ont resolu de reciter chaque jour, qu'encore que nostre seigneur, comme je viens de le dire, mette son royaume entre leurs mains, elles ne veulent pas le recevoir ; mais s'imaginant de mieux faire en priant de cette autre maniere, elles perdent l'attention qu'elles devroient avoir à une si grande faveur. Au nom de Dieu, mes filles, ne vous conduisez pas de la sorte : mais veillez sur vous lors qu'il luy plaira de vous accorder une telle grace. Considerez que ce seroit perdre par vostre faute un tres-grand tresor, et que c'est beaucoup plus faire de dire de temps en temps quelque parole du *pater* , que de le dire plusieurs fois et comme en courant sans entendre ce que vous dites. Celuy à qui vous adressez vos demandes est proche de vous : il ne manquera pas de vous écouter ; et vous devez croire que c'est par cette oraison de recueillement que vous loüerez et que vous sanctifierez veritablement son nom, parce qu'estant alors dans sa familiarité et comme l'un de ses domestiques, vous le loüerez et le glorifierez avec plus d'affection et d'ardeur : et ayant une fois éprouvé combien le seigneur est doux, vous vous efforcerez de le connoistre toûjours de plus en plus.
Cet avis est si important que je ne puis trop vous exhorter de le beaucoup considerer.

CHAPITRE TRENTE-DEUXIÈME - Sur ces paroles du pater : vostre volonté soit faite en la terre comme au ciel. La sainte reparle sur ce sujet de la contemplation parfaite qui est l'oraison d'union. Ce qui se nomme aussi ravissemen

Aprés que nostre bon maistre a demandé pour nous à son pere, et nous a appris à demander des choses de si grand prix qu'elles enferment tout ce que nous sçaurions desirer en cette vie : et aprés nous avoir honorez d'une si extreme faveur que de nous tenir pour ses freres : voyons ce qu'il veut que nous donnions à son pere : ce qu'il luy offre pour nous ; et ce qu'il demande de nous ; puis qu'il est bien juste que nous reconnoissions par quelques services des bien-faits si extraordinaires. ô mon doux Jesus, qu'il est vray que ce que vous offrez à vostre pere de nostre part, aussi-bien que ce que vous luy demandez pour nous est grand, quoy que si nous considerons la chose en elle-mesme elle n'est rien en comparaison de ce que nous devons à un si grand roy. Mais il est certain, mon Dieu, que puis que vous nous avez donné vostre royaume, vous ne nous laissez pas dénuez de tout lors que nous donnons tout ce qui est en nostre pouvoir en vous disant aussi-bien de coeur que de bouche : *que vostre volonté soit faite en la terre comme au ciel* . Pour nous donner moyen, mon sauveur, d'accomplir ce que vous offrez pour nous vous avez agy selon vostre divine sagesse, en faisant auparavant en nostre nom la demande precedente : car sans cela comment nous seroit-il possible de satisfaire à nostre promesse ? Mais vostre pere eternel nous donnant icy-bas le royaume que vous luy demandez pour nous, nous pourrons tenir la parole que vous luy donnez en nostre nom, puis qu'en convertissant la terre de mon coeur en un ciel, il ne sera pas impossible que sa volonté s'y accomplisse. Au lieu qu'autrement, mon Dieu, je ne voy pas de quelle sorte

cela se pourroit, veu que ce que je vous offre est si grand, et que la terre de mon coeur est si seche et si sterile.

Je ne sçaurois penser à cecy sans avoir quelque envie de rire de certaines personnes qui ne peuvent se resoudre à demander à Dieu de leur envoyer des travaux, de peur qu'il ne les exauce à l'heure-mesme. En quoy je n'entens point parler de ceux qui n'osent par humilité luy faire cette priere à cause qu'ils ne croyent pas avoir assez de vertu pour bien souffrir. J'estime neanmoins que quand il leur inspire un amour pour luy capable de les porter à desirer de le luy témoigner par des épreuves si difficiles, il leur donne aussi la force de supporter ces travaux qu'ils luy demandent. Mais je voudrois bien sçavoir de ceux qui n'osent luy faire cette priere, tant ils apprehendent qu'il la leur accorde, ce qu'ils luy demandent donc quand ils luy demandent que sa volonté s'accomplisse en eux. Ne luy disent-ils ces paroles que parce que tout le monde les dit, sans avoir dessein d'executer ce qu'ils disent ? Que cela seroit mal, mes filles. Car considerez qu'alors Jesus-Christ est nostre ambassadeur envers son pere, puis qu'il a voulu se rendre entremetteur entre luy et nous, et que cette intercession luy coûtast si cher. Ainsi quelle apparence que nous ne voulussions pas tenir ce qu'il promettroit en nostre nom ? Et ne vaudroit-il pas mieux ne le point promettre ? Mais, mes filles, voicy encore une autre raison qui n'est pas moins forte. C'est que quoy que nous le voulions ou ne le voulions pas, sa volonté ne peut manquer de s'accomplir dans le ciel et sur la terre. Suivez donc mon avis et me croyez, en faisant comme l'on dit d'ordinaire de necessité vertu. ô mon seigneur et mon maistre, quelle consolation pour moy de ce que vous n'avez pas voulu que l'accomplissement de vostre sainte volonté dépendist d'une volonté aussi déreglée et aussi corrompuë qu'est la mienne ? Car de quelle sorte en aurois-je usé ? Maintenant je vous donne de tout mon coeur ma volonté : mais je n'ose dire que ce soit sans que mon interest s'y rencontre, puis que j'ay reconnu par tant de diverses experiences l'avantage que je reçois de la soûmettre entierement à la vostre.

ô mes cheres filles, que d'un costé le profit est grand lors que nous accomplissons ce que nous disons à Dieu dans ces paroles du *pater* : et que de l'autre le dommage est grand lors que nous manquons de l'accomplir. Auparavant que de vous expliquer quel est ce profit, je veux vous dire

jusques où s'étend ce que vous offrez et ce que vous promettez à Dieu par ces paroles, afin qu'il ne vous reste plus de lieu de vous excuser en disant que vous avez esté trompées, et que vous n'avez pas bien entendu ce que vous avez promis. Gardez-vous d'imiter certaines religieuses qui se contentent de promettre, et qui n'accomplissant pas ce qu'elles promettent croyent en estre quites en disant, qu'elles ne sçavoient pas bien ce qu'elles avoient promis. J'avoüe que cela pourroit estre, puis qu'autant qu'il est facile de promettre d'abandonner sa volonté à celle d'autruy, autant quand il en faut venir à l'effet, on trouve qu'il est difficile d'accomplir comme l'on doit cette promesse : car il est aisé de parler, mais il n'est pas aisé d'executer. Ainsi si elles ont crû qu'il n'y avoit point de difference entre l'un et l'autre, il paroist qu'elles n'entendoient pas ce qu'elles disoient. Faites-le donc comprendre, mes soeurs, par de longues épreuves à celles qui feront profession dans cette maison, afin qu'elles ne s'imaginent pas qu'il suffise de promettre sans estre obligé d'accomplir ce que l'on promet. Mais souvent nos superieurs ne nous traitent pas avec rigueur, parce qu'ils connoissent nostre foiblesse. Quelquefois mesme ils traitent les forts et les foibles d'une mesme sorte : mais il n'en est pas icy de mesme : car nostre seigneur connoissant ce que chacun de nous est capable de souffrir, il accomplit sa volonté en celles qui ont la force de l'executer.

Je veux maintenant vous déclarer quelle est sa sainte volonté, ou au moins vous en faire souvenir. Ne croyez pas que ce soit de vous donner des richesses, des plaisirs et des honneurs, ny toutes ces autres choses qui font la felicité de la terre. Il vous aime trop, et estime trop le present que vous luy faites pour vous en si mal recompenser. Mais il vous veut donner son royaume, et vous le donner mesme dés cette vie. Or voulez-vous voir de quelle sorte il se conduit envers ceux qui le prient du fond du coeur que sa volonté soit faite en la terre comme au ciel ? Demandez-le à son divin fils : car il luy fit cette mesme priere dans le jardin : et comme il la luy faisoit de toute la plenitude de sa volonté, voyez s'il ne la luy accorda pas en permettant qu'il fust comblé de travaux, de persecutions, d'outrages et de douleurs jusques à perdre la vie en souffrant la mort sur une croix. Comment pouvez-vous donc mieux, mes filles, connoistre quelle est sa volonté, qu'en voyant de quelle sorte il a traité celuy qu'il aimoit le mieux ? Ce sont là les presens et les faveurs qu'il fait en ce monde : et il les

dispense à proportion de l'amour qu'il a pour nous. à ceux qu'il aime le plus il en donne plus : et à ceux qu'il aime moins, il en donne moins, reglant cela selon le courage qu'il connoist estre en chacun de nous, et selon l'amour qu'il voit que nous luy portons. Il sçait que celuy qui l'aime beaucoup est capable de souffrir beaucoup pour l'amour de luy : et que celuy qui l'aime peu n'est capable de souffrir que peu. Car je tiens pour certain que nostre amour estant la mesure de nos souffrances, il peut porter de grandes ou de petites croix selon qu'il est grand ou petit. Ainsi, mes soeurs, si vous aimez Dieu veritablement, il faut que les assurances que vous luy en donnez soient veritables ; et non pas de simples paroles de civilité et de compliment.

C'est pourquoy efforcez-vous de souffrir avec patience ce qu'il plaira à sa divine majesté que vous enduriez. Car si vous en usiez d'une autre sorte, ce seroit comme offrir un diamant, et en priant instamment de le recevoir le retirer lors qu'on avanceroit la main pour le prendre. Ce n'est pas ainsi qu'il se faut moquer de celuy qui a tant esté moqué pour l'amour de nous : et quand il n'y auroit que ces moqueries qu'il a souffertes, seroit-il juste qu'il en reçût de nous de nouvelles autant de fois que nous disons ces paroles du *pater* , c'est à dire tres-souvent ? Donnons-luy donc enfin ce diamant que nous luy avons si souvent offert, qui est nostre volonté ; puis qu'il est certain que c'est luy-mesme qui nous l'a donnée afin que nous la luy donnions. C'est beaucoup pour les personnes du monde que d'avoir un veritable desir d'accomplir ce qu'elles promettent. Mais quant à nous, mes filles, il ne doit point y avoir de difference entre promettre et tenir, entre les paroles et les actions, puis que c'est en cela que nous témoignons que nous sommes veritablement religieuses. Que s'il arrive quelquefois qu'aprés avoir non seulement offert ce diamant, mais l'avoir mesme mis au doigt de celuy à qui nous l'offrons, nous venions à le retirer, ce seroit estre si avares aprés avoir esté si liberales, qu'il vaudroit mieux en quelque sorte que nous eussions esté plus retenuës à le donner, puis que tous mes avis dans ce livre, ne tendent qu'à ce seul point de nous abandonner entierement à nostre createur ; de n'avoir autre volonté que sa volonté, et de nous détacher des creatures : qui sont toutes choses dont vous sçavez assez quelle est l'importance. J'ajoûteray que ce qui porte nostre divin maistre à se servir icy de ces paroles, c'est qu'il sçait l'avantage que ce nous est de

rendre cette soûmission à son pere, puis qu'en les accomplissant elles nous menent par un chemin tres-facile à la divine fontaine dont j'ay parlé, qui est la contemplation parfaite, et nous fait boire de cette eau vive qui en découle :ce que nous ne sçaurions jamais esperer si nous ne donnons entierement à nostre seigneur nostre volonté pour en disposer comme il luy plaira. C'est là cette parfaite contemplation dont vous avez desiré que je vous parlasse, et à laquelle, comme je l'ay dit, nous ne contribuons rien. Nous n'y travaillons point : nous n'y agissons point : et toute autre chose ne pouvant que nous détourner et nous troubler, nous n'avons seulement qu'à dire : *vostre volonté soit faite :* accomplissez-la en moy seigneur selon vostre bon plaisir. Si vous voulez que ce soit par des travaux ; donnez-moy la force de les supporter, et je les attendray avec confiance : et si vous voulez que ce soit par des persecutions, par des maladies, par des affronts, et par les miseres que cause la pauvreté, me voicy en vostre presence, mon Dieu et mon pere, et je ne tourneray point la teste en arriere. Car comment le pourrois-je, puis que vostre divin fils vous offrant ma volonté dans cette sainte priere où il vous offre celle de tous les hommes, il est bien juste que je tienne la parole qu'il vous a donnée en mon nom, pourvû que de vostre costé vous me fassiez la grace de me donner ce royaume qu'il vous a demandé pour moy, afin que je sois capable de tenir cette parole. Enfin, mon seigneur, disposez de vostre servante selon vostre sainte volonté comme d'une chose qui est toute à vous. ô mes filles, combien grand est l'avantage que nous recevons d'avoir fait ce don ! Il est tel que pourvû que nous l'offrions de tout nostre coeur, il peut faire que le tres-haut s'unisse à nostre bassesse, nous transforme en luy, et rende ainsi le createur et la creature une mesme chose. Voyez donc je vous prie si vous serez bien recompensées ; et quelle est la bonté de ce divin maistre, qui sçachant par quel moyen l'on peut se rendre agreable à son pere, nous apprend ce que nous avons à faire pour luy plaire et pour gagner son affection.

Plus nous nous portons avec une pleine volonté à luy rendre nos devoirs, et faisons connoistre par nos actions que les assurances que nous luy en donnons ne sont pas feintes ; plus il nous approche de luy et nous détache de toutes les choses de la terre et de nous-mesmes, afin de nous rendre capables de recevoir de si grandes et de si cheres faveurs. Car cette preuve de l'amour que nous luy portons luy est si agreable, qu'il ne cesse point de

nous récompenser en cette vie, et nous reduit à ne sçavoir plus que luy demander, sans que neanmoins il se lasse jamais de nous donner. Ainsi ne se contentant pas de nous avoir rendus une mesme chose avec luy en nous unissant à luy, il commence à prendre en nous ses délices, à nous découvrir ses secrets, à se réjoüir de ce que nous connoissons nostre bonheur, de ce que nous voyons, quoy qu'obscurément, quelles sont les felicitez qu'il nous reserve en l'autre vie : enfin il fait que tous nos sentimens exterieurs s'évanoüissent de telle sorte qu'il n'y a plus rien que luy seul qui nous occupe. C'est là ce que l'on appelle ravissement : et c'est alors que Dieu commence de témoigner tant d'amitié à cette ame, et de traiter si familierement avec elle, que non seulement il luy rend sa volonté, mais il luy donne la sienne ; et passe jusques à prendre plaisir qu'elle commande à son tour, ainsi que l'on dit d'ordinaire, en faisant luy-mesme ce qu'elle desire, comme elle accomplit ce qu'il luy ordonne, et en le faisant d'une maniere beaucoup plus parfaite, parce qu'il est tout-puissant, parce qu'il fait tout ce qu'il luy plait, et parce que sa volonté est immuable. Quant à la pauvre ame, quoy qu'elle veüille, elle ne peut pas ce qu'elle veut : elle ne peut pas mesme vouloir, sans que Dieu luy donne cette volonté : et sa plus grande richesse consiste en ce que plus elle le sert, et plus elle luy est redevable.

Il arrive mesme souvent que voulant payer quelque chose de ce qu'elle doit, elle se tourmente et s'afflige de se voir sujette à tant d'engagemens, d'embarras et de liens que la prison de ce corps traisne avec elle. Mais elle est bien folle de s'en tourmenter, puis qu'encore que nous fassions tout ce qui dépend de nous, comment seroit-il possible que nous pûssions payer quelque chose de ce que nous luy devons ? Car nous n'avons, comme je l'ay dit, rien à donner à Dieu que ce que nous avons reçû de luy : ainsi aprés avoir reconnu avec humilité l'impuissance où nous nous trouvons par nous-mesmes, nous ne devons penser qu'à accomplir parfaitement ce que nous pouvons par sa grace, qui est de luy consacrer toute nostre volonté. Tout le reste ne fait qu'embarasser une ame qu'il a mise en cet estat, et luy nuire plûtost que de luy servir. Comprenez bien je vous prie, mes soeurs, que je ne dis cecy que pour les ames que nostre seigneur a voulu unir à luy par une union et une contemplation parfaite. Car alors c'est la seule humilité qui peut quelque chose : non pas une humilité aquise par

l'entendement : mais une humilité procedante de la claire lumiere de la verité, qui nous donne en un moment cette connoissance de nostre neant, et de la grandeur infinie de Dieu que nostre imagination ne pourroit avec beaucoup de travail aquerir en beaucoup de temps. J'ajoûte icy un avis, qui est que vous ne devez pas vous imaginer de pouvoir arriver à ce bonheur par vos soins et par vos efforts. Vous y travailleriez en vain ; et la devotion que vous pourriez avoir auparavant se refroidiroit : n'employez donc pour ce sujet que la simplicité et l'humilité, qui peuvent seules vous y servir en disant : vostre volonté soit faite.

CHAPITRE TRENTE-TROISIÈME - Du besoin que nous avons que nostre seigneur nous accorde ce que nous luy demandons par ces paroles : donnez-nous aujourd'huy le pain dont nous avons besoin en chaque jour.

Nostre seigneur, comme je l'ay dit, sçachant combien il nous est difficile d'accomplir ce qu'il promet en nostre nom, parce que nostre lascheté est si grande que nous feignons souvent de ne pas comprendre quelle est la volonté de Dieu, sa bonté vient au secours de nostre foiblesse. Ainsi il demande pour nous à son pere ce pain celeste, afin que l'ayant reçû nous ne manquions pas de luy donner nostre volonté, parce qu'il sçait qu'autrement nous aurions grande peine à nous y resoudre, bien qu'il nous soit si avantageux de la luy donner qu'en ce point consiste tout nostre bonheur. Car si on dit à un riche voluptueux, que la volonté de Dieu est qu'il retranche l'excés de sa table pour pourvoir aux besoins des pauvres et les empescher de mourir de faim, il alleguera mille raisons pour interpreter cette obligation à sa fantaisie. Si on dit à un médisant que la volonté de Dieu est qu'il aime son prochain comme luy-mesme, il n'en demeurera jamais d'accord. Et si l'on represente à un religieux qui aime la liberté et la bonne chere, qu'il est obligé de donner un bon exemple puis que ce n'est pas par de simples paroles qu'il doit accomplir ce qu'il a promis a Dieu en disant que sa volonté soit faite ; mais qu'il le luy a promis et l'a juré, et que la volonté de Dieu est qu'il observe sa regle, laquelle il transgresseroit en donnant du scandale quoy qu'il ne la violast pas entierement ; joint qu'ayant fait voeu de pauvreté il doit sincerement la pratiquer, puis qu'il est sans doute que Dieu demande cela de luy : non seulement ce religieux ne changera pas ; mais à peine s'en trouvera-t-il qui en conçoivent le desir. Que seroit-ce donc si nostre seigneur ne nous en avoit pas luy-mesme

montré l'exemple en se conformant parfaitement à la volonté de son pere ? Certes il y en auroit tres-peu qui accomplissent cette parole qu'il luy a dite pour nous :vostre volonté soit faite . Mais connoissant nostre besoin son extreme amour luy fit faire en son nom et au nom de tous ses freres cette demande à son pere : *donnez-nous aujourd'huy le pain dont nous avons besoin en chaque jour* . Au nom de Dieu, mes soeurs, considerons attentivement ce que nostre saint et bon maistre demande par ces paroles, puis qu'il ne nous importe pas moins que de la vie de nostre ame de ne les dire pas en courant, et de croire que ce que nous donnons n'est presque rien en comparaison de ce que nous devons esperer de recevoir, si nous le donnons de tout nostre coeur. Il me semble maintenant, autant que je le puis comprendre, que Jesus-Christ connoissant ce qu'il donnoit en nostre nom, combien il nous importe de le donner ; et la peine que nous avons à nous y resoudre, parce que l'inclination qui nous pousse sans cesse vers les choses basses et passageres fait que nous avons si peu d'amour pour luy, qu'il faut que l'exemple du sien nous réveille presque à toute heure, il crut devoir en cela se joindre à nous. Mais comme c'estoit une faveur si extraordinaire et si importante, il voulut que ce fust son pere qui nous l'accordast. Car bien qu'ils ne soient tous deux qu'une mesme chose, et que n'ayant qu'une mesme volonté il ne put douter que son pere n'agreast et ne ratifiast dans le ciel tout ce qu'il feroit sur la terre : neanmoins son humilité entant qu'homme fut si grande, qu'il daigna se rabaisser jusques à luy demander la permission de se donner à nous, quoy qu'il sçust qu'il l'aimoit tant qu'il prenoit en luy ses délices. Il n'ignoroit pas qu'en luy faisant cette demande il luy demandoit plus qu'il n'avoit fait en toutes les autres, parce qu'il sçavoit que les hommes non seulement luy feroient souffrir la mort ; mais que cette mort seroit accompagnée de mille affronts et de mille outrages.

ô mon seigneur et mon maistre, quel autre pere nous ayant donné son fils, et un tel fils, pourroit aprés avoir vû que nous l'aurions si mal-traité, se resoudre à consentir qu'il demeure encore parmy nous pour y recevoir de nouveaux mépris et de nouvelles indignitez ? Certes, mon sauveur, le vostre seul en estoit capable : et ainsi il paroist que vous sçaviez bien à qui vous faisiez cette demande. ô mon Dieu, mon Dieu, quel est cet excés de l'amour du fils : et quel est cet excés de l'amour du pere ? Je ne m'étonne

pas tant neanmoins de ce que fait Jesus-Christ nostre cher maistre, puis qu'estant aussi fidelle qu'il est, et ayant dit à son pere : *que vostre volonté soit faite,* il n'avoit garde de manquer à l'accomplir. Je sçay qu'estant tout parfait il est exemt de nos défauts ; et que connoissant qu'il accomplissoit cette volonté en nous aimant autant que luy-mesme, il ne voulut rien oublier pour l'accomplir dans toute sa plenitude, quoy qu'il luy en dust coûter la vie. Mais quant à vous, ô pere eternel, comment est il possible que vous y ayez consenty ? Comment est-il possible qu'aprés avoir permis une fois que vostre fils fust exposé à la fureur de ces ames barbares et dénaturées, vous souffriez qu'il le soit encore ? Comment est-il possible qu'aprés avoir vû de quelle sorte ces miserables l'ont traité vous permettiez qu'il reçoive à tous momens des injures toutes nouvelles ? Car qu'y a-t-il de comparable à celles que les heretiques luy font aujourd'huy dans ce tres-saint et tres-auguste sacrement ? Ne voyez-vous pas de quelle sorte ces sacrileges le profanent ? Pouvez-vous souffrir leurs irreverences et tous les outrages qu'ils luy font ? Grand Dieu, comment écoutez-vous donc cette demande de vostre fils, et comment pouvez-vous la luy accorder ? Ne vous arrestez pas à ce que luy inspire la violence de son amour, puis que dans le dessein qu'il a d'accomplir vostre volonté et de nous procurer une faveur si signalée, il s'exposera tous les jours à souffrir mille outrages et mille injures.

C'est à vous, mon createur, d'y prendre garde. Car quant à luy il ferme les yeux à tout, pour pouvoir estre nostre tout par ses souffrances. Il est muet dans ce qui regarde ses interests, et n'ouvre la bouche qu'en nostre faveur. Ne se trouvera-t-il donc personne qui entreprenne de parler pour cet innocent agneau que l'on ne sçauroit assez aimer ? Je remarque qu'il n'y a que dans cette seule demande qu'il repete les mesmes paroles. Car aprés vous avoir prié de nous donner ce pain chaque jour, il ajoûte : *donnez-le nous aujourd'huy, seigneur,* qui est comme s'il disoit, qu'aprés nous l'avoir donné une fois vous continuiez durant chaque jour à nous le donner jusques à la fin du monde. Qu'un si grand excés d'amour vous attendrisse le coeur, mes filles, et redouble vostre amour pour vostre divin epoux. Car qui est l'esclave qui prenne plaisir à dire qu'il est esclave ? Et ne voyez-vous pas au contraire que la bonté de Jesus est telle qu'il semble qu'il se glorifie de l'estre ? ô pere eternel, qui peut concevoir quel est le

merite d'une si profonde humilité, et quel tresor peut estre assez grand pour acheter vostre divin fils ? Quant à ce qui est de le vendre, nous n'en ignorons pas le prix, puis qu'il a esté vendu pour trente deniers. Mais pour ce qui est de l'acheter, peut-il y avoir quelque prix qui soit assez grand ? Comme participant de nostre nature il témoigne en cette occasion qu'il ne met nulle difference entre luy et nous : et comme maistre de sa volonté il vous represente, que puis qu'il peut faire ce qu'il veut, il peut se donner à nous. C'est pourquoy il vous demande et nous permet de vous demander avec luy nostre pain, qui n'est autre que luy-mesme, pour témoigner par là qu'il nous considere comme n'estant qu'une mesme chose avec luy, afin que joignant ainsi chaque jour son oraison à nostre oraison, la nôtre obtienne de vous les demandes que nous vous ferons.

CHAPITRE TRENTE-QUATRIÈME - Suite de l'explication de ces paroles du pater : donnez-nous aujourd'huy le pain dont nous avons besoin en chaque jour. Des effets que la sainte eucharistie qui est le veritable pain des ames, opere en ceu

Or dautant que ces mots de chaque jour dont Jesus-Christ se sert dans cette demande qu'il fait à son pere, montrent ce me semble qu'il la luy fait pour toûjours, j'ay consideré en moy-mesme, d'où vient qu'aprés les avoir dits il ajoûte en parlant de ce pain : *donnez-le nous aujourd'huy,* et je veux vous dire ce qui m'est venu en l'esprit. Que si vous trouvez que ce n'est qu'une sottise je n'auray point de peine à en demeurer d'accord, puis que c'en est toûjours une assez grande de me mesler de dire mes sentimens sur un tel sujet. Il me semble donc qu'il parle ainsi pour nous faire connoistre que nous ne le possederons pas seulement en la terre, mais que nous le possederons aussi dans le ciel, si nous sçavons profiter du bonheur d'estre icy bas en sa compagnie, puis qu'il ne demeure avec nous que pour nous soûtenir, nous aider et nous animer, afin comme je l'ay dit, que la volonté de son pere s'accomplisse en nous. Cette parole *aujourd'huy* , montre à mon avis la durée du monde, qui à parler veritablement ne doit estre considerée que comme un seul jour principalement pour ces malheureux qui se damnent, puis qu'il n'y aura plus de jour pour eux dans l'autre vie, mais seulement des tenebres eternelles. Or ce n'est pas la faute de nostre seigneur s'ils se laissent vaincre. Car il les encourage sans cesse jusques à la fin du combat, sans qu'ils puissent ny s'excuser ny se plaindre du pere eternel de leur avoir ravy ce pain celeste lors qu'ils en avoient le plus de besoin. C'est ce qui fait dire par Jesus-Christ à son pere, que puis qu'il ne doit estre avec les hommes que durant un jour, il le prie de luy permettre de le passer avec ceux qui sont à luy, quoy que cela l'expose au mépris et

aux irreverences des méchans ; et que puis qu'il a bien voulu par son infinie bonté l'envoyer pour les hommes dans le monde, la sienne ne luy peut permettre de les abandonner, mais l'oblige à demeurer avec eux pour augmenter la gloire de ses amis, et la peine de ses ennemis.

Ainsi il ne luy demande icy ce pain sacré que pour un jour, parce que nous l'ayant une fois donné il nous l'a donné pour toûjours. Le pere eternel, comme je l'ay dit, en nous donnant pour nourriture la sainte humanité de son fils, il nous l'a donnée comme une manne où tout ce que nous sçaurions desirer se trouve, sans que nostre ame puisse craindre de mourir de faim, si ce n'est par sa seule faute, puis que quelque goust et quelque consolation qu'elle cherche dans ce tres-saint sacrement elle l'y trouvera sans doute, et qu'il n'y aura plus ny peines ny persecutions qu'il ne luy soit facile de supporter si elle commence une fois à prendre plaisir de participer à celles que son sauveur a souffertes. Joignez, mes filles, vos prieres à celles que vostre saint epoux fait à son pere, afin qu'il vous le laisse durant ce jour, et que vous ne soyez pas si malheureuses que de demeurer au monde sans luy. Representez-luy que c'est bien assez que pour temperer vostre joye il veüille demeurer caché sous les accidens du pain et du vin, ce qui n'est pas un petit tourment pour les ames qui n'aimant que luy dans le monde ne peuvent trouver qu'en luy seul leur consolation. Mais priez-le sur tout qu'il ne vous abandonne jamais, et vous mette dans la disposition dont vous avez besoin pour le recevoir dignement. Quant au pain materiel et terrestre, vous estant abandonnées sincerement et sans reserve ainsi que vous avez fait, à la volonté de Dieu, ne vous en mettez point du tout en peine. J'entens durant l'oraison puis que vous y estes occupées à des choses plus importantes, et qu'il y a d'autres temps dans lesquels vous pourrez travailler afin de gagner dequoy vivre. Mais alors mesme ce doit estre sans vous en trop soucier, et sans y attacher jamais vos pensées.

Car quoy que ce soit bien fait de vous procurer par vostre travail ce qui vous est necessaire, il suffit que le corps travaille, et il faut que l'ame se repose. Laissez ce soin à vostre divin epoux : il veille sans cesse sur vos besoins ; et vous ne devez pas craindre qu'il vous manque si vous ne vous manquez à vous-mesmes, en ne vous abandonnant pas comme vous l'avez promis à la volonté de Dieu. Certes, mes filles, si je tombois maintenant dans cette faute par malice, comme cela ne m'est autrefois que trop souvent

arrivé, je ne le prierois point de me donner du pain ou quelque autre chose capable de me nourrir et de soûtenir ma vie ; mais je le prierois plûtost de me laisser mourir de faim. Car pourquoy vouloir prolonger nostre vie si nous ne l'employons qu'à nous avancer chaque jour vers une mort eternelle ? Assurez-vous donc que si vous vous donnez veritablement à Dieu comme vous le dites, il ne manquera pas d'avoir soin de vous. Vous estes à son égard comme un serviteur qui s'engageant à servir un maistre se resout de le contenter en tout : et il est à vostre égard comme un maistre qui est obligé de nourrir son serviteur tandis qu'il demeure à son service : toutefois avec cette difference, que l'obligation de ce maistre cesse lors qu'il devient si pauvre qu'il n'a pas dequoy se nourrir et nourrir son serviteur : au lieu qu'icy cela ne peut jamais arriver, puis qu'en prenant Dieu pour vostre maistre vous avez un maistre qui est infiniment riche. Or quelle apparence y auroit-il qu'un serviteur demandast tous les jours à son maistre la nourriture dont il a besoin, puis qu'il sçait qu'estant obligé de la luy donner il n'a garde d'y manquer ? Son maistre ne pourroit-il pas avec raison luy dire, que si au lieu de s'occuper à le contenter et à le servir il employoit tout son soin en une chose aussi superflüe que de luy demander dequoy vivre, il ne luy seroit pas possible de se bien aquiter de son devoir.
Ainsi, mes soeurs, demande qui voudra ce pain terrestre : mais quant à nous prions le pere eternel de nous rendre dignes de luy demander nostre pain celeste. Demandons-luy, que puis que les yeux de nostre corps ne peuvent recevoir la consolation de le voir en cette vie où tant de voiles nous le couvrent, il se découvre aux yeux de nostre ame, et luy fasse connoistre qu'il est la nourriture qui soûtient sa vie, et la nourriture de toutes la plus délicieuse. Mais doutez-vous, mes soeurs, que cette divine nourriture ne soûtienne pas aussi nostre corps ? Non seulement elle le nourrit, mais elle sert de remede à ses maladies. Je sçay que cela est veritable. Car je connois une personne sujette à de grandes infirmitez, qui estant souvent travaillée de douleurs pressantes, lors qu'elle alloit à la sainte table s'en trouvoit si entierement délivrée aprés avoir communié, qu'il sembloit qu'on les luy eust arrachées avec la main. Cela luy arrivoit d'ordinaire : et ces maux n'estoient point des maux cachez mais fort évidens, et qui à mon avis ne se pouvoient feindre. Or parce que les merveilles que ce pain sacré opere en ceux qui le reçoivent dignement sont

assez connuës, je ne veux pas en rapporter plusieurs autres de cette mesme personne, que je n'ay pû ignorer, et que je sçay estre fort veritables. Nostre seigneur luy avoit donné une foy si vive, que lors qu'elle entendoit dire à quelqu'un qu'il auroit souhaité d'estre venu au monde dans le temps que Jesus-Christ nostre sauveur et tout nostre bien conversoit avec les hommes, elle en rioit en elle-mesme, parce que croyant joüir aussi veritablement de sa presence dans la tres-sainte eucharistie qu'elle auroit pû faire alors, elle ne comprenoit pas qu'on pûst desirer davantage.

Je sçay aussi de cette personne, que durant plusieurs années, quoy quelle ne fust pas fort parfaite, elle croyoit aussi certainement lors qu'elle communioit que nostre seigneur entroit chez-elle, comme si elle l'eust vû de ses propres yeux, et s'efforçoit d'exciter sa foy, afin qu'estant tres-persuadée que ce roy de gloire venoit dans son ame, quoy qu'elle fust indigne de l'y recevoir, elle se des-occupast de toutes les choses exterieures autant qu'il luy estoit possible pour y entrer aussi avec luy. Elle taschoit de recueillir en elle-mesme tous ses sens pour leur faire connoistre en quelque sorte le bien qu'elle possedoit, ou pour mieux dire afin qu'ils ne luy servissent point d'obstacle pour le connoistre. Ainsi elle se consideroit comme estant aux pieds de Jesus-Christ, où elle pleuroit avec la Madelaine de mesme que si elle l'eut vû des yeux du corps dans la maison du pharisien : et quoy qu'elle ne sentist pas une grande devotion, sa foy luy disant dans son coeur qu'elle estoit tres-heureuse d'estre-là, elle s'y entretenoit avec son epoux. Car si nous ne voulons nous-mesmes nous aveugler et renoncer à la lumiere de la foy, nous ne pouvons pas douter que Dieu ne soit alors au dedans de nous, parce que ce n'est pas une simple representation de nostre pensée, comme quand nous considerons nostre seigneur en la croix et en d'autres mysteres de sa passion où nous nous representons ce qui s'est passé ; mais c'est une chose presente, et une verité indubitable, qui fait que nous n'avons point besoin de sortir de nous pour aller bien loin chercher Jesus-Christ, puis que nous sçavons qu'il demeure en nous jusques à ce que les accidens du pain soient consumez par la chaleur naturelle. Ne serions-nous donc pas bien imprudentes, si nous perdions par nostre negligence une occasion si favorable de nous approcher de luy ?

Que si lors qu'il estoit dans le monde le seul attouchement de ses habits guerissoit les maladies, pouvons-nous douter que pourvû que nous ayons une foy vive il fera des miracles en nostre faveur lors qu'il sera au milieu de nous, et qu'estant dans nostre maison il ne nous refusera pas nos demandes ? Cette suprême majesté est trop liberale pour ne payer pas ses hostes liberalement quand ils le reçoivent avec l'honneur et le respect qui luy est dû. Si vous avez peine, mes filles, de ne le pas voir des yeux du corps, considerez que ce n'est pas une chose que nous devions desirer, parce qu'il y a bien de la difference entre le voir tel qu'il estoit autrefois sur la terre revestu d'un corps mortel, ou le voir tel qu'il est aujourd'huy dans le ciel tout resplendissant de gloire. Car qui seroit celle de nous qui dans une aussi grande foiblesse qu'est la nostre seroit capable de soûtenir ses regards : et comment pourrions-nous demeurer encore dans le monde, voyant que toutes les choses dont nous faisons icy tant de cas ne sont que mensonge et qu'un neant en comparaison de cette verité eternelle ? Une pecheresse telle que je suis envisageant une si grande majesté auroit-elle la hardiesse de s'en approcher aprés l'avoir tant offensée ? Mais sous les accidens du pain il se rabaisse et fait que j'ose traiter avec luy. De mesme que quand un roy se déguise il semble que nous ayons droit de vivre avec luy avec moins de ceremonie et de respect qu'auparavant, et qu'il soit obligé de le souffrir puis qu'il a voulu se déguiser. Autrement qui oseroit avec tant d'indignité, de tiedeur et de défauts s'approcher de Jesus-Christ ? ô qu'il paroist bien que nous ne sçavons ce que nous demandons quand nous demandons de le voir, et que sa sagesse y a beaucoup mieux pourvû que nous ne sçaurions le desirer ; ce voile qui le cache n'empeschant pas qu'il ne se découvre à ceux qu'il connoist en devoir faire un bon usage. Car encore qu'ils ne le voyent pas des yeux du corps, ils ne laissent pas de le voir, puis qu'il se montre à leur ame par de grands sentimens interieurs, et en d'autres manieres differentes.

Demeurez de bon coeur avec luy, mes filles, et pour vous enrichir de ses graces ne perdez pas un temps si favorable qu'est celuy qui suit la sainte communion. Considerez qu'il n'y en a point où vous puissiez faire un si grand progrés dans la pieté, et où vostre divin sauveur ait plus agreable que vous luy teniez compagnie. Prenez donc grand soin de vous recueillir alors, et de vous tenir prés de luy : et à moins que l'obeïssance ne vous

appelle ailleurs, faites que vostre ame demeure toute entiere en la presence de son seigneur, parce qu'estant son veritable maistre il ne manquera pas de l'instruire, quoy qu'il le fasse d'une maniere qu'elle-mesme ne comprend pas. Mais si en détournant aussi-tost vos pensées de luy, vous manquez au respect que vous devez à ce roy de gloire qui est au dedans de vous, ne vous plaignez que de vous-mesmes. N'oubliez jamais, mes soeurs, combien ce temps d'aprés la sainte communion nous est favorable pour estre instruites par nostre maistre : pour entendre dans le fond de nostre coeur ses paroles interieures : pour baiser ses pieds sacrez en reconnoissance de ce qu'il a daigné nous donner ses saintes instructions ; et pour le prier de ne se point éloigner de nous. Que si pour luy demander en un autre temps la mesme chose nous nous presentons devant une de ses images, il me semble que lors que nous l'avons luy-mesme present en nous, ce seroit une folie de le quiter pour s'adresser à son tableau, comme c'en seroit une sans doute, si ayant le portrait d'une personne que nous aimerions extremement, et cette personne nous venant voir, nous la quittions sans luy rien dire pour aller nous entretenir avec ce portrait. Mais sçavez-vous en quel temps cela n'est pas moins utile que saint, et que j'y prens un tres-grand plaisir ; c'est quand nostre seigneur s'éloigne de nous, et nous fait connoistre son absence par les secheresses où il nous laisse.

Alors ce m'est une telle consolation de considerer le portrait de celuy que j'ay tant de sujet d'aimer, que je desirerois de ne pouvoir jamais tourner les yeux sans le voir. Car sur quel objet plus saint et plus agreable pouvons-nous arrester nostre vûë que sur celuy qui a tant d'amour pour nous, et qui est le principe et la source de tous les biens ? ô que malheureux sont ces heretiques qui ont perdu par leur faute cette consolation et tant d'autres ! Puis donc qu'aprés avoir reçû la tres-sainte eucharistie vous avez au dedans de vous Jesus-Christ mesme, fermez les yeux du corps pour ouvrir les yeux de l'ame, afin de le regarder dans le milieu de vostre coeur. Car je vous ay desja dit, je vous le redis encore, et je voudrois le dire sans cesse, que si vous vous y accoûtumez toutes les fois que vous aurez communié, et vous efforcez d'avoir la conscience si pure qu'il vous soit permis de joüir souvent d'un si grand bon-heur, ce divin epoux ne se déguisera point de telle sorte qu'il ne se fasse en diverses manieres connoistre à vous à proportion du desir que vous aurez de le

connoistre : et ce desir pourra estre tel qu'il se découvrira entierement à vostre ame. Mais si aussi-tost aprés l'avoir reçû, au lieu de luy témoigner nôtre respect nous sortons d'auprés de luy pour nous aller occuper à des choses basses, que doit-il faire ? Faut-il qu'il nous en retire par force afin de nous obliger à le regarder, et qu'il se fasse en suite connoistre à nous ? Non certes, puis que lors qu'il se fit voir aux hommes à découvert et leur dit clairement qui il estoit, ils le traiterent si mal, et un si petit nombre creut en luy. C'est bien assez de la faveur qu'il nous fait à tous, de vouloir que nous sçachions que c'est luy-mesme qui est present dans cet adorable sacrement.

Mais il ne se découvre et il ne fait part de sa grandeur et de ses tresors qu'à ceux qu'il sçait le desirer avec ardeur, parce qu'il n'y a qu'eux qui soient ses veritables amis. Ainsi celuy-là l'importune en vain de se faire connoistre à luy qui n'est pas si heureux que d'estre son amy, et de s'approcher de luy pour le recevoir aprés avoir fait tout ce qui est en son pouvoir pour s'en rendre digne. Ces sortes de personnes lors qu'elles vont à la sainte table une fois l'année ont tant d'impatience d'avoir satisfait au commandement de l'eglise, qu'ils chassent Jesus-Christ hors d'eux-mesmes aussi-tost qu'il y est entré ; ou pour mieux dire, les affaires, les occupations, et les embarras du siecle possedent leur esprit de telle sorte qu'il semble que nostre seigneur ne sortira jamais assez-tost à leur gré de la maison de leur ame.

CHAPITRE TRENTE-CINQUIÈME - La sainte continuë à parler de l'oraison de recueillement. Et puis adresse sa parole au pere eternel

Quoy qu'en traitant de l'oraison de recueillement j'aye desja fait voir comme nous devons nous retirer au dedans de nous pour y estre seules avec Dieu, je n'ay pas laissé de m'étendre encore beaucoup sur ce sujet, parce que c'est une chose de grande importance. C'est ce qui me fait ajoûter, mes filles, que lors que vous entendrez la messe sans y communier, vous pourrez y communier spirituellement, parce que cette pratique sainte est extremement utile. Vous devez alors vous recueillir au dedans de vous tout de mesme que si vous aviez reçû le corps du seigneur. Son amour s'imprime ainsi merveilleusement dans l'ame, parce que nous preparant de la sorte à recevoir ses graces, il ne manque jamais de nous les donner et de se communiquer à nous en diverses manieres qui nous sont incomprehensibles. Car comme si durant l'hyver entrant dans une chambre où il y auroit un grand feu, au lieu de nous en approcher nous nous en tenions éloignées, nous ne pourrions nous bien chauffer, cela n'empescheroit pas que nous ne sentissions moins de froid que s'il n'y avoit point de feu. Il en arrive ainsi dans la maniere dont nous nous approchons de Jesus-Christ en la sainte communion. Mais avec cette difference, qu'il ne suffit pas de vouloir s'approcher du feu pour en ressentir la chaleur : au lieu que si l'ame est bien disposée, c'est à dire si elle a un veritable desir de perdre sa froideur, et de s'unir à Jesus-Christ comme à un feu qui doit répandre dans elle une ardeur divine, et qu'elle demeure ainsi quelque temps recueillie auprés de luy, elle se sentira toute échauffée durant plusieurs heures : et une seule étincelle qui sortira de ce feu sera capable de l'embrazer toute. Or il nous importe tant, mes filles, d'entrer dans cette disposition que vous ne devez pas vous étonner si je le repete plusieurs fois.

Que s'il arrive que dans les commencemens cela ne vous reüssisse pas, ne vous en mettez point en peine. Car il se pourra faire que le démon sçachant quel est le dommage qu'il en recevroit, vous representera qu'il y a beaucoup plus de devotion à pratiquer d'autres exercices de pieté, et vous mettra dans un tel serrement de coeur que vous ne sçaurez de quel costé vous tourner. Mais gardez-vous bien si vous me croyez de discontinuer, puis que rien ne peut mieux faire connoistre à nostre seigneur que vous l'aimez veritablement. Souvenez-vous qu'il y a peu d'ames qui l'accompagnent, et qui le suivent dans les travaux ; et que si nous en souffrons quelques-uns pour luy il nous en sçaura bien récompenser. Considerez aussi qu'il y en a qui non seulement ne veulent pas demeurer avec luy, mais le chassent de chez eux. N'est-il pas juste que nous souffrions quelque chose afin qu'il connoisse que nous desirons de le voir ? Et puis qu'il n'y a rien qu'il ne souffre et qu'il ne veüille souffrir pour trouver une ame qui le reçoive et le retienne chez-elle avec joye, faites que ce soit la vostre. Car s'il ne s'en trouvoit aucune qui se tinst honorée de sa presence, son pere eternel n'auroit-il pas raison de ne point permettre qu'il demeurast avec nous ? Mais il a tant d'affection pour ceux qui l'aiment, et tant de bonté pour ceux qui le servent, que connoissant les sentimens de son cher fils il ne veut pas l'empescher d'accomplir un ouvrage si digne de sa bonté, et dans lequel il témoigne si parfaitement quelle est la grandeur de son amour. Dieu tout-puissant qui estes dedans les cieux, il est sans doute que ne pouvant refuser à vostre fils une chose qui nous est si avantageuse vous luy accordez sa demande. Mais aprés qu'il a voulu avec tant d'affection vous parler pour nous, ne se trouvera-t-il point, comme je l'ay dit, quelques personnes qui veulent aussi vous parler pour luy ?

Soyons ces personnes, mes filles : et quoy qu'estant si miserables ce soit estre bien hardies de l'entreprendre, ne laissons pas pour obeïr à nostre sauveur qui nous commande de nous adresser à son pere de luy demander que puis que son fils n'a rien oublié de ce qu'il pouvoit faire pour les hommes, en nous donnant son divin corps dans cet auguste sacrifice afin que nous puissions le luy offrir non pas une seule fois mais plusieurs, il empesche qu'il n'y soit plus traité si indignement, et qu'il arreste le cours d'un mal si étrange, en faisant cesser les crimes de ces malheureux heretiques qui abatent les églises où cette adorable hostie repose,

massacrent les prestres, et abolissent les sacremens. S'est-il jamais, mon Dieu, rien vû de semblable ? Faites donc finir le monde, ou remediez à ces sacrileges. Il n'y a point de coeur qui les puisse supporter, non pas mesme le nostre, quelque mauvaises et quelque imparfaites que nous soyons. Je vous conjure donc, ô pere eternel, de ne point souffrir ces desordres. Arrestez ce feu qui croist toûjours, puis que si vous le voulez vous le pouvez. Considerez que vostre divin fils est encore au monde, et qu'il est bien juste que le respect qu'on luy doit fasse cesser des actions si abominables. Car comment son incomparable pureté peut-elle souffrir qu'on les commette dans l'église, qui est la maison toute pure et toute sainte qu'il a choisie pour sa demeure ? Que si vous ne voulez, ô mon Dieu, faire cela pour l'amour de nous qui ne le meritons pas, faites-le pour l'amour de luy. Car nous n'oserions vous supplier qu'il cesse d'estre avec nous, puis qu'il a obtenu de vous que vous l'y laisseriez durant tout ce jour, c'est à dire durant toute la durée du monde, sans quoy que seroit-ce de nous ? Tout ne periroit-il pas, puis que ce precieux gage est la seule chose qui soit capable de vous apaiser ? Remediez donc seigneur à un si grand mal.

Il ne peut estre arresté que par un puissant remede : et ce remede ne peut venir que de vous, seigneur, qui ne manquez jamais de reconnoistre ce que l'on fait pour l'amour de vous. Que je serois heureuse si je vous avois rendu tant de services qu'ayant quelque droit de vous importuner je pûsse vous demander pour recompense une si grande faveur ! Mais helas ! Je suis bien éloignée d'estre en cet estat, puis que ce sont peut-estre mes pechez qui vous ayant irrité ont attiré sur nous tous ces maux. Que dois-je donc faire, mon createur, sinon de vous presenter ce tres-sacré pain : vous le donner aprés l'avoir reçû de vous ; et vous conjurer par les merites de vostre fils de m'accorder cette grace qu'il a meritée en tant de manieres ? Ne differez pas davantage, ô Dieu tout-puissant, à calmer cette tempeste : ne souffrez pas que le vaisseau de vostre eglise soit toûjours agité de tant d'orages ; et sauvez-nous ; car nous perissons.

CHAPITRE TRENTE-SIXIÈME - Sur ces paroles du pater : et pardonnez-nous nos offenses comme nous pardonnons à ceux qui nous ont offensé. Surquoy la sainte s'étend fort à faire voir quelle folie c'est que de

Nostre divin maistre voyant que cette viande celeste nous rend toutes choses si faciles, que pourvû que nos pechez n'y apportent point d'obstacle nous pouvons executer ce que nous avons dit à son pere que sa volonté s'accomplisse en nous, il ajoûte : *et pardonnez-nous nos offenses comme nous pardonnons à ceux qui nous ont offensé* . Surquoy considerez je vous prie, mes soeurs, qu'il ne dit pas comme nous pardonnerons ; afin de nous faire entendre que celuy qui vient de demander au pere eternel un don aussi precieux qu'est le pain sacré du corps de son fils, et qui a soûmis parfaitement sa volonté à celle de Dieu, doit avoir desja pardonné aux autres tout ce qu'ils auroient pû commettre contre luy. C'est pourquoy il dit : *comme nous pardonnons,* pour faire voir que celuy qui a une fois proferé cette parole : *que vostre volonté soit faite,* doit avoir desja pardonné toutes les injures qu'il a reçûës ; ou au moins en avoir fait une ferme resolution dans son coeur. Considerez comme les saints se réjoüissoient de souffrir des persecutions et des injures, parce qu'elles leur donnoient moyen d'offrir quelque chose à Dieu en mesme temps qu'ils luy demandoient tant de choses. Mais que fera une pauvre pecheresse telle que je suis ayant eu si peu de sujets de pardonner, et ayant tant de besoin qu'on luy pardonne ? S'il se rencontre des personnes qui me ressemblent en cela, et qui ne comprennent pas de quelle consequence est cet avis, je les conjure, mon sauveur, en vostre nom d'y faire une reflexion serieuse, et de mépriser ces bagatelles à qui l'on donne le nom d'affronts, puis qu'en verité toutes ces pointilles d'honneur ressemblent proprement aux maisonnetes

que les enfans font avec de la paille. ô mon Dieu, mon Dieu, si nous sçavions bien ce que c'est que le point d'honneur, et en quoy en consiste la perte ! Je ne parle pas à vous, mes soeurs, en disant cecy, puis que vous seriez bien mal-heureuses si vous ne compreniez pas encore cette verité : mais je parle à moy-mesme du temps que je faisois cas de l'honneur sans sçavoir ce que c'estoit, et que je me laissois ainsi emporter au torrent de la coûtume. Helas ! Quelles estoient les choses qui me donnoient alors de la peine ? Que j'en ay de honte maintenant, quoy que je ne fusse pas du nombre de celles qui s'arrestoient le plus à ces points d'honneur. Il paroist bien que je ne considerois pas quel est l'honneur veritable, puis que je ne tenois compte de l'honneur qui estant avantageux à nostre ame merite seul d'estre recherché. ô que celuy qui disoit que l'honneur et le profit ne se rencontrent point ensemble avoit grande raison de parler ainsi ! Car bien que peut-estre il ne l'entendist pas de la sorte qu'il se doit entendre, il est vray neanmoins au pied de la lettre, que ce qui est utile à nostre ame ne peut jamais se rencontrer avec ce que le monde appelle honneur. C'est une chose étonnante de voir le renversement qui est dans le siecle. Beny soyez-vous, mon seigneur, de nous en avoir retirées ; et faites-nous s'il vous plait la grace d'en estre toûjours aussi éloignées que nous le sommes maintenant. Car Dieu nous garde de ces monasteres où se rencontrent ces points d'honneur qui font que l'on rend à Dieu si peu d'honneur. Mais considerez, mes soeurs, que le démon ne nous a point oubliées, quelque retirées que nous soyons, puis que mesme dans les monasteres il invente des points d'honneur, et y établit des loix selon lesquelles on monte ou on descend par les differens degrez des charges ainsi que les gens du monde, et où l'on met son honneur dans des choses si basses et si frivoles que je n'y sçaurois penser sans étonnement. Que les sçavans se conduisent si bon leur semble selon les regles établies entre eux, car ce n'est pas à moy de juger s'ils ont raison. Celuy qui a enseigné la theologie croiroit sans doute se rabaisser en montrant la philosophie, parce que ce point d'honneur veut que l'on monte, et non pas que l'on descende.

Et quand mesme on luy ordonneroit de le faire par obeïssance, il ne laisseroit pas d'estimer qu'on luy feroit tort, et ne seroit pas seul de cet avis : d'autres soûtiendroient aussi que ce seroit luy faire injure : en quoy le démon se joignant à eux, il leur inspireroit des raisons pour montrer que

cela est fondé dans la loy de Dieu. Pour ce qui regarde les religieuses, celle qui a esté prieure ne doit plus à ce que l'on pretend estre employée à des offices moins considerables. On prend garde aussi à celle qui est la plus ancienne : car on est exact à se souvenir de toutes ces choses : et on s'imagine mesme qu'il y a du merite à le faire sous pretexte que nos constitutions nous ordonnent d'y avoir égard. N'est-ce pas un juste sujet de rire, ou pour mieux dire de pleurer ? Je sçay que nos constitutions ne nous ordonnent point de ne pas garder l'humilité. Que si elles prescrivent quelque chose touchant l'égard qu'on doit avoir à celles qui sont plus anciennes, ce n'est qu'afin que tout soit dans l'ordre et bien reglé. Mais devons-nous estre plus soigneuses et plus exactes à observer nos constitutions en ce qui regarde nostre propre estime, que nous ne le sommes à les pratiquer en tant d'autres choses que nous ne gardons peut-estre qu'assez imparfaitement ? Ne mettons donc pas je vous prie nostre perfection à les observer en cecy. C'est aux autres à y prendre garde, et non pas à nous : mais le mal est que quoy qu'on ne monte pas au ciel par ce chemin, nostre inclination nous porte si fort à monter, que nous ne pensons point à descendre. ô mon sauveur, n'estes-vous pas tout ensemble et nostre maistre et nostre modelle ? Ouy sans doute. Or en quoy donc, mon divin maistre, avez-vous étably vostre honneur ? L'avez-vous perdu en vous humiliant jusques à la mort ? Non certes : mais au contraire cet abaissement a esté la cause et la source de l'honneur de tous les hommes.

Helas ! Mes filles, je vous demande au nom de Dieu de considerer que si nous prenons ce chemin nous n'arriverons jamais où nous pretendons d'aller, puis que nous nous égarerons dés l'entrée : et je prie de tout mon coeur nostre seigneur que nulle ame ne se perde par ce detestable point d'honneur sans sçavoir en quoy il consiste. Quoy ! Pour avoir pardonné des choses qui n'estoient en effet ny une injure, ny un affront, ny rien du tout, nous croirons avoir fait quelque chose de considerable, et nous nous imaginerons que Dieu nous doit pardonner, parce que nous avons pardonné ? Portez la lumiere, seigneur, dans les tenebres de nostre ignorance : faites-nous connoistre que nous ne nous connoissons pas nous-mesmes ; que nous nous presentons à vous les mains vuides, et pardonnez-nous nos fautes par vostre bonté et par vostre misericorde. Il faut que Jesus-Christ ait merveilleusement estimé cet amour que nous nous

devons porter les unes aux autres, puis que pour obliger son pere à nous pardonner il auroit pû luy representer d'autres considerations que celle-là. Il auroit pû luy dire : pardonnez-nous, seigneur, parce que nous faisons de fort grandes penitences : ou parce que nous prions beaucoup : ou parce que nous jeusnons tres-exactement : ou parce que nous avons tout abandonné pour l'amour de vous : ou parce que nous vous aimons de tout nostre coeur : ou parce que nous sommes prests de perdre la vie pour vostre service, et d'autres choses semblables. Mais il se contente de dire, parce que nous pardonnons. Dont la raison est peut-estre, que sçachant combien nous sommes attachez à ce miserable honneur, et qu'il n'y a rien à quoy nous ayons plus de peine à nous resoudre qu'à le mépriser, il croit ne pouvoir rien offrir de nostre part à Dieu son pere qui luy soit plus agreable. Prenez donc garde, mes soeurs, que ces paroles, *nous pardonnons,* font voir, ainsi que je l'ay dit, que nostre seigneur parle comme d'une chose desja faite ; et remarquez bien aussi que lors que dans quelqu'une des occasions dont j'ay parlé, une ame au sortir de cette oraison qui est la plus parfaite contemplation, ne se trouve pas dans une ferme resolution de pardonner, je ne dis pas ces bagatelles à qui on donne faussement le nom d'injures, mais de veritables injures quelque grandes qu'elles puissent estre ; elle ne doit pas beaucoup se fier en son oraison, parce qu'une ame que Dieu a élevée jusques à luy par une oraison si sublime regarde toutes ces injures comme estant au dessous d'elle, se soucie aussi peu d'estre estimée que mes-estimée : ou pour mieux dire, l'honneur luy cause plus de peine que le deshonneur ; et elle trouve plus de plaisir dans les travaux que dans toutes les consolations de cette vie. Car comme Dieu l'a fait entrer dés icy-bas dans une veritable possession de son royaume, elle ne cherche aucune satisfaction dans le monde, parce que connoissant par sa propre experience l'avantage que ce luy est de souffrir pour luy, elle sçait que c'est par ce chemin qu'il faut marcher pour pouvoir regner avec plus de gloire : et il n'arrive gueres que Dieu fasse des graces si extraordinaires à ceux qui n'ont point enduré avec joye de grands travaux pour l'amour de luy. C'est pourquoy, comme je l'ay dit, ceux des contemplatifs sont fort grands, à cause que nostre seigneur veut qu'ils soient proportionnez aux graces dont il les favorise. Sçachez donc, mes filles, que comme ces ames ont une parfaite connoissance du neant du monde, elles ne s'arrestent gueres dans

ce qu'elles sçavent devoir passer en un moment. Et s'il arrive que d'abord quelque grande injure ou quelque déplaisir extraordinaire leur frappe l'esprit, elles ne commencent pas plûtost à le sentir, que la raison vient à leur secours et dissipe leur peine par la joye de voir que Dieu leur offre cette occasion d'obtenir de luy en un jour plus de graces et de faveurs qu'elles n'auroient pû en esperer en dix ans par les travaux qu'elles auroient soufferts par leur propre choix.

Je sçay que cela est fort ordinaire : car j'ay communiqué avec beaucoup de contemplatifs, qui n'estiment pas moins ces peines que d'autres estiment l'or et les pierreries, parce qu'ils sçavent que c'est le vray moyen de s'enrichir. Ces personnes sont si éloignées d'avoir en quoy que ce soit bonne opinion d'elles-mesmes, qu'elles sont bien aises que l'on sçache leurs pechez, et prennent mesme plaisir à les dire quand elles voyent que l'on fait cas d'elles. Elles ne sont pas aussi moins humbles en ce qui regarde la noblesse de leur race, à cause qu'elles sont tres-persuadées que cette gloire temporelle leur sera fort inutile pour gagner ce royaume qui est eternel. Que si elles sont bien aises d'estre d'une naissance illustre, c'est seulement lors que cela peut servir à la plus grande gloire de Dieu. à moins que de cette consideration elles ont peine à souffrir qu'on les estime davantage qu'elles ne pensent le devoir estre : et elles prennent mesme plaisir à des-abuser ceux qui ont une creance d'elles plus favorable qu'elles ne voudroient. Ce qui procede à mon avis de ce que ceux à qui Dieu fait la grace de donner cette humilité et cette passion de le servir le plus parfaitement qu'il leur est possible, entrent dans un tel oubly d'eux-mesmes qu'ils sont insensibles à ces mauvais traitemens, et ne peuvent se persuader que les autres les prennent pour des injures. Mais cela ne se rencontre que dans les personnes de la plus haute vertu, et à qui nostre seigneur fait ordinairement la faveur de les approcher de luy par la contemplation parfaite. Quant au premier point, qui est de se resoudre à souffrir des mépris et des injures quoy qu'on en ressente de la peine, j'estime que celuy à qui Dieu fait la grace d'arriver jusques à l'union obtient en peu de temps ce bonheur ; et que s'il ne l'obtient pas, et ne se sent pas plus affermy dans la vertu au sortir de l'oraison, il a sujet de croire que ce qu'il prenoit pour union, au lieu d'estre une faveur de Dieu n'est qu'une illusion du diable qui veut luy donner de la vanité.

Il peut neanmoins arriver que lors que Dieu ne fait que commencer à donner ces graces à une ame elle ne se trouve pas dans cette force dont j'ay parlé : mais je dis que s'il continuë à la favoriser de ses dons elle l'acquerra en peu de temps, sinon dans les autres vertus, au moins dans celle de pardonner les offenses. Pour moy je ne sçaurois croire que Dieu estant comme il est non seulement misericordieux, mais la misericorde mesme, une ame qui s'approche si fort de luy, et connoist par ce moyen son neant et le grand nombre de pechez qu'il luy a remis, puisse avoir la moindre peine de pardonner à l'heure mesme et de se reconcilier avec celuy qui l'a offensée, parce qu'ayant devant les yeux les graces que Dieu luy a faites et qui sont comme autant de preuves de la grandeur de son amour, elle ne sçauroit manquer ce me semble à se réjoüir de rencontrer des occasions de luy donner quelques marques du sien pour luy. Je dis donc encore, que selon la connoissance que j'ay de plusieurs personnes que Dieu par une grace particuliere éleve à des choses surnaturelles en leur accordant cette oraison ou cette contemplation dont j'ay parlé, quoy que l'on puisse remarquer en elles d'autres imperfections et d'autres fautes, toutefois pour ce qui regarde le pardon des offenses je n'ay jamais vû qu'elles y ayent manqué ny ne croy pas qu'elles le puissent si ces faveurs viennent veritablement de Dieu. C'est pourquoy plus elles sont grandes, et plus ceux qui les reçoivent doivent prendre garde si elles produisent ces bons effets : et si elles n'en produisent aucun, beaucoup apprehender et croire qu'elles ne viennent pas de Dieu, puis qu'il ne s'approche jamais d'une ame sans l'enrichir en l'établissant dans la vertu. Car il est certain qu'encore que ces faveurs passent promtement, on le connoist avec le temps par les avantages et les bons effets qui en demeurent dans l'ame : et ainsi comme nostre divin sauveur sçait que l'effet de ces faveurs est le pardon des offenses, il ne craint point de nous faire dire en termes exprés à son pere : *ainsi que nous pardonnons à ceux qui nous ont offensé*.

CHAPITRE TRENTE-SEPTIÈME - De l'excellence de l'oraison du pater, et des avantages qui se rencontrent dans cette sainte priere. on ne sçauroit trop rendre graces à Dieu de la sublime perfection qui se rencontre dans cet

Ainsi, mes filles, il n'y en a pas une de nous qui ne puisse s'en servir pour ses besoins particuliers. Je ne sçaurois voir sans étonnement que ce peu de paroles enferme de telle sorte toute la contemplation et toute la perfection, qu'il semble que sans avoir besoin d'aucun livre il nous suffit de bien étudier cette priere si sainte, puis que nostre Seigneur nous y a enseigné dans les quatre premieres demandes tous les differens degrez de l'oraison et de la contemplation depuis les commencemens jusqu'à l'oraison mentale à l'oraison de quietude, et à celle d'union. Tellement que si j'en estois capable je pourrois en bastissant sur un fondement si solide faire tout un grand traité de l'oraison. Mais dans la cinquiéme demande Nostre Seigneur commence à nous faire connoistre quels sont les effets que produisent ces faveurs en nous lors qu'elles procedent veritablement de luy ainsi que je l'ay desja dit. Considerant d'où pouvoit venir ce que Jesus-Christ n'a pas expliqué plus particulierement des choses si obscures et si élevées pour les faire entendre à tout le monde, il me semble que c'est parce que cette priere devant estre generale pour pouvoir servir à tous, il n'a pas voulu davantage l'éclaircir, afin que tous se persuadant de la bien entendre, chacun pust en la disant demander ce qui seroit necessaire pour sa consolation et pour ses besoins : et qu'ainsi les contemplatifs et ceux qui se donnent à Dieu sans reserve méprisant les choses perissables, luy demandent seulement les faveurs du ciel que son extreme bonté veut bien donner icy-bas : et que ceux qui sont encore dans les engagemens du monde luy demandent le pain et les autres choses conformes à leur estat qu'ils peuvent justement luy

demander pour eux et pour leurs familles.
Mais quant à ce qui est de donner nostre volonté à Dieu et pardonner les offenses qui nous sont faites, ce sont deux choses à quoy tout le monde est obligé. Je demeure toutefois d'accord qu'il s'y rencontre du plus et du moins. Les parfaits donnent parfaitement leur volonté et pardonnent parfaitement : au lieu que nous autres, mes soeurs, satisfaisons comme nous pouvons à ces devoirs. Car Nostre Seigneur est si bon qu'il reçoit tout en payement : et il semble qu'il ait fait en nostre nom comme un pact avec son pere en luy disant : Seigneur, faites s'il vous plaist cela : et mes freres feront cecy. Or nous sommes bien assurées que Dieu ne manquera point de son costé : car y eut-il jamais un si bon payeur, et si liberal ? Il pourroit mesme arriver que disant une seule fois cette oraison avec une intention tres-sincere de tenir ce que nous luy promettons, elle suffiroit pour le porter à nous combler de ses graces, parce qu'il aime tant la verité, et prend tant de plaisir que l'on traite avec luy sincerement, que lors que nous agissons de la sorte il nous accorde toûjours plus que nous ne luy demandons. Mais comme ce maistre admirable sçait que ceux qui demandent avec la perfection dont j'ay parlé reçoivent de son pere eternel des faveurs qui les élevent à un tres-haut degré de bon-heur : comme il sçait que ceux, ou qui sont parfaits, ou en chemin de le devenir tiennent le monde sous leurs pieds, et ne craignent rien, parce que les bons effets que Dieu opere dans leurs ames les assurent qu'il est satisfait d'eux : et enfin comme il sçait qu'estant saintement enyvrez de ces faveurs si extraordinaires qu'il leur fait dans l'oraison, ils oublieroient aisément qu'il y a un autre monde et qu'ils ont des ennemis à combatre, il a soin de les avertir des perils qui les environnent.
Ô eternelle sagesse ! ô incomparable maistre ! Quel bon-heur, croyez-vous, mes filles, que ce vous est de ce qu'il n'est pas seulement tres-sage, mais qu'il apprehende tant pour nous qu'il détourne tous les perils qui nous menacent ? C'est le plus grand bien qu'une ame sainte puisse desirer dans le monde, et je ne sçaurois assez l'exprimer par mes paroles, puis que cette protection de Dieu est la plus grande assurance que nous puissions avoir sur la terre. Nostre Seigneur ayant donc vû combien il importe à ces ames de les réveiller pour les faire souvenir qu'elles ont des ennemis qui les obligent à se tenir toûjours sur leurs gardes ; et que plus elles sont élevées,

plus elles ont besoin du secours de son pere eternel, puis qu'en tombant elles tomberoient de plus haut : et voulant d'ailleurs les délivrer des pieges où elles s'engageroient sans y penser, il luy fait pour elles ces deux dernieres demandes si necessaires à tous ceux qui vivent encore dans l'exil de cette vie : *et ne nous laissez pas succomber à la tentation, mais délivrez-nous du mal*.

CHAPITRE TRENTE-HUITIÈME - Sur ces paroles du pater : et ne nous laissez pas succomber à la tentation ; mais délivrez-nous du mal. et que les parfaits ne demandent point à Dieu d'estre délivrez de leurs peines.

Pour moy, mes soeurs, je tiens que les parfaits ne demandent point à Dieu d'estre délivrez de leurs peines, de leurs tentations et de leurs combats, parce que ce leur sont des preuves indubitables que leur contemplation et les faveurs qu'ils y reçoivent procedent de son esprit, et qu'ainsi au lieu d'apprehender ces travaux, ils les desirent, ils les demandent, et ils les aiment. En quoy ils ressemblent aux soldats qui ne souhaitent rien tant que la guerre, parce qu'ils esperent d'y faire fortune, et que dans la paix n'ayant que leur solde ils ne sçauroient s'enrichir. Croyez-moy, mes filles, les soldats de Jesus-Christ qui sont les contemplatifs, ne voyent jamais trop tost à leur gré venir l'heure du combat. Ils craignent peu leurs ennemis visibles et découvers et n'ont garde de s'enfuir devant eux, parce qu'ils sçavent que leurs forces estant impuissantes contre celles de Dieu qui les soûtient, ils en demeureront toûjours victorieux. Les seuls ennemis qu'ils apprehendent avec raison, et dont ils demandent à Dieu qu'il les delivre, sont ces ennemis cachez, ces demons qui combatent en trahison et avec finesse, qui se transforment en des anges de lumiere, qui nous font tomber dans leurs embusches, sans que nous nous en appercevions, et qui ne se laissent connoistre qu'aprés avoir beu le sang de nostre ame et ravy ce que nous avons de vertu. Nous devons souvent, mes filles, demander à Dieu dans cette sainte priere qu'il nous delivre de ces ennemis secrets, et qu'il ne permette pas qu'estant trompées par leurs artifices nous succombions à la tentation ; nous devons le prier qu'il nous découvre le venin dont ils veulent nous empoisonner, et qu'il dissipe les tenebres dont ils nous

offusquent pour nous empescher de voir sa lumiere.
Ce n'est donc pas sans raison que cet adorable maistre nous apprend à faire cette demande qu'il adresse pour nous à son pere ; et vous devez remarquer, que ces malheureux esprits nous nuisent en plusieurs manieres. Car ne vous imaginez pas que le seul mal qu'ils nous procurent soit de nous persuader que ces douceurs et ces consolations qu'ils nous font malicieusement ressentir durant l'oraison viennent de Dieu. Au contraire c'est en quelque sorte à mon avis le moindre mal qu'ils nous puissent faire : et il pourra mesme arriver que ce nous sera un sujet de nous avancer, parce que dans l'ignorance que cela procede du demon, et dans la creance qu'il vient de Dieu, ce plaisir que l'on reçoit dans l'oraison fait que l'on s'y occupe davantage ; que se reconnoissant indigne de ces graces on en remercie sans cesse Dieu ; qu'on s'estime plus obligé de le servir, et qu'on s'efforce de l'engager par une humble reconnoissance à ajoûter de nouvelles faveurs aux premieres. Travaillez continuellement, mes soeurs, pour acquerir l'humilité : reconnoissez que vous n'estes pas dignes de ces faveurs, et ne les recherchez point. Par ce moyen le diable au lieu de gagner des ames en perd beaucoup à mon avis de celles dont il croit pouvoir procurer la perte, et Dieu tire nostre bien du mal qu'il nous vouloit faire. Car le Seigneur est fidelle en ses promesses ; et voyant que nostre intention dans l'oraison est de le contenter et de le servir, il demeure satisfait de nous. Mais nous devons estre sur nos gardes, de peur que nostre ennemy n'affoiblisse nostre humilité par quelques pensées de vaine gloire, dont il faut bien prier Dieu qu'il nous delivre : et ne craignez pas, mes filles, qu'il permette que vous receviez long-temps des consolations qui viennent d'un autre que de luy.
Le plus grand prejudice que le demon nous pourroit faire sans que nous nous en apperceussions seroit de nous persuader que nous aurions des vertus que nous n'avons pas. Car au lieu que dans les douceurs et les consolations dont j'ay parlé, nous ne pouvons avoir d'autres pensées sinon que ces faveurs que nous croyons recevoir de Dieu nous obligent à le servir avec encore plus d'ardeur : icy il nous semble au contraire que c'est nous qui luy donnons et qui le servons, et qu'il est de sa bonté de nous en recompenser. Cette creance fait peu à peu un extrême tort, parce qu'elle diminuë l'humilité, et porte à negliger d'acquerir les vertus que l'on croit

déja posseder. Ainsi s'estimant estre en asseurance on tombe sans s'en appercevoir dans un piege d'où l'on ne sçauroit se retirer. Car encore que ce ne soit pas un visible peché mortel capable de precipiter l'ame dans l'enfer, il l'affoiblit de telle sorte qu'elle ne peut plus marcher dans ce chemin dont j'ay commencé à vous parler. Je vous asseure que cette tentation est tres-perilleuse : et j'en ay tant d'experience que je puis hardiment vous en parler, quoy que ce ne soit pas si bien que je le voudrois. Quel remede donc y a-t-il, mes soeurs ? Je n'en trouve point de meilleur que celuy que nostre divin maistre nous enseigne, qui est de prier dans cette oraison son pere eternel de ne permettre pas que nous succombions à la tentation. J'y en ajoûteray un autre : c'est que s'il nous semble que nostre Seigneur nous a donné quelque vertu, nous devons la considerer comme un bien que nous avons receu de luy et qu'il peut à toute heure nous oster, ainsi qu'il arrive souvent par l'ordre de sa providence. Ne l'avez-vous jamais éprouvé, mes filles ? Si vous dites que non, je n'en diray pas de mesme.

Car quelquefois il me semble que je suis fort détachée ; et lors que j'en viens à l'épreuve je trouve en effet que je la suis. D'autres fois je me trouve si attachée, et à des choses dont je me serois peut-estre mocquée le jour precedent, que je ne me connois plus moy-mesme. Quelquefois je me sens avoir tant de coeur qu'il me semble que s'il s'offroit des occasions de servir Dieu rien ne seroit capable de m'étonner : et en effet je trouve que cela est veritable dans quelques-unes. Mais le lendemain je me voy dans une telle lâcheté que je n'aurois pas le courage de tuer une fourmy pour l'amour de luy si j'y rencontrois la moindre contradiction. Quelquefois je m'imagine que quoy que l'on pût dire à mon prejudice et quelque murmure qui s'élevast contre moy, je le souffrirois sans aucune peine ; et j'ay reconnu en diverses rencontres que je ne m'estois pas trompée, puisque j'en avois mesme de la joye. Et en d'autres temps les moindres paroles m'affligent si fort que je voudrois estre hors du monde, tant tout ce que j'y voy me déplaist. En tout cela je ne suis pas seule : car j'ay remarqué les mesmes choses en plusieurs personnes meilleures que moy, et je sçay qu'en effet elles se passent de la sorte. Que s'il est ainsi, mes soeurs, qui sera celuy qui pourra dire que son ame est enrichie de vertus, puisque dans le temps où l'on en a le plus de besoin on trouve que l'on n'en a point ? Gardons-nous donc bien de concevoir de telles pensées. Reconnoissons au contraire que

nous sommes pauvres, et ne nous endebtons pas sans avoir dequoy payer en nous attribuant des vertus qui ne nous appartiennent point. Le tresor de nostre ame est dans les mains de Dieu et non dans les nostres ; et nous ne sçavons pas quand il luy plaira de nous laisser dans la prison de nostre pauvreté et de nostre misere sans nous rien donner.
Que sçavons-nous si lors que les autres nous tiennent pour bonnes et que nous croyons l'estre, il continuëra à nous faire part de ses graces : ou s'il ne voudra pas les retirer comme estant un bien que nous ne possedons que par emprunt ; ce qui nous rendroit dignes d'estre mocquées de tout le monde, et particulierement de ceux qui nous auroient eu en quelque estime ? Il est vray que pourveu que nous le servions avec humilité il nous secourt enfin dans nos besoins : mais si cette vertu ne nous accompagne et ne nous suit pas à pas il nous abandonnera, et nous fera en cela mesme une grande misericorde, puis que ce chastiment nous apprendra que nous ne sçaurions trop estimer cette vertu, et que nous n'avons quoy que ce soit que ce qu'il nous donne par sa grace. Voicy un autre avis que je vous donne. Le démon nous persuade quelquefois que nous avons une vertu ; comme par exemple la patience, parce que nous nous resolvons de la pratiquer ; parce que nous faisons souvent des actes du desir que nous avons de souffrir beaucoup pour Dieu, et parce qu'il nous semble que ce desir est veritable. Ainsi nous demeurons fort satisfaites à cause que le démon nous aide à nous confirmer dans cette creance. Mais gardez-vous bien je vous prie de faire cas de ces sortes de vertus, de penser les connoistre, si ce n'est de nom ; et de vous persuader que Dieu vous les a données jusques à ce que vous le sçachiez par experience. Car il pourra arriver qu'à la moindre parole que l'on vous dira et qui ne vous plaira pas, toute cette patience pretenduë s'évanoüira. Quand vous aurez beaucoup souffert, rendez alors graces à Dieu de ce qu'il commence à vous instruire dans cette vertu, et efforcez-vous de continuer à souffrir avec grand courage, puis que ces souffrances font voir qu'il veut que vous luy payïez la patience qu'il vous a donnée par l'exercice de cette mesme patience, en ne la considerant que comme un dépost qu'il vous a mis entre les mains.
Voicy un autre artifice du démon. Il vous represente que vous estes pauvre, et il a en cela quelque raison ; soit parce que vous avez fait voeu de pauvreté comme tous les religieux, ou parce que vous desirez dans vostre

coeur de la pratiquer, ainsi qu'il arrive aux personnes qui s'adonnent à l'oraison. Ces deux choses estant supposées, l'une que le religieux s'estime pauvre comme ayant fait voeu de l'estre ; et l'autre que le seculier qui est dans la pieté se croit pauvre aussi, parce qu'il desire de l'estre : voicy ce que tous deux disent : je ne desire rien : et si je possede quelque chose, c'est parce que je ne sçaurois m'en passer : car je dois vivre pour servir Dieu qui veut que nous ayons soin de la santé de nostre corps, et mille choses semblables que cet ange de tenebres transformé en ange de lumiere inspire, et qui en apparence sont bonnes. Ainsi il persuade que l'on est veritablement pauvre, que l'on a veritablement la vertu de pauvreté, et que par ce moyen tout est fait. Mais cela ne se pouvant connoitre que par les effets il faut venir à l'épreuve. On jugera par les oeuvres si le seculier est vrayement pauvre : car s'il a trop d'inquietude pour le bien il le fera bien-tost voir ; soit en desirant plus de revenu que la necessité n'en demande ; soit en prenant plus de serviteurs qu'il n'en a besoin ; soit dans l'occasion d'un procés pour quelque chose de temporel, ou soit qu'un pauvre fermier manque à le payer : car il n'en aura pas moins d'inquietude que si autrement il n'avoit pas dequoy vivre. Comme on ne manque jamais de s'excuser, je ne doute point que cette personne ne réponde que ce qu'il fait en ces rencontres n'est que pour empescher que faute de soin son bien ne se perde. Mais je ne pretens pas qu'il l'abandonne : je dis seulement qu'il en doit prendre soin sans empressement.

Que si cela reüssit, à la bonne heure. Sinon, qu'il prenne patience : car celuy qui est veritablement pauvre fait si peu de cas de toutes ces choses, qu'encore qu'il y ait des raisons qui l'obligent d'en prendre soin il ne s'en inquiete point, parce qu'il croit ne pouvoir jamais manquer du necessaire ; et que quand mesme il luy manqueroit il ne s'en soucieroit pas beaucoup. Il considere cela comme l'accessoire, et non pas comme le principal ; et ses pensées s'élevant plus haut il ne s'occupe à des choses si basses que par contrainte. Pour ce qui est des religieux ou des religieuses qui sont pauvres, ou qui au moins le doivent estre puis qu'ils en ont fait le voeu, il est vray qu'ils ne possedent rien en propre ; mais c'est souvent parce qu'ils n'ont rien. Que s'il se rencontre qu'une personne leur veüille donner, ce sera une grande merveille s'ils jugent que ce don leur soit superflu. Ils sont bien aises de mettre en reserve quelque chose. S'ils peuvent avoir des

habits d'une fine étoffe ils ne pensent point à en demander d'une plus grossiere ; et ils veulent toûjours avoir quelque petite chose qu'ils puissent vendre ou engager, quand ce ne seroit que des livres, afin que s'il leur arrive une maladie ils ayent dequoy se faire traiter mieux qu'à l'ordinaire. Helas pecheresse que je suis ! Est-ce donc là ce que nous avons promis à Dieu lors que nous luy avons promis de renoncer à tous les soins de nous-mesmes pour nous abandonner entierement à sa conduite, quoy qui puisse nous en arriver ? Si nous avions tant de prévoyance pour l'avenir, n'auroit-il pas mieux valu nous assurer quelque revenu que nous aurions pû posseder sans distraction et sans trouble ? Or quoy que cela se puisse faire sans peché, il est bon de remarquer nos imperfections, afin que voyant qu'il y a beaucoup à dire que nous ne possedions cette vertu de la sainte pauvreté, nous la demandions à Dieu et nous efforcions de l'acquerir : au lieu que nous ne nous en mettrions pas beaucoup en peine si nous nous imaginions de l'avoir desja, et demeurerions dans cette fausse persuasion : ce qui seroit encore pis. Il en est de mesme de l'humilité. Il nous semble que nous ne nous soucions point de l'honneur, ny dequoy que ce puisse estre : mais s'il arrive qu'on nous blesse en la moindre chose, on voit aussi-tost et par nos sentimens et par nos actions que nous ne sommes point du tout humbles. Que si au contraire il s'offre quelque chose qui soit honorable et avantageux, on ne le rejette non plus que ces pauvres imparfaits dont j'ay parlé ne rejettent point ce qui leur est profitable : et Dieu veüille que l'on ne travaille pas mesme à le procurer. On a si souvent ces mots en la bouche : je ne desire rien : je ne me soucie de rien ; comme en effet on le pense ainsi ; qu'à force de le dire on se confirme de telle sorte dans cette creance qu'on ne le met pas en doute. Il importe donc extremement de veiller sans cesse sur les choses dont je viens de vous parler qu'en plusieurs autres, puis que chacun sçait que lors que nostre Seigneur nous donne veritablement une seule de ces vertus il semble qu'elle attire aprés elle toutes les autres. à quoy j'ajoûte, qu'encore que vous croyïez les avoir vous devez craindre de vous tromper, parce que celuy qui est vrayement humble doute toûjours de ses vertus propres, et croit celles des autres incomparablement plus grandes et plus veritables que les siennes.

CHAPITRE TRENTE-NEUVIÈME - Avis pour resister à diverses tentations du démon, et particulierement aux fausses humilitez, aux penitences indiscretes, et à la confiance de nous-mesmes qu'il nous inspire.

Gardez-vous aussi, mes filles, de certaines humilitez accompagnées d'inquietude que le démon nous met dans l'esprit en nous representant la grandeur de nos pechez : car il trouble par là les ames en plusieurs manieres, jusques à faire qu'elles se retirent de la communion, et discontinuënt de faire oraison en particulier comme s'en jugeant indignes : et ainsi lors qu'elles s'approchent de la sainte eucharistie elles employent à considerer si elles y sont bien ou mal preparées, le temps qu'elles devroient employer pour recevoir des faveurs de Dieu. Cela passe mesme jusques à une si grande extremité, qu'il leur semble qu'à cause qu'elles sont si imparfaites Dieu les a tellement abandonnées qu'elles ne peuvent presque plus se confier en sa misericorde. Toutes leurs actions quelque bonnes qu'elles soient leur paroissent pleines de peril : tous leurs services passent dans leur esprit pour inutiles : et elles tombent dans une telle défiance qu'elles perdent entierement le courage de faire aucun bien, parce qu'elles condamnent en elles comme mauvaises les mesmes choses qu'elles loüent dans les autres comme bonnes. Remarquez je vous prie, mes filles, mais avec grand soin, ce que je vay maintenant vous dire et que je sçay par experience. Il pourra arriver que cette opinion d'estre si imparfaites et si mauvaises pourra dans un temps estre une humilité et une vertu, et dans un autre temps une tres-forte tentation. L'humilité quelque grande qu'elle soit n'inquiete point l'ame, ne l'agite point, ne la trouble point ; mais au contraire elle est accompagnée de paix, de plaisir, et de douceur. Car quoy que l'on se voye estre une grande pecheresse ; que l'on connoisse clairement qu'on est digne de l'enfer ; que l'on avoüe de meriter d'estre en horreur à tout le monde ; que l'on s'en afflige, et que l'on n'ose presque

implorer la misericorde de Dieu : neanmoins si cette humilité est veritable, cette peine est accompagnée de tant de douceur et de satisfaction que l'on ne voudroit pas ne l'avoir point.
Non seulement comme je l'ay dit elle n'inquiete ny ne trouble pas l'ame ; mais elle luy donne une plus grande liberté et une plus grande paix, et la rend plus capable de servir Dieu : au lieu que cette autre peine la presse, l'agite, la tourmente et luy est presque insupportable. Je croy que le démon pretend par là nous persuader que nous avons de l'humilité, et en mesme temps nous faire s'il luy estoit possible perdre la confiance que nous devons avoir en Dieu. Lors que vous serez en cet estat, détournez le plus que vous pourrez vostre pensée de la vûë de vostre misere, et portez-la à considerer combien grande est la misericorde de Dieu ; quel est l'amour qu'il nous porte, et ce qu'il luy a plû de souffrir pour nous. Il est vray que si c'est une tentation, vous ne pourrez faire ce que je dis, parce qu'elle ne vous laissera point en repos, et ne vous permettra de penser qu'à ce qui vous donnera de la peine. Encore sera-ce beaucoup si vous pouvez vous appercevoir que c'est une tentation. Le démon se sert du mesme artifice lors que pour nous donner sujet de croire que nous faisons plus que les autres, il nous porte à embrasser des penitences indiscretes. Que si quand cela arrive vous manquez à le découvrir à vostre confesseur ou à vostre superieure : ou si lors qu'ils vous disent de cesser de faire ces penitences vous les continuez encore, c'est une tentation manifeste. Efforcez-vous donc de leur obeïr quelque peine que cela vous donne, puis que c'est en quoy consiste la plus grande perfection. Ce dangereux ennemy nous attaque par une autre tentation tres-perilleuse, en nous mettant dans une certaine assurance qui nous fait croire que nous ne retournerons jamais plus à nos fautes precedentes ny à aimer les plaisirs du monde.
Ainsi nous disons alors que nous le connoissons trop pour en faire cas : que nous sçavons que tout passe ; et que nous trouvons beaucoup plus de satisfaction à servir Dieu. Si cela arrive dans les commencemens c'est un fort grand mal, parce que cette assurance porte les ames à ne point craindre de se rengager dans les occasions de pecher, et est cause qu'elles tombent : et Dieu veüille que cette seconde chûte ne soit pas pire que la premiere. Car le démon voyant que ces personnes sont capables de servir aux autres, et par consequent de luy nuire, il fait tous ses efforts pour les empescher de

se relever. C'est pourquoy quelques faveurs que vous receviez de nostre Seigneur, et quelques gages qu'il vous donne de son amour, ne vous tenez jamais si assurées que vous ne soyez toûjours dans la crainte, puis que vous pouvez retomber encore ; et fuyez avec soin les occasions qui seroient capables de vous engager dans ce malheur. Communiquez toûjours autant qu'il vous sera possible ces graces et ces faveurs à quelque personne dont vous puissiez recevoir lumiere et conduite, sans luy rien cacher de tout ce qui vous arrive. Et quelque élevée que vostre contemplation puisse estre, ayez toûjours soin de la commencer et de la finir par la connoissance de vous-mesme. Que si cette oraison vient de Dieu, vous vous conduirez presque toûjours de la sorte quand bien vous ne le voudriez pas et que je ne vous donnerois point cet avis, parce qu'elle est toûjours accompagnée d'humilité et augmente nostre lumiere pour nous faire connoistre le peu que nous sommes. Je n'en diray pas icy davantage : vous trouverez assez de livres qui pourront vous en instruire, et je ne vous en ay parlé qu'à cause de l'experience que j'en ay, et des peines où quelquefois je me suis vûë.

Car enfin quoy que l'on puisse vous dire pour vous assurer vous ne pourrez jamais vous mettre dans une entiere assurance. Que pouvons-nous donc faire, ô mon Dieu, sinon de recourir à vous, et vous prier de ne pas permettre que ces ennemis de nostre salut nous fassent tomber dans les pieges qu'ils nous dressent ? Lors que leurs efforts nous sont connus nous pouvons avec vostre assistance les repousser : mais quant à leurs trahisons, qui pourra les découvrir si vous ne les luy faites connoistre ? Nous avons, mon Dieu, sans cesse besoin de vous appeller à nostre aide : dites-nous donc quelque chose, Seigneur, pour nous rassurer et pour nous instruire. Vous sçavez qu'il y en a peu qui marchent par ce chemin : et il y en aura encore moins si l'on ne peut y marcher sans estre dans des apprehensions continuelles. C'est une chose étrange que les hommes ne considerant pas que le démon tente et trompe encore plus les ames qui ne sont point dans l'exercice de l'oraison que non pas celles qui y sont, ils s'étonnent davantage de voir un seul de ceux qui marchoient par ce chemin et dont la vie avoit paru sainte tomber dans l'illusion, que d'en voir cent mille qui estant hors de ce chemin sont trompez par cet esprit malheureux, et vivent dans des pechez et des desordres publics, en marchant dans une voye que

l'on ne sçauroit douter qui ne soit tres-mauvaise. Mais ils ont raison, puis qu'entre ceux qui recitent le *pater noster* en la maniere que j'ay dit il y en a si peu qui soient trompez par l'artifice du malin esprit, qu'il y a sujet de s'en étonner comme d'une chose extremement rare. Car il est ordinaire aux hommes de ne remarquer point ce qu'ils voyent à tout moment, et de s'étonner au contraire de ce qu'ils ne voyent presque jamais : joint que les démons ont tant d'interest d'imprimer cet étonnement dans leur esprit, parce qu'ils sçavent qu'une seule ame arrivée à la perfection sera capable de leur en faire perdre beaucoup d'autres en les délivrant de leur servitude.
Cela dis-je est si étonnant que je ne m'étonne pas qu'on s'en étonne, puis que si ce n'est par leur faute, ceux qui marchent dans ce chemin de l'oraison n'ont pas moins d'avantage sur les autres, que ceux qui regardent le combat des taureaux de dessus un échaffaut en ont sur ceux qui estant au milieu de la place sont exposez aux coups de leurs cornes. C'est une comparaison qu'il me souvient d'avoir oüy faire sur ce sujet, et qui me semble fort juste. Ne craignez donc point, mes soeurs, de marcher par ce chemin, ou pour mieux dire, par l'un de ces chemins de l'oraison : car il y en a plusieurs ; les uns se trouvant bien d'aller par l'un, et les autres par un autre. Croyez-moy, c'est une voye extremement sûre : et vous serez beaucoup plûtost délivrées des tentations lors que vous vous approcherez de nostre Seigneur par l'oraison, que quand vous serez éloignées de luy. Priez-le donc de vous la donner, et demandez-la luy en disant comme vous faites tant de fois le jour le *pater noster*.

CHAPITRE QUARANTIÈME - Que l'amour et la crainte de Dieu joints ensemble sont un puissant remede pour resister aux tentations du démon. Quel sera à la mort, le malheur de ceux qui n'auront pas aimé Dieu, et le bo

Ô mon cher maistre, donnez-nous quelque moyen de nous garentir des embusches de nos ennemis dans une guerre si perilleuse. Celuy que sa divine majesté nous donne, mes filles, et dont nous pouvons user hardiment, est de conserver toûjours l'amour et la crainte. L'amour nous pressera de marcher : et la crainte nous fera prendre garde où nous marcherons, afin de ne tomber pas dans un chemin où tant de choses nous peuvent faire broncher, ainsi que sont presque tous ceux où l'on marche dans cette vie : ce sera là le vray moyen de ne pouvoir estre trompées. Vous me demanderez peut-estre à quoy vous pourrez connoistre que vous possedez ces grandes vertus, et vous aurez raison de le demander, puis qu'il est certain que vous ne sçauriez en estre entierement assurées. Car si vous l'estiez d'avoir un veritable amour de Dieu vous le seriez aussi d'estre en grace. Il y en a neanmoins, mes filles, des marques si évidentes qu'il semble que les aveugles mesme les peuvent voir : elles ne sont ny secretes ny cachées ; mais font tant de bruit, que quand vous ne le voudriez pas, vous ne sçauriez ne les point entendre. Le nombre de ceux qui possedent en perfection ces deux qualitez est si petit qu'ils se font aisément remarquer par leur rareté, et d'autant plus connoistre, que plus ils demeurent dans le silence et dans le secret. Cet amour et cette crainte de Dieu sont comme deux places fortes d'où l'on fait la guerre au monde et au démon. Ceux qui aiment Dieu veritablement aiment tout ce qui est bon, veulent tout ce qui est bon, favorisent tout ce qui est bon, loüent tout ce qui est bon, se joignent toûjours avec les bons, les soûtiennent, les défendent, et n'aiment

que la verité et les choses dignes d'estre aimées.
Car croyez-vous que ceux qui aiment Dieu veritablement puissent aimer ny les vanitez, ny les plaisirs, ny les richesses, ny les honneurs, ny toutes les autres choses du monde ? Croyez-vous qu'ils puissent avoir des contestations, des disputes, de la jalousie et de l'envie ? Helas comment cela se pourroit-il faire, puis que toute leur passion est de contenter celuy qu'ils aiment : puis qu'ils brûlent de desir de se rendre dignes d'estre aimez de luy ; et puis qu'ils donneroient leur vie avec joye s'ils croyoient par ce moyen luy pouvoir plaire davantage ? Lors que l'amour que l'on a pour Dieu est veritable, il est impossible de le cacher. Voyez-en des exemples dans Saint Paul et dans Sainte Madelaine. L'un parut visiblement blessé de l'amour de Dieu dés le troisiéme jour ; et l'autre dés le premier jour. Car l'amour a des degrez differens, et se fait connoistre plus ou moins selon qu'il est plus ou moins fort. S'il est petit : il ne se fait connoistre que peu. S'il est grand : il se fait beaucoup connoistre. Mais par tout où il y a de l'amour de Dieu, soit qu'il soit grand ou qu'il soit petit, il se fait toûjours connoistre. S'il est grand, par de grands effets : s'il est petit, par de petits.
Pour revenir à ce que je disois touchant la marque à laquelle on peut juger si les contemplatifs sont trompez par les illusions du démon, il est certain qu'il n'y a jamais en eux peu d'amour. Ou ils ne sont point de vrais contemplatifs, ou leur amour est tres-grand ; et ainsi se fait connoistre en une infinité de manieres. C'est un grand feu qui ne sçauroit manquer à jetter beaucoup de lumiere : et à moins que cela ces contemplatifs doivent marcher avec une grande défiance d'eux-mesmes : croire qu'ils ont sujet de craindre : travailler à en découvrir la cause : recourir à l'oraison : pratiquer l'humilité ; et prier Dieu de ne permettre pas qu'ils succombent à la tentation.
Car je voy beaucoup de sujet d'apprehender que nous ne soyons tentez lors que nous ne sentons pas en nous cet amour de Dieu qui est la marque de la veritable pieté. Mais pourvû que vous marchiez toûjours dans l'humilité : que vous vous efforciez de connoistre la verité de ce qui se passe dans vous : que vous vous teniez soûmises à vostre confesseur ; et que vous luy ouvriez vostre coeur avec une entiere sincerité, vous devez croire que le Seigneur est fidelle, qu'il ne vous manquera point, et que vostre esprit estant éloigné de toute malice et de tout orgueil, quelques frayeurs que le

démon vous puisse causer et quelques pieges qu'il vous puisse tendre, il vous donnera la vie par les mesmes moyens qu'il vouloit vous donner la mort. Que si vous sentez en vous cet amour de Dieu dont j'ay parlé, et qu'il soit accompagné de la crainte dont je vay parler, réjoüissez vous et soyez tranquilles nonobstant toutes ces fausses terreurs par lesquelles le démon s'efforcera de vous troubler, et qu'il fera que les autres vous donneront afin de vous empescher de joüir d'un si grand bien. Car voyant qu'il ne peut plus esperer de vous gagner, il taschera au moins de vous nuire en quelque sorte, et à ceux qui auroient pû tirer beaucoup d'avantage de la creance qu'ils auroient que Dieu par son infiny pouvoir fait ces faveurs si extraordinaires à une miserable creature. Ce que je dis parce que l'oubly où nous sommes quelquefois de ses anciennes misericordes nous persuade que cela est impossible. Or pensez-vous qu'il importe peu au démon de nous jetter dans ces craintes ? Il fait ainsi deux maux tout ensemble : l'un que ceux qui en entendent parler n'osent s'exercer à l'oraison de peur d'estre aussi trompez : l'autre qu'il y en auroit sans cela beaucoup davantage qui s'approcheroient de Dieu par le desir d'estre tout à luy, voyant comme je l'ay dit, qu'il est si bon qu'il ne dédaigne pas de se communiquer à des pecheurs.

Cecy est si veritable que je connois quelques ames qui estant encouragées par cette consideration ont commencé de s'occuper à l'oraison, et ont reçu en peu de temps de si grandes faveurs de Dieu qu'elles sont devenuës veritablement contemplatives. Ainsi, mes soeurs, lors que vous en verrez quelqu'une entre vous à qui nostre Seigneur fera de semblables graces remerciez-l'en extremement ; mais ne vous imaginez pas neanmoins qu'elle soit en assurance. Au contraire assistez-la encore davantage par vos prieres, puis que nul ne peut estre assuré durant qu'il est encore engagé dans les perils d'une mer agitée d'autant de tempestes qu'est cette vie. Vous n'aurez donc pas peine à connoistre cet amour lors qu'il sera veritable : et je ne comprens pas comment il pourroit demeurer caché. Car si l'on dit qu'il est impossible de dissimuler celuy que l'on porte aux creatures, et qu'il se découvre d'autant plus qu'on s'efforce davantage de le couvrir (quoy que j'aye honte d'user de cette comparaison puis que l'amour que l'on a pour elles n'estant fondé que sur un neant il ne merite pas de porter le nom d'amour) comment pourroit-on cacher un amour aussi violent qu'est celuy

que l'on a pour Dieu, un amour si juste, un amour qui croist toûjours parce qu'il découvre incessamment mille nouveaux sujets d'aimer sans pouvoir jamais en découvrir aucun de ne pas aimer, et enfin un amour dont le fondement et la recompense est l'amour d'un dieu, qui pour faire que nous ne puissions douter qu'il ne nous aime nous l'a témoigné par tant de travaux et de douleurs, par l'épanchement de tant de sang, et par la perte mesme de sa propre vie ? Helas mon sauveur ! Que celuy qui a éprouvé ces deux amours en discerne bien la difference ! Je supplie vostre divine majesté de nous la faire connoistre avant que nous sortions de cette vie.
Car quelle consolation ne nous sera-ce point à l'heure de nostre mort de voir que nous allons estre jugées par celuy que nous aurons aimé sur toutes choses ? Nous luy porterons alors sans crainte la cedule où ce que nous luy devons sera écrit : et nous ne considererons pas le ciel comme une terre étrangere, mais comme nostre veritable patrie, puis qu'elle a pour roy celuy que nous avons tant aimé, et qui nous a tant aimées ; cet amour ayant cet avantage sur tous les amours du monde, que pourvû que nous aimions nous ne pouvons douter que l'on ne nous aime. Considerez, mes filles, combien grand est le bonheur d'avoir cet amour, et quel malheur c'est de ne l'avoir pas, puis que ne l'ayant point on tombe entre les mains de ce tentateur, entre ces mains si cruelles, entre ces mains si ennemies de toute sorte de bien et si amies de toute sorte de mal. Où en sera donc reduite cette pauvre ame lors qu'au sortir des travaux et des douleurs de la mort elle se trouvera entre ces mains barbares et impitoyables ; et qu'au lieu de joüir de quelque repos aprés tant de peines, elle sera precipitée dans l'abisme de l'enfer, où une horrible multitude de serpens l'environneront de toutes parts ? Quel terrible et épouvantable lieu ! Quel déplorable et infortuné sejour ! Que si les personnes qui aiment leurs aises, et qui sont celles qui courent le plus de fortune de tomber dans ce malheur, ont peine à souffrir icy-bas durant une seule nuit une mauvaise hostellerie ; quelle sera à vostre avis la peine qu'elles souffriront à passer toute une eternité dans cette affreuse demeure ? Ne desirons donc point, mes filles, de vivre à nostre aise : nous sommes fort bien comme nous sommes : les incommoditez de la vie presente se peuvent comparer à une nuit qui se passe dans un mauvais giste.

Loüons Dieu de ce que nous souffrons ; et efforçons-nous de faire penitence tandis que nous sommes en ce monde. ô combien douce sera la mort de celuy qui aura fait penitence de tous ses pechez, puis qu'il se pourra faire que n'allant point en purgatoire il commencera presque dés cette vie à entrer dans la gloire des bienheureux, et qu'ainsi estant affranchy de toutes sortes de craintes il joüira d'une entiere paix. Ne seroit-ce pas, mes soeurs, une grande lascheté, de n'aspirer point à ce bonheur, puis qu'il n'est pas impossible de l'acquerir ? Au moins demandons à Dieu que si nostre ame en quittant ce corps doit estre dans la souffrance, ce soit en un lieu où nous l'endurions volontiers, où nous esperions qu'elle finira, et où nous ne craignions point que nostre divin epoux cesse de nous aimer, ny qu'il nous prive de sa grace. Prions-le de nous la donner en cette vie, afin de ne point tomber en tentation sans nous en appercevoir et sans le connoistre.

CHAPITRE QUARANTE-ET-UNIÈME - Continuation du discours de la crainte de Dieu. qu'il faut éviter avec soin les pechez veniels dont il y a deux sortes. Que lors qu'on est affermy dans la crainte de Dieu on doit agir avec une sai

Que je me suis étenduë sur ce sujet ! Mais non pas tant neanmoins que je l'aurois desiré. Car qu'y a-t-il de plus agreable que de parler d'un tel amour ; et que sera-ce donc que de l'avoir ? ô Seigneur, mon dieu donnez-le moy s'il vous plaist : faites-moy la grace de ne point sortir de cette vie jusques à ce que je n'y desire plus quoy que ce soit, et qu'hormis vous je sois incapable de rien aimer. Faites mesme, s'il vous plaist, que je n'use jamais de ce terme d'aimer sinon pour vous seul, puis qu'excepté vous rien n'estant solide, on ne pourroit rien bastir sur un tel fondement qui ne tombast aussi-tost par terre. Je ne sçay pourquoy nous nous étonnons d'entendre dire : celuy-là me paye mal du plaisir que je luy ay fait : ou : cet autre ne m'aime point. En verité je ne sçaurois m'empescher d'en rire : car qu'est-ce donc qu'il vous doit pour vous le payer ? Et sur quoy vous fondez-vous pour pretendre qu'il vous aime ? Cela doit au contraire vous faire connoistre quel est le monde, puis que cet amour mesme que vous luy portez deviendra le sujet de vostre tourment et de vostre inquietude, lors que Dieu vous ayant touché le coeur vous aurez un regret sensible d'avoir ainsi esté possedé de ces basses affections qui ne sont que des jeux de petits enfans. Je viens maintenant à ce qui regarde la crainte de Dieu, quoy que j'aye un peu de peine de ne point dire quelque chose de cet amour du monde dont j'ay tant de connoissance, et que je voudrois vous faire connoistre pour vous en délivrer entierement. Mais il faut que je le laisse parce qu'il me feroit sortir de mon sujet. Celuy qui a la crainte de Dieu s'en apperçoit facilement ; et ceux qui traitent avec luy n'ont pas peine à le

remarquer. Vous devez sçavoir neanmoins que cette crainte n'est pas si parfaite au commencement, si ce n'est en quelques personnes à qui nostre Seigneur, comme je l'ay dit, fait de tres-grandes graces en fort peu de temps, et qu'il éleve à une oraison si sublime qu'on voit sans peine qu'ils sont remplis de cette divine crainte.
Mais à moins de cette effusion de graces qui enrichit d'abord une ame de tant de vertus, cette crainte ne croist que peu à peu, et s'augmente chaque jour. On ne laisse pas neanmoins de la remarquer bien-tost par les signes qu'en donnent ces ames, soit en renonçant au peché, soit en évitant les occasions d'y tomber, soit en fuyant les mauvaises compagnies, et autres choses semblables. Mais quand une personne est arrivée jusques à la contemplation, qui est le principal sujet dont je traite icy, comme elle ne sçauroit dissimuler son amour pour Dieu, elle ne sçauroit non plus cacher sa crainte, non pas mesme en l'exterieur. Ainsi quelque soin qu'on apporte à l'observer, on la trouve toûjours veillante sur ses actions, et nostre Seigneur la conduit de telle sorte par la main, pour parler ainsi, qu'il n'y a point d'occasion où elle voulust pour quoy que ce fust commettre seulement un peché veniel de propos deliberé : car quant aux mortels elle les apprehende comme le feu. Ce sont là, mes soeurs, les illusions que je desire que nous apprehendions beaucoup. Prions Dieu continuellement qu'il ne permette pas que les tentations soient si violentes qu'elles nous portent à l'offenser ; mais proportionnées aux forces qu'il nous donne pour les surmonter, puis que pourvû que nostre conscience soit pure, elles ne sçauroient nous nuire que fort peu, ou point du tout. Voilà donc quelle est cette crainte que je desire qui ne vous abandonne jamais, comme estant la seule qui nous est utile. ô quel avantage c'est, mes filles, que de n'avoir point offensé Dieu. Les démons qui sont ses esclaves, demeurent par ce moyen enchaînez à nostre égard. Car il faut que toutes ses creatures luy obeïssent de gré ou de force : mais avec cette difference que ce que les démons font par contrainte nous le faisons d'une pleine volonté.
Tellement que pourvû qu'il soit satisfait de nous, il y aura toûjours une barriere entre eux et nous qui malgré toutes leurs tentations et tous leurs pieges les empeschera de nous nuire. Cet avis est si important que je vous prie de le graver dans vostre coeur, et vous en souvenir toûjours jusques à ce que vous vous sentiez estre dans une si ferme resolution de ne point

offenser Dieu que vous perdriez plûtost mille vies que de faire un peché mortel, et que vous apportiez un extreme soin de n'en point commettre de veniels lors que vous vous en appercevrez. Car quant à ceux qui se commettent par inavertance, qui peut estre capable de s'en garantir ? Or il y a deux sortes d'avertance si l'on peut user de ce terme : l'une accompagnée de reflexions ; et l'autre qui est si soudaine que le peché veniel est presque plûtost commis que l'on ne s'en est apperçû. Dieu nous garde des fautes qui se commettent avec cette premiere avertance quelques legeres qu'elles paroissent. J'avoüe ne comprendre pas comment nous pouvons estre assez hardis pour offenser un si grand seigneur quoy qu'en des choses legeres, et sçachant comme nous le sçavons que rien n'est petit de ce qui peut estre desagreable à une si haute majesté qui a sans cesse les yeux arrestez sur nous. Car ce peché ne peut ce me semble estre qu'un peché premedité, puis que c'est comme qui diroit : Seigneur, bien que cela vous déplaise je ne laisseray pas de le faire. Je sçay que vous le voyez, et ne puis douter que vous ne le voulez pas ; mais j'aime mieux suivre mon desir que non pas vostre volonté. Quoy ! L'on osera faire passer cela pour une chose de neant ? Je suis d'un sentiment bien contraire : car je trouve que c'est non seulement une faute ; mais une tres-grande faute. Je vous conjure donc, mes soeurs, si vous desirez d'aquerir cette heureuse crainte de Dieu dont je parle, et qui vous importe de tout, de repasser souvent dans vostre esprit pour l'enraciner dans vos ames quel peché c'est de l'offenser.

Mais jusques à ce que vous l'ayez acquise marchez toûjours avec une extrême circonspection : évitez toutes les occasions et toutes les compagnies qui ne peuvent vous aider à vous approcher plus prés de Dieu : prenez garde en tout ce que vous faites de renoncer à vostre propre volonté : ne dites rien qui ne puisse édifier ceux qui vous écoutent ; et fuyez tous les entretiens dont Dieu ne sera pas le sujet. Il faut beaucoup travailler pour imprimer de telle sorte cette crainte dans nostre ame qu'elle y soit comme gravée, et si nous avons un veritable amour de Dieu nous pourrons bien-tost l'aquerir. Que si nous reconnoissons en nous une ferme resolution de ne vouloir pour rien du monde offenser un si grand maistre : encore que nous tombions quelquefois nous ne devons pas nous décourager ; mais tascher d'en demander aussi-tost pardon à Dieu, et reconnoistre que nous sommes si foibles et avons si peu de sujet de nous

fier à nous-mesmes, que lors que nous sommes les plus resolus à faire le bien c'est alors que nous devons avoir moins de confiance en nos propres forces et ne l'établir qu'en Dieu seul. Ainsi quand nous avons sujet de croire que nous sommes dans ces dispositions, nous n'avons pas besoin de marcher avec tant d'apprehension et de contrainte, parce que nostre Seigneur nous assistera, et que nous nous accoûtumerons à ne le point offenser. Il faut au contraire agir avec une sainte liberté lors qu'on traite avec les personnes à qui l'on sera obligé de parler, bien qu'elles fussent distraites, parce que ceux-là mesme qui auparavant que vous eussiez acquis cette veritable crainte de Dieu auroient esté pour vous un poison qui auroit contribué à tuer vostre ame, pourront souvent vous aider à aimer Dieu davantage, et à le remercier de vous avoir délivrées d'un peril qui vous est si visible.

Tellement qu'au lieu d'augmenter leur foiblesse, vous la ferez diminuer peu à peu par la retenuë que leur donnera vostre presence, et leur respect pour vostre vertu. Je ne sçaurois me lasser de rendre graces à nostre Seigneur, en considerant d'où peut venir qu'il arrive souvent que sans qu'un serviteur de Dieu dise une seule parole, il empesche qu'on ne parle contre sa divine majesté. Je m'imagine que c'est de mesme que lors que nous avons un amy on n'ose quoy qu'il soit absent rien dire à son préjudice en nostre presence, parce que l'on sçait qu'il est nostre amy. Ainsi lors que l'on connoist qu'une personne pour basse et pour vile qu'elle soit en elle-mesme est en grace, et par consequent aimée de Dieu, on la respecte et l'on a peine à se resoudre de luy donner un déplaisir aussi sensible que celuy qu'elle recevroit de voir offenser son Seigneur. Je n'en sçay point d'autre raison ; mais cela arrive ordinairement. Je vous exhorte, mes filles, à fuir la gesne et la contrainte, parce que l'ame qui s'y laisse aller se trouve par là indisposée à toute sorte de bien, et tombe quelquefois dans des scrupules qui la rendent inutile à elle et aux autres. Que si demeurant gesnée de la sorte elle ne tombe pas dans ces scrupules ; quoy qu'elle soit bonne pour elle-mesme, elle sera incapable de servir à d'autres pour les faire avancer dans la pieté, parce que cette contrainte est si ennemie de nostre nature qu'elle nous intimide et nous effraye. Ainsi quoy que ces personnes soient persuadées que le chemin que vous tenez est meilleur que celuy où elles marchent, l'apprehension de tomber dans ces gesnes et ces contraintes où elles vous

voyent leur fera perdre l'envie qu'elles avoient d'y entrer. Cette contrainte où vous seriez produiroit aussi un autre mal, c'est que voyant les autres marcher par un different chemin en traitant librement avec le prochain pour contribuer à son salut : quoy que cette maniere d'agir soit plus parfaite, vous vous imagineriez qu'il y auroit de l'imperfection, et condamneriez comme un defaut et un excés la joye toute sainte que ces personnes feroient paroistre dans ces rencontres : ce qui est tres-perilleux, principalement en nous qui n'avons nulle science, et qui par consequent ne sçavons pas discerner ce qui se peut faire sans peché : outre que c'est estre dans une tentation continuelle et fort dangereuse, parce qu'elle va au préjudice du prochain. Et joint aussi que c'est tres-mal fait de s'imaginer que tous ceux qui ne marchent pas comme vous dans ce chemin de contrainte ne sont pas dans la bonne voye. à quoy l'on peut ajoûter un autre inconvenient, qui est que dans certaines occasions où vostre devoir vous obligeroit de parler, cette crainte scrupuleuse d'exceder en quelque chose vous en retiendroit, ou vous feroit peut-estre dire du bien de ce dont vous devriez témoigner avoir de l'horreur. Taschez donc, mes filles, autant que vous le pourrez sans offenser Dieu, de vous conduire de telle sorte envers toutes les personnes avec qui vous aurez à vivre qu'elles demeurent satisfaites de vostre conversation ; qu'elles desirent de pouvoir imiter vostre maniere d'agir, et que la vertu leur paroisse si belle et si aimable dans vos entretiens, qu'au lieu de leur faire peur elle leur donne du respect et de l'amour. Cet avis est tres-important aux religieuses. Plus elles sont saintes, et plus elles doivent s'efforcer de témoigner de la douceur et de la bonté envers leurs soeurs. C'est pourquoy lors que leurs discours ne sont pas tels que vous le desireriez : quoy que cela vous donne beaucoup de peine, gardez-vous bien de le témoigner et de vous éloigner d'elles. Par ce moyen elles vous aimeront, et vous leur serez utiles : ce qui nous oblige à prendre un extreme soin de plaire à tous ceux avec qui nous avons à traiter, mais principalement à nos soeurs.

Taschez, mes filles, de bien comprendre cette importante verité, que Dieu ne s'arreste pas tant à de petites choses que vous vous l'imaginez : et qu'ainsi vous ne devez point vous gesner l'esprit, parce que cela pourroit vous empescher de faire beaucoup de bien. Ayez seulement, comme je l'ay dit, l'intention droite, et une volonté déterminée de ne point offenser Dieu,

sans laisser accabler vostre ame par des scrupules : puis qu'au lieu de devenir saintes par ce moyen vous tomberiez en beaucoup d'imperfections où le démon vous pousseroit insensiblement, sans, je le repete encore, que vous fussiez utiles, ny aux autres ny à vous-mesmes, ainsi qu'autrement vous l'auriez pû estre. Vous voyez donc comme par le moyen de ces deux choses l'amour et la crainte de Dieu, nous pouvons marcher sans inquietude dans ce chemin ; mais non pas sans prendre garde à nous, puis que la crainte doit toûjours nous preceder. Car il est impossible d'estre en cette vie dans une entiere assurance : et cette assurance nous seroit mesme tres-dangereuse, ainsi que nostre divin maistre nous l'enseigne, puis qu'il finit son oraison à son pere par ces paroles qu'il sçavoit nous devoir estre tres-utiles, *mais délivrez-nous du mal*.

CHAPITRE QUARANTE-DEUXIÈME - Sur ces dernieres paroles du pater : mais délivrez-nous du mal.

Ce fut ce me semble avec beaucoup de raison que le Seigneur de nos ames fit cette priere à son pere : *et délivrez-nous du mal.* c'est à dire, délivrez-nous des perils et des travaux de cette vie, puis que nous courons sans cesse fortune de tomber. Et que pour luy il fit assez voir combien il estoit las de vivre lors qu'il dit dans la cene à ses apostres : *j'ay desiré de tout mon coeur de faire cette cene avec vous* . Car cette cene estant la derniere qu'il devoit faire, il paroist assez par là combien la mort qu'il alloit souffrir luy estoit agreable. Et maintenant ceux qui sont âgez de cent ans, non seulement ne se lassent point de vivre, mais voudroient bien ne mourir jamais. Il est vray je l'avoüe, que nous ne passons pas nostre vie dans une si grande pauvreté, de si grands travaux et de si grandes souffrances que nostre divin redempteur a passé la sienne. Car qu'est-ce que toute sa vie a esté sinon une mort continuelle, puis que le cruel supplice que les juifs devoient luy faire souffrir et qu'il avoit toûjours devant les yeux, estoit le moindre de ses tourmens. Sa grande douleur estoit de voir son pere offensé en tant de manieres, et tant d'ames se perdre malheureusement. Que si ce seroit un tres-grand sujet d'affliction à une personne qui auroit de la charité : de quelle sorte la charité sans bornes de nostre Seigneur n'en estoit-elle point touchée ? Ainsi n'avoit-il pas grande raison de prier son pere de le délivrer de tant de peines pour le faire joüir d'un repos eternel dans son royaume dont il estoit le veritable heritier ? C'est pourquoy il ajoute ces paroles :ainsi soit-il . Ce qui estant un terme dont on se sert quand on finit un discours, il me semble qu'il veut signifier par là que son intention est de demander pour nous à son pere de nous délivrer pour jamais de toute sorte de mal. Ainsi je prie Dieu d'exaucer cette priere en ma faveur, puis que je ne m'aquite point de ce que je luy dois, et que peut-estre je m'endette chaque jour de plus en plus. Mais ce qui m'est

insupportable, Seigneur, est de ne pouvoir sçavoir assurément si je vous aime, et si mes desirs vous sont agreables. ô mon createur et mon maistre délivrez-moy donc de tout mal : ayez la bonté de me conduire en ce bien-heureux sejour où toutes sortes de biens abondent. Car que peuvent attendre icy-bas ceux à qui vous avez donné quelque connoissance du neant du monde, et qui ont une foy vive de la felicité que le pere eternel leur reserve dans le ciel ? Cette demande faite avec une pleine volonté et un desir ardent de joüir de Dieu sert d'une grande marque aux contemplatifs pour s'assurer que les faveurs qu'ils reçoivent dans l'oraison viennent de Dieu. Ainsi ceux qui possedent un si grand bien ne sçauroient prendre trop de soin de le conserver. Il est vray que je desire comme eux de mourir ; mais non pas pour la mesme raison qu'eux : et je le dis afin qu'on connoisse la difference qu'il y a entre eux et moy. Car ayant si mal vescu jusques à cette heure je crains de vivre plus long-temps, et suis lasse de tant de travaux. Il ne faut pas s'étonner que ceux qui goûtent les faveurs de Dieu souhaitent d'en joüir pleinement ; et que s'ennuyant de demeurer dans une vie où tant d'embarras les empeschent de posseder un si grand bien, ils desirent de se voir dans cette bienheureuse patrie où le soleil de justice les éclairera eternellement.

Cette pensée leur fait paroistre tout ce qui est icy-bas comme couvert de tenebres ; et je m'étonne qu'ils y puissent vivre. Car comment peut estre content celuy à qui Dieu a commencé de faire goûter quelque chose de la felicité de son royaume, où l'on ne vit plus par sa propre volonté, mais par celle de ce grand et de ce souverain monarque ? ô combien excellente doit estre cette autre vie, puis qu'on n'y peut jamais desirer la mort par l'esperance d'estre plus heureux ! Et combien est differente la soûmission que nous avons en ce monde à la volonté de Dieu, et celle que les saints y ont en l'autre ! Il veut que nous aimions la verité : et nous aimons le mensonge. Il veut que nous aimions ce qui est eternel : et nous aimons ce qui est fragile et perissable. Il veut que nous aimions les choses grandes et élevées : et nous aimons les choses petites et basses. Il veut que nous aimions ce qui est certain : et nous aimons ce qui est douteux et incertain. Certes, mes filles, tout n'est que folie et que vanité excepté de prier Dieu qu'il nous délivre pour jamais de toute sorte de mal : et quoy que nostre desir ne soit pas accompagné d'une grande perfection, ne

laissons pas de nous efforcer de faire une demande si importante. Car pourquoy craindre de demander beaucoup, puis que celuy à qui nous demandons est tout-puissant ? Et n'y auroit-il pas de la honte à ne demander qu'un denier à un empereur, afin donc de ne nous point tromper dans les demandes que nous faisons à Dieu, soûmettons-nous entierement à sa volonté, aprés luy avoir donné la nostre : et attendons avec patience tout ce qu'il luy plaira de nous donner. Je le prie que sa volonté soit toûjours accomplie en moy, et que son nom soit à jamais sanctifié dans le ciel et sur la terre.
Ainsi soit-il. Voyez, mes soeurs, de quelle sorte nostre Seigneur m'a tirée de peine en vous enseignant et à moy le chemin dont j'avois commencé à vous parler, et en me faisant connoistre quelle est la grandeur et l'excellence de ce que nous demandons lors que nous faisons cette sainte et admirable priere. Qu'il soit beny eternellement, puis qu'il est vray qu'il ne m'estoit jamais venu dans l'esprit que cette divine oraison enfermast d'aussi grands secrets que ceux que vous y avez remarquez, et qu'elle enseignast tout le chemin que l'ame doit faire depuis son premier commencement jusques à s'abîmer en Dieu mesme, et boire tant qu'elle veut dans cette source d'eau vive qui se rencontre à la fin de ce chemin. Aussi est-il vray que lors que j'acheve de dire cette oraison je ne sçaurois passer plus avant. Et je pense, mes soeurs, que Dieu a voulu par là nous faire comprendre combien grande est la consolation qu'elle enferme. Elle est telle que les personnes mesme qui ne sçavent pas lire pourroient s'ils l'entendoient bien y trouver tant d'avantage, qu'ils en tireroient tout ensemble et beaucoup d'instruction et un grand soulagement dans leurs peines. Apprenons donc, mes filles, à nous humilier en considerant avec quelle humilité nostre bon maistre nous enseigne ; et priez-le de me pardonner la hardiesse que j'ay prise de parler de choses si relevées, puis que la seule obeïssance me l'a fait faire. Sa divine majesté sçait que j'en estois incapable si elle ne m'eut appris ce que j'avois à vous dire. Remerciez-la, mes soeurs, de cette grace qu'il ne m'a sans doute accordée qu'en consideration de l'humilité avec laquelle vous avez desiré cela de moy, et voulu estre instruites par une personne aussi miserable que je suis si le p.
Presenté Dominique Bagnez mon confesseur, à qui je donneray cet écrit avant que vous le voyiez, juge qu'il vous puisse estre utile et qu'il vous le

mette entre les mains, je n'auray pas peu de consolation de celle que vous en recevrez. Mais s'il trouve qu'il ne soit pas digne d'estre vû, vous vous contenterez, s'il vous plaist, de ma bonne volonté, puis que j'ay obeï à ce que vous m'avez ordonné : et je me tiendray tres-bien payée de la peine que j'ay prise de l'écrire : je dis de l'écrire, n'en ayant certainement eu aucune pour penser à ce que je devois dire. Benissons et loüons à jamais nostre Seigneur de qui seul procede tout le bien que nous pensons, que nous disons, et que nous faisons. Ainsi soit-il.